

Nouvelles à suivre

**Prix collégiales
et collégiens lecteurs
de Gironde**

**Édition
2024-2025**



gironde.fr/collegiens-lecteurs

 **Gironde**
LE DÉPARTEMENT

Prix collégiennes et collégiens lecteurs de Gironde

Édition 2024-2025

Présentation

Palmarès concours « Nouvelles à suivre »

Les collégiennes et collégiens girondins, constitués en clubs de lecture ou en groupes classe et accompagnés par leur enseignant ou professeur documentaliste, lisent chaque année une sélection d'ouvrages offerts par le Département. Ces ouvrages sont proposés par le réseau « Librairies indépendantes de Nouvelle-Aquitaine ».

Au printemps, les collégiennes et collégiens échangent et votent pour leur ouvrage préféré et l'auteur lauréat se voit attribuer le Prix « Collégiennes et collégiens lecteurs de Gironde ». Il est récompensé en juin lors d'une rencontre avec ses lecteurs au Conseil départemental de la Gironde.

En 2024, c'est Xavier-Laurent PETIT qui a remporté le Prix, avec son roman « Tout va bien ».

Désireux de lancer un défi aux collégiens et collégiennes, et soucieux de promouvoir le goût de l'écriture et de la fiction, le Département organise, concomitamment, un concours d'écriture de nouvelles, le concours « Nouvelles à suivre ».

Ainsi, le-la lauréat·e du Prix « Collégiennes et collégiens lecteurs de Gironde » de l'année précédente propose un incipit pour les collégiennes et collégiens désireux d'écrire la suite.

C'est Xavier-Laurent PETIT qui s'est donc livré à l'exercice pour cette édition 2025, avec un incipit intitulé « Brouillard Brutal ».

Nous vous invitons à découvrir dans ce recueil les nouvelles saluées par le jury départemental.

Les textes sont volontairement publiés en l'état, afin de ne pas dénaturer les écrits. Un grand bravo à tous les collégiens et collégiennes participants.

Bonne lecture !

Sommaire

Présentation	2
Sommaire	3-4-5
Incipit de Xavier-Laurent PETIT	7
Grand Prix de Emma CABEDOCE	9
Catégorie 6^e une main	15
Premier prix	
PELLEN Eileen 6 ^e , collège Jules Chambrelent à Hourtin « L'usine interdite »	
Deuxième prix	
KLIEN Kephas 6 ^e , collège Jean Jaurès à Cenon « Liorah, l'enfant des deux mondes »	
Troisième prix	
SABY Jeanne 6 ^e , collège Saint-André à Bordeaux « Frimas morose et Lola »	
Catégorie 6^e plusieurs mains	29
Premier prix	
ROSE Maël et ANGEVIN-MOMPRIVE Lyam 6 ^e , collège Emmanuel Dupaty à Blanquefort « Urgence »	
Deuxième prix	
MAISON Hailey et CHEVALIER Mathilde 6 ^e , collège Porte du Médoc à Parempuyre « Le scientifique de la montagne »	
Catégorie 5^e une main	39
Premier prix	
TOURSCHER Alice 5 ^e , collège Notre-Dame à Bordeaux « Les Trois fragments »	
Deuxième prix	
HALAIN Héloïse 5 ^e , collège Marguerite Duras à Libourne « Vengeance tardive »	
Troisième prix	
CLEMENT Lisa 5 ^e , collège Alfred Mauguin à Gradignan « Le brouillard des cendres »	
Catégorie 5^e plusieurs mains	55
Premier prix	
BRASSELET Romane, OESTREICH Abril et VETTIER Paul 5 ^e , collège Alfred Mauguin à Gradignan « Un rêve réel »	
Deuxième prix	
NAHON Thomas, SOPY Lenny et MALEYRAN Nolan 5 ^e , collège De L'Estey à Saint-Jean-D'Illac « Le grizzly de la montagne »	
Troisième prix	
BISENGANG Chloë et LAMOTHE Ambre 5 ^e , collège François Mitterrand à Créon « Un secret dans le brouillard »	
Catégorie 4^e une main	65
Premier prix	
BLANDIN DE CHALAIN Marion 4 ^e collège Saint-Genès à Bordeaux « Un étrange sacrifice »	
Deuxième prix	
ELSEN-AUTHIER Lénaëlle 4 ^e , collège Aliénor d'Aquitaine à Martignas-sur-Jalle « In nebula vampire »	

Troisième prix		
PEROUX Hermine		
4 ^e , collège de Jules Chambrelet		
à Hourtin		
« A l'ombre de l'auberge »		
Catégorie 4^e plusieurs mains	81	
Premier prix		
PEREIRA Elisa et LEROY Lizzie		
4 ^e , collège François Mitterrand		
à Créon		
« Mission 4 : Brouillard Brutal »		
Deuxième prix		
MAZIERE Gabriel, DOISNEAU Noa		
et VASQUEZ Matéo		
4 ^e , collège François Mitterrand		
à Créon		
« L'ermite de la Montagne »		
Troisième prix		
BENARD-LALAGÜE Louna		
et BERN Alix		
4 ^e , collège Saint-André à Bordeaux		
« La créature du brouillard »		
Catégorie 3^e une main	91	
Premier prix		
ROBINS DESPORT Hélène		
3 ^e collège Saint-Genès à Talence		
« Projet chimère »		
Deuxième prix		
MOREAU Maely		
3 ^e , collège Victor Louis à Talence		
« Neiges éternnelles »		
Troisième prix		
NAU TARADE Jules		
3 ^e , collège de François Mauriac		
à Léognan		
« Les Yeux »		
Catégorie 3^e plusieurs mains		109
Premier prix		
SINGH Alycia et DUMARTIN Chloé		
3 ^e , collège Ausone à Bazas		
« Un terrible secret »		
Deuxième prix		
MONNIER Laure et VELOU Maëlle		
3 ^e , collège Saint-André à Bordeaux		
« Le bébé »		
Troisième prix		
BONNEVALLE Soline, RAYMOND		
Améandine, ROBIN Iloa		
3 ^e , collège Notre-Dame à Bordeaux		
« Quand viennent le brouillard		
et la cendre »		
Coup de cœur du jury		127
PAPADAKIS Anaé		
5 ^e , collège Alfred Mauguin		
à Gradignan		
« Le collier d'Aed »		
CAMILLIERI Luna		
4 ^e , collège Jean Jaurès à Cenon		
« Brouillard, poèmes et porcelaine »		
DULIN DURAND Cléophée		
4 ^e , collège Jean Jaurès à Cenon		
« Le cœur des Beors »		
ASTRUC Chloé et HEBRARD Circé		
4 ^e , collège Marcellin Berthelot		
à Bègles		
« Que se passe-t-il		
dans cette grotte ?! »		

Prix spéciaux 153

Prix Spécial « Destruction du brouillard »

Club de lecture du collège Anatole France à Cadillac
« Brouillard en montagne »

Prix Spécial « Le manuel de la montagne »

REITUPE AUGER Léa
5^e, collège Eléonore de Provence à Monségur
« Vision nébuleuse »

Prix Spécial « Méli-mélo d'animaux »

VERCHERE Lise
5^e, collège Nelson Mandela à Floirac
« La lumière au bout du tunnel »

Prix Spécial « L'épée du nuage céleste »

AIT BELKHIR Rayane
5^e, collège Henri Brisson à Talence
« La grotte à secrets »

Prix Spécial « Le geyser »

Giulia MANZANO
5^e, collège Chambéry à Villenave d'Ornon
« Le BB »

Prix Spécial « Le bunker »

LAMADON Elisa
5^e, collège Pablo Neruda à Bègles
« Sous la neige »

Prix Spécial « Le trésor

de grand-papi »
SALHI VINUESA İlhan
5^e, collège Jean Cocteau à Lège-Cap-Ferret
« Dans le chalet de ma grand-mère »

Prix Spécial « Les Quatre Eléments »

GOUIT Laura
4^e, collège Andrée Chedid à Le Haillan
« Dysfonctionnement »

Prix Spécial « Le Vaudou »

BALESTIBEAU Lola
4^e, collège Olympe de Gouges à Cadaujac
« La vallée sous la brume »

Prix Spécial « Croyances d'ailleurs »

ROSKAM Emilia
4^e, collège Saint-Joseph à Libourne
« La déesse de la montagne »

Prix Spécial « Macabre »

THIENNOT Jana
4^e, collège Léonard Lenoir à Bordeaux
« Plus loin que le brouillard »

Prix Spécial « Les retrouvailles »

BARTHOUT BACH Clémence
3^e, collège Alain Fournier à Bordeaux
« Un éclairant brouillard »

Incipit de Xavier-Laurent PETIT

Lauréat du Prix collégiennes, collégiens, lecteurs de Gironde 2024.

La première fois que c'est arrivé, c'est à la fin de l'hiver. Un sale hiver pendant lequel il n'avait presque pas neigé. Maman qui est guide et prof de ski, n'avait quasiment pas pu travailler. Personne, dans la vallée, n'avait le souvenir d'un hiver pareil.

Ce jour-là, je suis sortie du collège comme d'habitude, un peu après 16 heures 30. Les cars scolaires nous attendaient. Comme d'habitude, j'ai pris le 126 qui me ramenait aux Cordaz. Le car a démarré, comme d'habitude le chauffeur a mis la radio et, j'ai regardé la route filer en rêvassant.

Seule la montagne n'était pas comme d'habitude. Un vent tiède soufflait par rafale. Bien trop chaud pour la saison. Le ciel était clair jusqu'au bout de l'horizon, sans le moindre nuage. Et la plupart des sommets, même les plus élevés, n'étaient parsemés que de ridicules petites plaques de neige alors qu'ils auraient dû être couverts de blanc.

C'est au début de la route des Cordaz que c'est arrivé. En quelques instants, une nappe de brouillard grisâtre nous a enveloppés. Si épaisse qu'on n'apercevait même plus la route. Incapable d'aller plus loin, le chauffeur s'est arrêté sur le bas côté. Il a appelé je ne sais qui pour prévenir de la situation tandis tous les collégiens appelaient leur parents.

— Il se passe exactement la même chose ici... a dit maman au téléphone. Toute la vallée est plongée dans cette saleté. Surtout, vous ne bougez pas. Si ça doit durer, on va envoyer une équipe vous chercher.

Ça n'a pas été nécessaire. Aussi subitement qu'il était tombé, le brouillard s'est levé. On est repartis dans un silence de fin du monde. Personne n'avait jamais vu un truc pareil.

Certains affirmaient que juste avant, ils avaient entendu une sorte de grondement sourd mais la plupart n'avait rien remarqué. Sauf que quelques semaines plus tard, quand ça a recommencé, on l'a tous entendu, ce grondement. Comme un roulement de tonnerre surgi de nulle part. Des spécialistes sont venus, des météorologues, des physiciens... Maman et les autres guides les accompagnaient un peu partout en montagne. Aucun n'avait la moindre explication à apporter et à chaque fois, maman revenait de plus en plus soucieuse. Le "BB" comme on l'appelait (Brouillard Brutal) était imprévisible, il ne semblait pas nocif, mais le plus inquiétant, c'était qu'à chaque fois, le phénomène durait de plus en plus longtemps. De quelques minutes il est passé à quelques heures, et puis...

Le 13 mai, pour la première fois, on s'est levé et couché noyés dans un brouil-

lard à couper au couteau. Une dizaine de jours plus tard, un lourd grondement a résonné dans toute la vallée pendant plusieurs heures avant qu'une chape grise et lourde comme un couvercle de plomb ne nous enveloppe. Et cette fois, ça a duré six jours ! Six interminables journées pendant lesquelles chacun s'est calfeutré chez soi, le ventre tordu par l'inquiétude.

Les autorités ont alors décidé d'évacuer la vallée. Tous les habitants des Cordaz et des villages alentours avaient une semaine pour quitter leur domicile. L'état les relogerait. Accompagnées de militaires, les forces de gendarmerie se sont postées un peu partout pour s'assurer que tout le monde obéissait.

Mais obéir, ça n'a jamais été le style de maman.

– C'est pas demain qu'on m'obligera à abandonner la vallée où je suis née et où toute ma famille a vécu.

Elle a préparé deux sacs de montagne. Le plus gros pour elle, l'autre pour moi. À la nuit tombée, on s'est faufilées entre les postes de surveillance et on a commencé à grimper.

Les cailloux roulaient sous nos pas et mon cœur cognait comme un diable en boîte.

Maman ne disait rien, mais personne ne connaissait la montagne mieux qu'elle...

Où allait-on ? Qu'avait-elle en tête ?

Grand Prix

CABEDOCE Emma

3^e, Collège porte du Médoc à Parempuyre

« *Le secret des Azalées* »

INCIPIT

Un tas de questions se bouscule dans ma tête tandis que l'ascension me paraît interminable. Mes pieds me font atrocement mal. J'ai l'impression que les 2 heures de marche se sont transformées en un an. Maman, elle semble calme.

Au bout d'un certain temps, j'aperçois un petit plateau à quelques mètres devant nous. Une douce brise chaude vient s'écraser sur mon visage. Un sourire se dessine sur mes lèvres tandis que l'herbe vient chatouiller mes chaussures. Je m'émerveille en voyant la multitude de fleurs s'étendant devant moi. Je m'accroupis pour effleurer les pétales des azalées naines. Le rose de cette fleur m'a toujours fasciné. Cette fleur, je m'en souviens, je l'avais déjà vu dans le salon de mon grand-père, il avait une affection particulière pour elle. Il était le seul de la vallée à les faire pousser. Je me suis toujours demandé où il les avait cueillies. Je pense avoir maintenant trouvé ma réponse. C'est étonnant, aucun habitants ne montent à cette altitude. L'azalée est normalement symbole d'abondance et d'élégance mais mon grand-père me disait toujours que selon la culture japonaise, cette fleur symbolise surtout la joie et l'amour. Je souris en rapprochant ma tête pour en sentir son parfum singulier, le fort parfum de clou de girofle qui me rappelle ma maison. Mais, alors que je me relève, maman n'est plus là. Mon regard parcourt les buissons et les arbres. Mon cœur se met rapidement à battre plus vite en réalisant que je suis seule, sur un plateau que je ne connais pas.

J'aimerais pouvoir crier pour l'appeler, mais ma voix reste bloquée dans ma gorge, mon anxiété prend le dessus. Les couleurs qui m'émerveillaient me font maintenant mal à la tête, je regarde les alentours en espérant voir maman, en vain. Mes pieds me guident vers une petite forêt quelques mètres plus loin. Je stoppe net. Une biche me regarde dans le blanc des yeux. Ses oreilles et son cou sont redressés. Elle me scrute tandis que la peur monte en moi. Il me faut quelques secondes avant de courir à l'opposé, des larmes coulant sur mes joues. J'entends les bruits de pas de la biche qui se rapproche de moi. Des sanglots sortent de ma gorge, le vent fouette mes yeux humides et me les brûle. Le paysage défile devant mes yeux, tellement vite que je ne remarque pas l'amas de roche devant moi, entraînant ma chute inévitable. Mes genoux percutent les pierres. J'essaie de me relever en utilisant mes mains mais la douleur m'empêche de bouger mes jambes.

Des larmes coulent à flots sur mes joues, rendant ma vue floue. Je rampe vers le

tronc d'arbres le plus proche en gémissant de douleur. Mon dos se heurte au bois tandis que je ramène mes genoux vers ma poitrine. Je ferme les yeux en essayant de stabiliser ma respiration, sans succès. Je n'entends plus la biche, je n'entends plus le bruit des feuilles des arbres, je n'entends plus rien, rien à l'exception des battements de mon cœur bourdonnant dans mes oreilles. Je reste dans cette position, recroquevillée sur moi-même, jusqu'à ce que mes yeux deviennent secs et que respirer ne devient plus un effort. Je relève ma tête pour regarder les alentours, toujours assise par terre. Je ne vois aucun signe de la biche, et toujours aucune trace de maman. Mais, dans tous ce chaos, le gargouillement de mon ventre me fait grimacer. C'est uniquement maintenant que je me rappelle n'avoir pas manger depuis un jour. Les baies quelques mètres plus loin sont des plus appétissantes, mais mon genou me fait trop mal pour que je puisse ramper jusque-là. Mais, alors que j'allais essayer de bouger ma jambe, j'entends les feuilles d'un buisson se froisser. Je scrute la végétation, et mon regard se fige lorsque je remarque une mèche de cheveux blancs dépasser du feuillage. Je parviens à ouvrir la bouche pour demander d'une petite voix «qui...qui que vous soyez... montrez-vous...» J'agrippe un bâton de bois et brandit faiblement mon arme de fortune. Mais, à ma plus grande surprise, une toute petite fille sort du buisson. Ses cheveux blancs virevoltent au vent, des plumes décorent son cou, sa robe faite en paille paraît trop grande pour un si petit être ; à chaque bras, elle possède plusieurs petits bracelets fait en pierre. Ses grands yeux bleus m'observent, ses fines lèvres s'étendent dans un sourire. Elle s'approche de moi, et s'accroupit, sans un mot. Elle inspecte mon genou écorché avec attention, et, avec ses petites mains, elle enlève le ruban dans ses cheveux et le trempe dans un petit ruisseau avant de nettoyer, avec une immense délicatesse, ma blessure. Je parviens tout de même à reprendre mes esprits et à lui demander «qui es-tu?». La petite fille reste concentrée et me répond «Ivy» Nous retournons dans un silence réconfortant, nous n'avons pas besoin de parler. Elle finit sa tâche et m'enroule le ruban autour du genou. Je souris et murmure dans un soupir, «merci». Ivy me sourit et passe sa main délicate dans mes cheveux. Je souris à mon tour, touché par son innocence et sa tendresse. Nous sursautons toutes les deux lorsque nous entendons des bruits de pas se rapprocher. Je tourne ma tête mais mes traits s'adoucissent aussitôt que je vois le regard inquiet de maman se poser sur moi, elle soupire de soulagement et se précipite vers moi pour me prendre dans ses bras en me répétant des excuses, mais ce qui compte pour l'instant, c'est que je vais bien et que je suis dans ses bras. Je respire un grand coup son parfum si familier. Ivy est toujours là, mais elle paraît un peu plus intimidée, je regarde maman et j'annonce : - Je te présente Ivy, c'est elle qui m'a aidée. Je désigne mon genou d'un geste du menton.

Je remarque le regard de maman qui se fixe sur les bracelets de la fillette. Je fronce les sourcils en interrogeant ma maman du regard. Maman tend la main vers Ivy et sans que je le comprenne, elle dessine un rond, puis un triangle sur son front avec son index. La petite fille se met à sourire avant de prendre sa main et de marcher.

Maman me tend son autre main et me chuchote :»Tu vas voir, tout va bien se passer» Je serre sa main, ne comprenant rien mais je lui fais confiance, alors je m'appuie sur elle tandis que je me lève, ce qui m'arrache un râle de douleur. Ivy, maman et moi marchons pendant une vingtaine de minutes, mon genou me fait mal mais je garde le silence, intrigué par l'endroit où la fillette nous emmène. Et je ne peux que m'émerveiller face au spectacle qui arrive sous mes yeux. Nous sommes à un autre plateau de la montagne. Je distingue plusieurs cabanes, des personnes, semblables à Ivy, se promènent, certains préparent du feu, d'autres sont en train de tisser des lianes. Un grand feu se trouve au milieu de ce «village». Des enfants s'amusent à faire voler des cerfs-volants dans les airs en rigolant. Des adultes commencent à nous dévisager. Évidemment, nous faisons tâche dans cet environnement pittoresque. Ils portent plusieurs couches de tissus, de différentes couleurs et matières. Me sentant dévisager, je joue inconsciemment avec les manches de la doudoune de maman. Elle regarde les alentours, absolument époustouflée et émerveillée. Une dame s'approche de nous, les rides sur son visage sont semblables à l'écorce des arbres. Ses cheveux argentés brillent grâce à la douce lumière du soleil. Elle me fixe avant de regarder maman, plus exactement, son poignet. Je scrute sa main et c'est alors que je remarque un bracelet semblable à celui d'Ivy, et des autres habitants de ce village. La femme prend délicatement la main de maman et examine les pierres composant son bracelet et un large sourire se dessine sur ses lèvres. Elle trace avec ses doigts le contour des cailloux. Le silence me devenant insupportable, je finis par prendre la parole :

- C'est... magnifique, je ne savais pas qu'un village existait ici.

La vieille dame se tourne vers moi, et me sourit chaleureusement

- Peu de gens connaissent l'existence de ce village. Ceux qui partent gardent le secret, et ceux qui restent..., écoutent !

Je fronce les sourcils, intrigué par sa réponse.

- Vous...vous me connaissez ? Vous nous attendiez ?

- Non, pas moi mon enfant. Mais la montagne, elle, vous a reconnu.

Ma bouche s'ouvre puis se ferme à nouveau, incapable d'émettre un son. Je regarde maman, à la recherche de réponse mais elle regarde notre interaction, en silence, mais elle semble apaisée. Mes yeux sont attirés par la fleur incrustée sur le bracelet de la dame. Une azalée naine...

- Mais, nous sommes venus ici par hasard. Cette fleur...mon grand-père la cultivait dans son jardin avant...

- Cette fleur a une grande importance pour nous, les Azoku, me dit-elle d'une voix douce, les Azalées naines ne poussent que dans notre village et aux alentours.

- Ici, chaque pierre a une mémoire, dit-elle en effleurant le bracelet de maman. Celle de ta mère vous a ramené chez vous. Vos ancêtres, ce sont des Azoku, j'en suis sûre. La montagne ne laisse pas place au hasard.

- J'étais sûr que nos ancêtres aller nous guider, murmure maman

- Oui, tes pas sont les échos de ceux qui ont marché avant toi. »

Je reste bouche bée.

- Et pourquoi la montagne nous a-t-elle guidées ? Demande maman

- Parce que vous portez la question, et ici nous portons la réponse.

Après cet échange, plusieurs Azoku nous donnent des vêtements chauds ainsi que des baies juteuses. J'apprends aussi l'histoire de mes ancêtres. Il fut un temps où les Azoku vivaient dans la vallée, en paix et en harmonie avec la nature. Mais mon peuple s'est fait chasser par des explorateurs. Ils ont trouvé refuge au cœur de la montagne et ont pu continuer leur existence dans le plus grand des secrets. Mais un jour, mon grand-père eut envie de liberté et voulut descendre dans la vallée, après 134 ans de vie cachée. Tout le peuple s'y est opposé mais, son esprit aventureux a pris le dessus, et avec des graines d'Azalées naines et ses bracelets pour lui rappeler ses origines, il est descendu dans la vallée et a rencontré ma grand-mère. Apprendre son histoire m'a permis de me sentir proche de lui, comme s'il se tenait derrière moi, et qu'il prenait soin de moi malgré son absence sur terre. A la nuit tombée, je me faufile à l'extérieur de la tente, n'arrivant pas à trouver le sommeil. Je remarque Kyiari, la vieille dame qui nous a accueillies, assise près du feu. Je m'installe silencieusement à ses côtés. Sa présence m'est réconfortante, sans vraiment savoir pourquoi. Elle me sourit et passe une couverture autour de mes épaules.

- Tu n'arrives pas à trouver le sommeil mon enfant ?

Je secoue la tête en soupirant. Je fixe les flammes, le souvenir de ma vie dans la vallée me revient. Je me racle la gorge et demande :

- Êtes-vous déjà allée dans la vallée ?

- Non, ma place est ici, auprès de mère Nature et de mon peuple.

- Vous savez, maman et moi sommes parties de la vallée car un brouillard mystérieux et épais s'était installé. Le « BB »... Il pouvait durer des heures, même des jours. Les autorités nous ont ordonné de quitter la vallée au plus tôt, ils ne savent toujours pas la raison de ce fameux brouillard. Les seules choses que nous avons remarqués, c'est un grondement...et... la montagne est...différente, à cette période, elle devrait être recouverte de neige et pourtant...

Kyiari sourit en replaçant une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

- La montagne a ses raisons. Pour trouver la réponse à tes questions, il te suffit d'écouter ce qu'elle dit. La nature est merveilleuse, elle t'offrira tout sur un plateau d'argent mon enfant. Il te suffit de regarder autour de toi et tu verras, tu comprendras.

Cette conversation ne quitta pas mon esprit pendant toute la nuit. Alors, décidée à comprendre, je passe les jours suivants avec les Azoku, en m'adaptant à leur mode de vie, tout comme maman. Ils m'apprennent comment chasser, comment allumer du feu, comment tisser, ils m'apprennent à méditer, à écouter l'eau du ruisseau qui poursuit son chemin, ainsi que le bruit du vent dans les feuilles. Alors que je médite avec d'autres Azoku, un bruit attire mon attention et me fait ouvrir les yeux, je remarque une biche, et je pourrais parier que c'est elle qui m'a couru après il y a quelques jours. Cette fois, elle a l'air inoffensive. Je l'interroge du regard, comme si ses grands yeux noirs pouvaient me parler. Elle me fixe avant de partir.

Je fronce les sourcils et décide de la suivre. J'accélère le pas en remarquant que je commence à la perdre de vue. Je finis même par courir aussi. Elle finit enfin par s'arrêter, je suis à bout de souffle. Lorsque je remonte ma tête vers le paysage, je suis émerveillé. Je suis face à une petite cascade d'eau, qui finit en ruisseau. La biche s'abreuve tandis que l'eau frappe délicatement les rochers. J'écoute la petite voix dans ma tête et enlève mes chaussures pour glisser mes pieds dans l'eau glacée. Et pour la première fois, je ressens enfin, la terre qui respire sous mes pieds, l'eau glacée qui me chatouille les pieds. La petite cascade d'eau chante à mes oreilles. C'est comme si je venais d'apprendre un nouveau langage que je n'avais jamais connu. Je prends de grandes inspirations, et à ce moment-là, ce n'est pas de l'air que je laisse entrer en moi, c'est la montagne que je laisse entrer. Le vent fouette mon visage, portant le parfum singulier de l'azalée naine, de la terre humide et de la sève. Je rouvre les yeux et croise ceux de la biche, et elle brise chacun de mes murs. Il n'y a plus de nom, plus d'humain, plus d'animaux, juste un battement parmi des millions d'autres, un souffle qui se mélange à l'autre. Un tout petit fragment vivant dans l'immensité de la nature. Je ne sais plus si je suis humaine, racine ou vent. Je suis juste...vivante. Mais je remarque que la lune commence à se lever ; alors, dans un éclat de rire, je commence à courir vers le village, dans la forêt. Mes pieds se salissent de terre mais je ne m'en soucie point. La seule chose qui m'importe c'est que je suis vivante, plus que je ne l'ai jamais été. J'arrive enfin dans le village, mon regard croisé celui de Kyiari, elle me sourit et murmure :

- Tu as compris mon enfant...

Je souris et me réfugie dans ses bras ainsi que ceux de ma mère. J'ai l'impression qu'une partie de moi qui n'était jamais là est revenue. Mon euphorie dure jusqu'au dîner.

Je m'allonge sur l'herbe et admire les étoiles. Et même si je ne me suis jamais sentie autant connectée avec la nature et moi-même, une question continue de tourner dans ma tête. Ma place est -elle vraiment ici ?

Je me sens bien ici, j'ai mon peuple, l'histoire de mes ancêtres et tout l'amour dont j'ai besoin. Mais ce n'est pas ma vie. Ma vie, ce sont les cours, la journée, les dimanches chez ma grand-mère, ce sont les livres dans lesquels je me perds pendant des heures et la douce mélodie du piano qui joue dans le salon lorsque je me réveille. Alors même si je suis une Azoku et que j'en suis fière, je suis aussi une habitante de la vallée. Le lendemain, je pars voir maman dans sa tente, espérant qu'elle m'aide dans mon questionnement. Nous parlons pendant je crois bien une bonne heure. Faire expliquer ce que l'on ressent à nos parents, c'est comme essayez d'expliquer à un robot de nous comprendre. Mais, à mon plus grand étonnement, elle a compris mon besoin de retourner dans la vallée et à peine un jour plus tard, nos sacs étaient faits. Lorsque nous avons dû annoncer au Azoku que nous allions repartir, ce fut dur pour moi. Ce peuple, c'est le mien, ils m'ont permis de grandir et d'évoluer auprès d'eux, je leur doit tout, eux ne me doivent rien. Je serre très fort Kyiari dans mes bras, une larme m'échappe alors qu'elle me murmure :

- La montagne fait partie de toi, où que tu sois, elle te protégera et te guidera, tout comme ton grand père, mon enfant. Elle dessine un triangle puis un rond sur mon front avec ses doigts, signe de salut des Azoku.

Lors de la descente, maman réussit à faire marcher la petite radio qu'elle avait apportée à l'aller. On apprit que le brouillard s'était mystérieusement dissipé et que les autorités autorisaient les habitants à revenir. Je souris car j'avais compris : «La montagne a ses raisons». Je me tournai vers la montagne et chuchote :

- Merci.

Le quotidien dans la vallée reprit très rapidement son cours, comme si les Azoku n'avaient jamais existé. Maman n'en parlait même pas mais on le savait, quand on se regardait, qu'ils faisaient partie de nous. Quelques semaines plus tard, je sortis des cours. Je me dépêchai d'entrer à la maison. Je me débarrassai rapidement de mon sac, puis, je remplis mon arrosoir d'eau avant de me faufiler discrètement derrière ma maison, dans le petit jardin. Je m'accroupis et arrosai les azalées naines qui poussaient lentement. Je n'allais tout de même pas partir sans prendre un souvenir. La nature fait partie de moi maintenant et je le sais. Je ne sais peut être pas encore où est mon «chez moi», si c'est à la montagne ou dans la vallée, mais ce que je sais, c'est tant que la nature sera là, je serai au bon endroit.

Catégorie 6^e une main

1 Premier prix
Eileen PELLEN

2 Deuxième prix
Kephas KLIEN

3 Troisième prix
Jeanne SABY

Premier prix



Eileen PELLEN

6^e, collège Jules Chambrelent à Hourtin

« *L'usine interdite* »

INCIPIT

Le brouillard se fait de plus en plus épais, on ne voit pas là où l'on marche et maman ne m'adresse toujours pas la parole. Au bout de quelques heures, je commence à apercevoir une grotte camouflée dans le brouillard. Maman s'enfonce dans la grotte, il y a peu de lumière, des toiles d'araignée pendent du plafond ; sous mon petit polaire, ma peau frissonne, quelques gouttes d'eau tombent des stalactites et j'entends nos pas résonner.

Au fur et à mesure que l'on s'avance dans les profondeurs de la grotte, nous entendons un bruit harmonieux, profond, luxuriant, doux et riche harmoniquement. Je vois ensuite une petite lueur, une ombre qui se distingue. Peu après, j'aperçois une femme jouant de la harpe. Elle porte un chapeau et un foulard violet. Ma mère entame une discussion avec elle.

- Bonjour Yennefer. En ce moment, la sécurité fait évacuer tous les habitants. J'ai décidé de ne pas faire de même. Peux-tu nous héberger le temps que l'on trouve une solution?

- Bien le bonjour Flora, c'est en vérité moi qui ai déclenché ce brouillard car les skieurs et les alpinistes m'énervaient à polluer la station. Alors grâce à ce brouillard, celle-ci peut enfin retrouver son calme et sa biodiversité.

C'est donc cette femme aux cheveux crépus qui est la coupable, de plus, par sa faute Maman a perdu son travail. Malgré tout, la vieille dame nous héberge et Maman décide de partir apposer des affiches contre la pollution. Le seul problème est que les politiques conviennent de condamner la station définitivement. De ce fait, tous ces habitants évacués de la station ont été renseignés dans un registre d'archive. C'est pour cela que ma mère et moi nous cachons dans la forêt, s'il nous trouvent, ma mère pourrait bien finir en « taule ». Pourtant entre nous et les politiques, l'objectif est le même: protéger la station.

De mon côté, je m'ennuie. Les jours passent et je ne sais quoi faire, de temps en temps, ma mère me propose de l'aider, mais cela m'enchante peu. Alors j'observe le brouillard, je le surnomme Frimas morose, personne ne le connaît

mieux que moi. Et puis quelquefois, il m'arrive de rêver de quand j'étais petite, de m'évader un peu mais surtout je guette Yennefer qui prépare des potions étonnantes.

Puis un jour Frimas morose s'éteint peu à peu, je sors dehors et m'amuse à fabriquer des boules de neige et je les lance sur les parois extérieures de la grotte, une à une.

Enfin la séance dans la neige terminée, je vois Maman revenir avec des fleurs bleues dans les mains. Je lui demande ce qu'elle compte faire, mais elle ne me répond pas, alors je décide de la suivre: elle s'engage d'abord dans la grotte puis discute avec Yennefer.

Je me cache derrière un grosse pierre et j'écoute:

- Ah tu es là Flora, tu as trouvé les fleurs bleues suaves. Je vais procéder au remède miracle, quand je l'aurais terminé, tu devras t'en servir pour étancher ta soif.

Je ne comprends pas, de quoi parle-t-elle ? Un breuvage magique, des fleurs bleues suaves, Yennefer et Maman mijotent forcément quelque chose.

Je décide de m'approcher davantage, j'aperçois un chaudron rempli d'un liquide azur, Yennefer le racle doucement avec une louche et des bulles crépitent, Maman munie d'un chiffon, essuie de son côté un joli vase en bronze. Un de mes défauts est d'être trop curieuse, alors forcément, je me manifeste et pose une question :

-Coucou, qu'est ce que vous faites ?

-Lola, que fais tu ? Je croyais que tu t'amusais dans la neige, tu sais que c'est très malpoli de guetter les gens secrètement. Mais bon tu as gagné, nous allons tout t'expliquer: tu sais bien que c'est Yennefer qui a créé ce brouillard, mais nous avons trouvé une meilleure solution (car c'est assez monotone un brouillard, on voulait un dénouement plus gai), j'ai longtemps cherché dans les manuels de Yennefer et je suis tombée sur une recette nommée « calis-mooth », je suis alors partie recueillir tous les ingrédients. Puis, il faut suivre les instructions : il est inscrit que si l'on boit un certain breuvage, l'on cracherait des petits insectes protecteurs de la nature. Ceux-ci protégeraient la station des touristes pollueurs et d'autres personnes malveillantes. Ainsi ils laisseront la biodiversité et l'écosystème reprendre vie peu à peu. Le seul problème c'est que nous aussi, nous devrons partir et faire présent de notre place aux divers animaux de la forêt.

-Mais Maman, si nous partons, quel métier feras-tu ?

-Ma chérie, je me suis rendu compte grâce à Yennefer que faire du ski est contradictoire à la loi de la nature, j'ai maintenant conscience de l'intérêt de l'écologie au sein de notre planète, ainsi, si chacun de notre côté nous contribuons à la faire régner : LA PLANÈTE SERA SAUVÉE !!!

Alors pour pardonner la douleur que j'ai fait subir à la montagne, je deviendrai

bénévole pour l'écologie.

La nuit se fait de plus en plus proche : les étoiles brillent, la lune reluit et des aurores boréales semblent un feu-follet multicolore.

Je m'avance vers mon lit, m'incline sur le matelas et rabats ma couverture sur la poitrine.

La nuit se fait longue, je n'arrive pas à dormir d'un sommeil profond.

Au lever du jour, je sors de mon petit lit en bois, j'enfile mes souliers, m'habille avec une tenue chaude puis déambule vers l'extérieur de la grotte : j'aperçois Maman et Yennefer qui discutent autour d'une table abîmée par le froid et le vent. Je m'approche d'elle et m'assois à leurs côtés, celles-ci me regardent sans un mot, mais Maman finit par prononcer :

-C'est le grand jour ma chérie, Yennefer a fini de tout préparer, il ne me reste plus qu'à boire.

Je suis un peu inquiète, j'ai peur que Maman finisse malade.

Yennefer apporte le breuvage magique, il est bleu, gluant et rempli de bulles transparentes. Maman commence seulement par avaler une cuillère à soupe. Puis petit à petit, elle le boit de plus en plus vite jusqu'à la dernière goutte.

Au début, rien ne se passe puis Maman commence à vomir d'étranges petites créatures pendant toute la journée, le soir venu, elle est très fatiguée.

Le lendemain matin, je me lève et me dirige vers la galerie où sommeille Maman. Yennefer est déjà réveillée, elle est assise à côté de Maman, je m'approche, ma mère dort encore mais elle ne ronfle pas comme à l'habitude. Yennefer qui tient une bougie, me chuchote : vas chercher une autre couverture.

Les jours passent et Maman ne va pas mieux, Yennefer veille sur elle.

Du côté de Frimas morose, il a disparu. Finalement je m'y étais attaché, il n'était pas méchant. De plus, nous allons partir dans quatre jours. J'espère vraiment que la santé de Maman va s'améliorer.

Je me suis installée sur une nappe dehors, le paysage est si beau, l'hiver touche à sa fin, le peu de neige qu'il y avait se transforme en prairies, les rayons du soleil deviennent de plus en plus chauds, les animaux sortent de leur cachette et j'entends les oiseaux chanter de belles musiques. J'ai l'impression de plonger dans un rêve vivant, mes yeux s'illuminent.

Mais tout à coup Yennefer m'appelle...

Je m'approche, Maman est allongée sur son lit en paille, elle dort, je lui fais un câlin, mais je n'entends pas son cœur battre, Yennefer me dit alors :

- Ta mère s'est éteinte.

Yennefer tremble, ses yeux sont rouges, son regard monotone et son sourire a disparu.

Elle s'approche de moi et me chuchote tout doucement des paroles incon-

nues, puis elle verse le contenu d'un vase blanc immaculé.

J'ai du mal à comprendre la situation, je pose ma main contre Maman pour me rassurer, mais elle ne respire pas, je m'inquiète.

Yennefer l'enveloppe dans des draps.

Des larmes montent à mes yeux, la journée se finit sans un bruit, j'entends seulement par moment quelques petits bourdonnements extérieurs (c'est sûrement les petits insectes protecteurs de la nature).

Enfin la nuit écoulée, Yennefer m'interpelle et m'explique que le départ approche.

- Tu sais Lola, nous ne pouvons rester ici, à quelques kilomètres du Cordaz se trouve un petit village nommé Moya réputé pour ses gestes écologiques, là- bas les habitants pédalent au lieu de conduire.

Je sais que tu aurais préféré partir avec ta mère, mais la vie prévoit autrement. Si tu veux je pourrais t'apprendre la magie et les sortilèges.

Comme Yennefer l'a dit, nous sommes toutes deux parties vers Moya, Yennefer a enterré Maman dans un temple de la nature.

J'ai de mon côté poursuivi ma scolarité et suis devenue prof de « SVT », Yennefer m'a enseignée la magie et m'a prise sous son épaule. Mais Maman me manque beaucoup, je me souviens encore quand on habitait à Cordaz, les jours de grande fraîcheur, Maman me faisait des chocolats chauds au retour de l'école, et à la canicule, elle m'aspergeait avec le tuyau d'arrosage. Puis le brouillard est arrivé, avec Maman, on ne se parlait plus, elle était sûrement préoccupée par la situation. Ensuite on s'en est allées, à ce moment-là s'est annoncée une longue, triste, difficile mais surtout essentielle aventure pour l'environnement...

Deuxième prix



Kephas KLIEN

6^e, collège Jean Jaurès à Cenon

« *Liorah, l'enfant des 2 mondes* »

INCIPIT

J'avançais derrière ma mère sur le sentier escarpé. Le brouillard semblait s'épaissir à mesure que nous grimpions. Je sentis quelque chose d'étrange dans l'air, quelque chose de lourd, comme un murmure étouffé que je ne pouvais pas entendre clairement .

« On est presque arrivées », murmura ma mère, la voix tendue. Elle ne se retourna pas. Nous atteignîmes finalement une clairière où se dressait une vieille cabane en bois. La structure semblait hors du temps, les murs noircis par l'humidité et envahis de lierre. Je fronçai les sourcils.

« Où est-on ? »

Ma mère s'arrêta devant la porte et posa une main tremblante sur le bois.

« Dans un endroit que j'aurais préféré ne jamais revoir.

Je la fixais, le cœur battant. Je n'avais jamais vu ma mère aussi nerveuse. La porte grinça en s'ouvrant. L'intérieur était sombre mais, sur les murs des symboles étranges étaient gravés, entremêlés comme un langage oublié.

Ils semblaient briller faiblement dans l'obscurité, une force mystique suivie d'une énergie sombre et froide me parcourut l'échine.

« Qu'est-ce que c'est ? Ces symboles ... pourquoi ils bougent comme ça ? »

Ma mère inspira profondément.

« C'est ici que tout a commencé. Quand j'étais jeune, je jouais à cet endroit. Un jour, j'ai trouvé ces symboles... Je pensais qu'ils n'étaient que des dessins. Mais ils... »

Elle s'interrompit, incapable de continuer.

Je fis un pas en avant, fascinée malgré la peur qui me nouait l'estomac.

« Ils, quoi ? Qu'est-ce que tu as fait ? »

Ma mère se tourna vers moi les yeux plein de larmes.

« J'ai récité un rituel. J'étais une enfant, je ne savais pas ce que je faisais. Mais ce rituel... il a réveillé quelque chose, il a créé le brouillard. »

Je reculai les jambes tremblantes.

- Attends ? Quoi ?

- Oui, coupa la mère. Ce brouillard est lié à moi. Il ne disparaîtra jamais

tant que... tant que je vivrais. »

Soudain un bruit sourd résonna derrière nous, comme si quelque chose avait frappé la cabane de l'extérieur. Le brouillard s'était épaisse, s'enroulant autour de l'abri comme une bête affamée.

« Maman... c'est quoi, ça ? ».

Ma voix tremblait. Ma mère baissa les yeux.

« Il est là. Celui qui a créé le brouillard. Il me cherche et maintenant il sait que tu es avec moi. »

Mon souffle s'accéléra alors qu'une ombre immense passait devant la fenêtre. Le silence se fit oppressant, jusqu'à ce qu'une voix grave et froide résonne dans l'air.

« Tu m'as volé. Et tu ne peux pas fuir. »

Le regard de ma mère se posa sur moi, désespéré.

« Je voulais te protéger, mais maintenant il te veut toi aussi. »

Je sentis mes jambes trembler .

« Il me veut..., moi ? Mais pourquoi ? Qu'est est-il ? »

Ma mère s'avança lentement vers moi, posant ses mains sur mes épaules.

« C'est de ma faute. J'ai pris ce qui ne m'appartenait pas. Ces symboles... ils contiennent une ancienne magie très puissante, une force bien au-delà de ce que l'on peut comprendre. Elle a voulu m'absorber, mais j'ai réussi à m'enfuir. Depuis elle me cherche. Elle... elle cherche à récupérer ce qui lui appartient. »

Je secouai la tête, le cœur rempli de peur.

« Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ? Pourquoi il s'en prendrait à moi ? »

Ma mère baissa les yeux, la voix brisée.

« Parce que je t'ai liée à moi. Ça t'a lié à moi. Je voulais te protéger mais ça t'a exposé à lui. »

Un bruit sourd les interrompit une sorte de grattement venant de la porte comme si quelqu'un ou quelque chose essayait d'entrer. Je me tournai vers la porte les yeux grand ouverts.

« Il est là ! »

Ma mère recula, fixant la porte comme si elle pouvait voir à travers.

« Il ne peut pas entrer tant que nous resterons dans la cabane. Les symboles nous protègent mais ils ne tiendront pas éternellement. »

J'observai, le cœur battant les murs et les éclats des symboles.

« Alors qu'est-ce qu'on fait ? On ne peut pas juste rester ici. »

Ma mère hésita avant de répondre

« Il y a peut être une solution. Mais elle demande un sacrifice.

- Quel genre de sacrifice ? », murmurai-je, en redoutant la réponse.

Ma mère détourna les yeux.

« Si je retourne dans le brouillard..., si je me rends à lui, il te laissera

partir. »

Avec peur et tristesse, je me mis à crier avec la gorge nouée

« Non !, Jamais ! Ne me laisse pas ! »

J'attrapai la main de ma mère en lui disant :

« Nous devons trouver une autre solution. »

La porte craqua légèrement comme si une force invisible la poussait lentement. La voix grave résonna à nouveau dans la pièce froide et humide :

« Le temps est écoulé, rendez-vous ! »

Des larmes coulaient sur les joues de ma mère, mais elle tenta de me faire un sourire.

« Écoute-moi, Liorah, je t'aime plus que tout au monde et parfois aimer c'est protéger quoi qu'il en coûte. »

Je secouai la tête frénétiquement.

« Non ! On peut le vaincre. Tu dis que tu l'as libéré alors il doit y avoir un moyen de l'emprisonner à nouveau. Dis-moi que c'est possible ! »

Ma mère ouvrit la bouche mais avant qu'elle ne puisse répondre, une fissure apparut sur l'un des murs et une vague de brouillard s'y infiltrer, comme une main spectrale cherchant à les atteindre.

Je commençai à me redresser, le regard plein de détermination et d'envie de survie.

« Il n'aura ni toi, ni moi. On ne va pas mourir. Montre-moi comment le vaincre ! Dis-moi ce qu'il faut que je fasse. »

Ma mère resta figée un instant, surprise par la détermination dans mes yeux. Puis elle hocha doucement la tête et me dit.

« Très bien. Mais ça nous demandera une force vitale énorme. Es-tu sûre que tu es prête pour ça ?

- Oui ! je suis prête, maman. Fais-moi confiance ! Je peux le faire. »

Elle s'approcha des symboles sur le mur, effleurant l'un d'entre eux du bout des doigts. Le symbole s'illumina davantage et une étrange énergie envahit la pièce.

« Ces symboles sont la clé. Ils sont liés à lui. Si nous réussissons à réciter le bon rituel, nous pourrons le renvoyer d'où il vient. »

A ce moment-là, un symbole avec un coffre caché derrière des branches et des feuilles attira mon attention. Je posai la main dessus et le coffre s'ouvrit. Je vis un grimoire. L'image d'une silhouette noire apparut en première page et me donna la chair de poule. En haut de cette page il y avait écrit « UMBRA MORTIS ». Ce nom fit réagir ma mère qui m'ordonna de me dépêcher.

Soudain un bruit puissant contre le chalet me fit sursauter. Je reposai ma main sur le symbole. Le brouillard me cacha la vue et le vent déchira les fenêtres, le livre s'ouvrit tout seul à une page très vieille et usée. Une lueur me traversa le corps d'une puissance extraordinaire. Une chaleur brûlante m'envahit. Mais, je résistais. Je crus entendre au fond de moi cette phrase :

« Tu aimes jouer à cache-cache mais n'oublie pas que le feu brûle les règles du jeu ! »

Après un moment d'hésitation je récitai mot pour mot sans savoir pourquoi :

« Umbra mortis ignis praecpta de ludum ardet . »

Des que les mots franchirent mes lèvres, une lumière aveuglante jaillit du symbole, projetant des ombres folles dans toute la cabane.

Un cri déchirant venant de partout et de nulle part à la fois résonna comme si le brouillard hurlait de rage.

La lumière forma un vortex au centre de la pièce, aspirant le brouillard qui s'était infiltré. Je sentis une force colossale me repousser, mais je tins bon, je continuai à réciter la formule encore et encore, chaque respiration renforçait l'énergie du rituel.

Ma mère, à genou derrière moi, me regardait, effrayée. Le vortex gagnait en puissance et moi je faiblissais. Je gardai espoir et repensai aux mots de ma mère.

« Liorah ! cria ma mère. Arrête, tu vas y laisser ta vie ! »

Mais le visage trempé de larmes, je ne reculai pas et continuai.

Alors que le brouillard semblait sur le point de disparaître complètement dans le vortex, une silhouette apparut, une forme sombre et immense les yeux rougeoyants. Sa voix grave et terrifiante résonna dans l'air.

« Tu crois pouvoir m'enfermer à nouveau, enfant ? Je suis éternel ! »

Je sentis la peur monter en moi, mais je répondis la voix brisée et déterminée :

« Peut-être mais tu ne toucheras pas ma mère ! »

La silhouette tendit une main spectrale vers moi mais au moment où elle approcha, la lumière du vortex explosa en une onde de choc immense. La pièce fut engloutie dans une blancheur absolue.

Quand la lumière s'estompa, j'étais toujours là, vivante, à genoux. Le brouillard avait disparu. L'abri était silencieux comme si rien ne s'était jamais passé. Ma mère courut vers moi et me prit dans ses bras.

Elle ne dit rien, elle n'ajouta pas un mot, même si la vérité se faisait douloureusement évidente dans son esprit. Elle savait. Elle savait que tout n'était pas aussi simple. Soudain un frisson me parcourut.

Le vent glacial passa à travers une fissure dans le bois. Je me tournai brusquement vers la fenêtre, les yeux grand ouverts. Le ciel presque dégagé, commençait lentement à se remplir d'un voile brumeux, une brume presque vivante.

A l'orée de la forêt, une silhouette dans le brouillard apparut. C'était une forme sombre enveloppée d'une capuche noire terrifiante, fluide comme la brume elle-même. Ses yeux brillaient d'une lumière malsaine, comme des yeux de braise, perçant l'obscurité. Je sentis mon cœur s'emballer. C'est là dans ce silence, que je compris que tout ce que j'avais cru avoir résolu n'était qu'une illusion. Quelque chose d'autre se préparait, quelque chose de plus grand.

La silhouette devenait presque invisible, disparaissant dans une sorte de brèche qui s'ouvrait lentement. Une spirale noire, comme un tourbillon dans l'air, un vide qui avalait tout. Je me tournai lentement vers ma mère, mais il était déjà trop tard.

La silhouette et la brèche engloutissaient tout sur son passage. La cabane se mit à trembler. Les murs se fissuraient, l'air devenait de plus en plus lourd. Je reculai, et alors que je regardai l'endroit où la silhouette se tenait, ma mère murmura, presque inaudible.

« Ce n'est pas fini. »

Je sentis un frisson glacé me parcourir, mais avant que je puisse bouger la silhouette se tourna lentement vers moi.

Dans un murmure que seulement moi pouvais entendre, une voix lourde et froide résonna pour dire.

« Je reviendrai ! ».

Le cœur battant, je tentai de crier mais mes lèvres refusèrent d'obéir. La silhouette s'évanouit dans le tourbillon de brume emportant avec elle, la chaleur de la lumière. Seulement l'écho de ses mots résonnait encore dans l'air.

Je restai là, figée, les bras tremblants, un doute profond encore dans mon âme.

Ma mère et moi, nous redescendîmes de la montagne, nos pas résonnaient dans le silence du crépuscule. Nous observions, du haut des sentiers, le village qui se réanimait. Les habitants revenaient un à un comme si rien ne s'était passé, reprenant leur place dans leurs maisons, dans les champs, comme si rien n'avait changé.

La vallée semblait retrouver sa quiétude mais quelque chose flottait encore dans l'air, quelque chose d'indescriptible. Je sentis un poids dans ma poitrine. Les gens riaient et échangeait des salutations. Mais je savais au fond de moi, que le retour de cette paix était trop facile. Rien n'était fini.

Troisième prix



Jeanne SABY

6^e, collège Saint-André à Bordeaux

« *Frimas morose et Lola* »

INCIPIT

Après plusieurs heures de marche et quelques pauses, maman s'arrêta devant une vieille cabane. Il faisait bon dehors mais j'étais contente d'être enfin arrivée car je craignais que le brouillard arrive et j'avais quelques courbatures. J'ai découvert cet endroit pendant que nous cherchions la cause du brouillard, me dit maman. Je ne savais pas quoi répondre... A l'intérieur de cette cabane il faisait un peu plus froid que dehors, elle avait des vitres sales, quelques outils de bricolage et des cendres au sol. Maman avait emmené deux couvertures de survie.

Elle avait vraiment ramené le strict minimum (contrairement à moi) : des bouteilles d'eau, des sandwichs en forme de triangle, quelques vêtements, des lampes torches et des piles, rien d'autre. Moi... Eh bien moi j'avais ramené MON strict minimum : ma peluche, mon téléphone, mes écouteurs et aussi quelques vêtements. Bien sûr nous n'avions pas de connexion, ce à quoi je n'avais pas pensé en faisant mon sac. Je ne savais pas combien de temps maman comptait y rester. Je sortis mes affaires que j'avais entassées dans le petit sac. Maman essayait de me rassurer mais j'avais quand même peur. Je dormis très mal et fis quelques cauchemars. Le lendemain nous nous sommes réveillées à 6 heures en espérant que le brouillard ne soit pas encore là. Nous avons mangé un léger petit-déjeuner composé de pain et de pâte à tartiner que maman avait glissé dans son sac.

- Tiens j'ai pensé à toi.
- Tu me connais trop bien maman !

Nous n'avions pas vraiment eu de vraie discussion depuis hier. Maman ne m'avait pas dévoilé ce qu'elle comptait faire. Puis tout d'un coup il apparut, le brouillard ! Mais combien de temps allait -il rester ? Nous étions jeudi, donc logiquement il restait encore 4 jours avant que les autorités vérifient chaque maison pour s'assurer que tout le monde ait respecté les ordres. Et connaissant maman, elle avait sûrement déjà tout calculé. Bizarrement, le brouillard avait disparu aux alentours de 21h30 la veille et nous avions remarqué qu'il y avait une sorte de dépôt noir qui collait aux fenêtres de la cabane. Ce jour-là, nous décidâmes de nous coucher vers 22 heures pour pouvoir se lever un

peu plus tôt. Maman me réveilla à 5h30 et nous quittâmes la cabane aux alentours de 5h50. - Je suis sûre que nous trouverons l'origine du brouillard en montant en altitude, me dit maman.

-Tu veux vraiment que l'on trouve d'où vient le brouillard, maman ? que toutes les deux !

- Je pense que le dépôt qui collait aux vitres dans la cabane ressemble à du pétrole... Je ne sais pas si maman était sérieuse. Comment pourrions-nous le découvrir ? C'était impossible ! Il y a quelques mois j'ai entendu parler d'une ancienne usine qui avait fermé en raison de pratiques industrielles dangereuses et interdites, peut-être qu'elle est de nouveau fonctionnelle, ajouta maman. Ok elle était bien sérieuse... cela me paraissait fou mais si c'était le cas ?

- Et si tout ça est vrai et que l'on trouve l'usine une fois en haut de la vallée qu'est-ce qu'on fera maman ?

- Eh bien... vu que tu as pris ton téléphone nous prendrons des photos et nous appellerons la police en utilisant l'option appel d'urgence, donc ne l'utilise pas trop et économise ta batterie.

- Mais on n'avait pas dit que le brouillard ne semble pas nocif ?

- Il ne « semblait pas » nocif, mais pendant que nous effectuions les recherches, nous avons aussi trouvé cette même matière visqueuse, donc peut-être bien qu'il l'est pour l'environnement. Il est épais c'est pour cela que tout le monde reste chez soi car quand il tombe, on n'y voit plus rien, mais c'est peut-être plus dangereux qu'on ne le croit pour les habitants !

Maintenant que je savais ce que nous allions faire, se diriger vers cette « usine », j'étais donc un peu plus rassurée, on avait un plan. Il ne restait plus qu'à espérer que le brouillard ne tombe pas pendant que nous montions dans la vallée. Maman m'avait aussi dit qu'il y avait beaucoup d'autres cabanes dans la vallée comme celle où nous étions restées la dernière fois. Après 2h30 de marche nous nous sommes arrêtées dans une cabane similaire. Nous avons juste mangé un petit repas puis sommes reparties juste après. Nous espérions avancer le plus vite possible avant que le brouillard n'arrive encore. Nous sommes ensuite restées dans une autre cabane que nous avons croisée, car pendant l'une de nos pauses le brouillard était revenu... depuis il n'était pas reparti. Nous avons passé la même soirée que la veille, et nous nous sommes aussi endormies tôt.

Le lendemain nous nous sommes levées de bonne heure pour partir directement et manger sur le chemin afin de gagner plus de temps.

- Si le brouillard ne tombe plus, on pourra arriver à l'usine avant la tombée de la nuit, et qui sait... peut-être qu'elle sera fermée, et donc ma théorie ne sera pas la bonne... L'usine était en ruine, mais prudemment, nous avançâmes doucement en faisant attention à ne pas faire de bruit, au cas où il y aurait quelqu'un. Seuls les bruits de nos pas sur le gravier se faisaient entendre, et c'était déjà trop bruyant.

Tout d'un coup nous entendîmes des petits toussotements sur notre gauche, derrière un petit bâtiment. Paralysée par la peur de nous faire voir, c'est maman qui me prit par le bras pour m'entraîner derrière des débris de briques. Et alors que nous étions jusqu'à présent silencieuses, nos pas firent beaucoup plus de bruit. Nous nous accroupîmes et attendîmes quelques minutes qui me semblèrent être une éternité... Nous savions que quelqu'un nous avait très certainement entendues. Puis, alors que nous allions nous relever, nous entendîmes une voix.

- PC, vous m'entendez ? Oui, je crois avoir entendu quelque chose dans la zone C, je vais vérifier.

Ce qui suivit étaient des pas, qui se rapprochaient dangereusement des briques derrière lesquelles nous nous étions cachées, puis, plus rien. La pression montait, nous cessâmes de respirer durant ce moment. Et la voix reprit...

- PC RAS.

Alors, effectivement l'usine était en activité ! Il fallait en savoir plus ! Nous nous relevâmes et nous avançâmes prudemment. Nous fîmes le tour de l'usine jusqu'à trouver une fenêtre. Elle était poussiéreuse et recouverte de dépôt noirs. Nous grattâmes la fenêtre jusqu'à apercevoir l'intérieur de l'usine. Nous vîmes des machines fonctionnelles, d'où sortait du brouillard et du dépôt noir.

- J'avais raison, l'usine fonctionne, dit Maman. Je suis sûre qu'ils continuent pour avoir encore plus d'argent !

Je sortis rapidement mon téléphone et le donnai à maman pour qu'elle prenne des photos.

- Tiens, fais vite et enlève le flash !

- Oui attends deux secondes ...

Maman prit quelques photos. Puis, nous nous réfugiâmes derrière un petit buisson et appellâmes la police. Maman chuchotait au téléphone. Après plus d'une heure d'attente ils étaient enfin là !

J'avais l'impression que toute une armée avait débarqué, c'était effrayant et impressionnant à la fois. Maman avait dit aux policiers là où nous étions cachées. Ils vinrent nous chercher et nous mirent à l'abri dans un hélicoptère en attendant d'être interrogées sur les évènements passés. Je regardais cette usine en me disant qu'en fait, il n'y avait rien de mystérieux, pas de phénomènes étranges, juste le triste résultat d'une création humaine.

Catégorie 6^e plusieurs mains

1

Premier prix

Maël ROSE

Lyam ANGEVIN-MOMPRIVE

2

Deuxième prix

Hailey MAISON

Mathilde CHEVALIER

Premier prix



Maël ROSE Lyam ANGEVIN-MOMPRIVE

6^e, collège Emmanuel Dupaty à Blanquefort

«Urgence»

INCIPIIT

Maman et moi marchions depuis une heure quand soudain un jeune yéti est apparu au détour d'un virage. Il était grand d'environ deux mètres, avec de longs poils blancs. Ma mère a pris un briquet, l'a allumé, et s'est placée juste devant moi comme un bouclier. Elle s'est mise à faire de grands gestes avec la flamme pour effrayer la bête qui a commençé à reculer avant de prendre la fuite. Ouf !

Après une longue marche, nous sommes enfin arrivées [attention l'enfant est une fille]au sommet de la montagne d'où on pouvait apercevoir une grande clairière, un lac et un moulin. Alors que nous approchions du moulin un troll surgit de nulle part, une massue à la main. Il était lui aussi gigantesque, gros, avec une peau verdâtre. Maman l'a supplié de m'épargner en échange de sa vie. J'étais si inquiète pour maman que dans un moment de panique, sans réfléchir, j'ai pris un bâton j'ai frappé de toutes mes forces sur la tête du monstre, si fort que ...

Le troll est tombé par terre inconscient. Nous nous sommes précipitées dans le moulin où nous avons volé un peu de nourriture. Une fois tout en haut du moulin, nous pouvions voir au loin un petit village avec un grand phare. Maman m'a dit :

- Nous allons descendre au village pour demander aux habitants s'ils ont entendu et vu le « BB » [c'est l'expression utilisée par l'auteur, c'est bien de la reprendre], comme nous aux Cordaz.
- Oui maman, mais...
- Pas de discussion !
- Maman, tu me caches-quelque chose !?
- ...

Petit à petit, nous nous rapprochions du village, et maman, toujours aussi muette et énergique, a accéléré la cadence sur le dernier kilomètre. Quand nous sommes arrivées, le village était désert. Je marchais dans les pas de maman qui cherchait des habitants, quand j'ai senti une présence dans

mon dos. Je me suis retournée d'un coup et j'ai vu une vieille dame qui nous suivait. J'ai tapé sur l'épaule de Maman pour la prévenir. Elle s'est retournée, s'est arrêtée net et s'est adressée à la villageoise :

- Maman, pourquoi tu fais cette tête ?

- Maman ???

- Ma fille !!!

Elles se sont serrées dans les bras, et j'ai vu une larme couler sur le visage de la vieille dame. Elle a baissé les yeux vers moi et m'a demandé si maman m'avait raconté l'histoire. Je lui ai répondu que non, quelle histoire ??? Et c'est comme ça que j'ai appris que j'avais une grand-mère et...que mon père était peu être encore en vie !!!

- Alors c'est ça que tu me cachais maman ?

- Oui, je voulais te protéger, et j'avais peur de la vérité. Pardon de t'avoir menti. Le jour de tes un an il est parti en me donnant un prétexte bizarre: il devait tenir un héritage familial.

- Mais c'est quoi cet héritage ?

- Aucune idée ma chérie. Continuons notre route maintenant.

Maman et moi allions partir quand sa mère lui a gentiment attrapé le bras :

- Ma fille, tu m'abandonnes encore ?

- Non, maintenant j'ai un objectif. Je reviendrai maman, et nous saurons la vérité.

Après quelques heures de marche à travers la forêt nous nous sommes retrouvés devant un superbe château gardé par une chose inconnue que nous apercevions au loin. En avançant, nous avons peu à peu réalisé avec effroi que la chose était en réalité un guerrier de l'espace armé d'un sabre laser qui venait d'un univers futuriste de la deuxième dimension. Mais il en fallait plus pour impressionner ma mère.

- Nous venons en paix, dit maman en lui tendant la main

- Vous devoir me combattre pour que vous passez derrière porte.

- OK, répond maman

- Vous suivre moi.

Il nous a guidé jusqu'à une salle de combat avec des armes sur les murs, puis il nous a fait signe d'en choisir une. Moi j'ai pris un pistolet laser et maman s'est saisie d'une lance laser. Le guerrier était grand, il avait décroché un énorme sabre et une armure en acier. D'un coup il a foncé sur maman qui lui a donné un énorme coup de pied qui l'a propulsé contre le mur. Cet exploit l'a vidée de ses forces et c'est moi qui lui ai donné le coup de crosse qui lui a fait voir des étoiles.

- Combat terminé, vous passer par là.

Le guerrier de l'espace a montré une porte et derrière, il y avait un homme. On aurait dit qu'il nous attendait. Il était vêtu d'un long manteau et d'une capuche sur la tête. Il nous a tout de suite adressé la parole.

- Vous n'auriez pas dû venir ici. Un portail interdimensionnel va s'ouvrir sur la dixième dimension.

- Qui êtes vous ?
- Tu ne me reconnais pas ?
 L'homme retira sa capuche.
- Maman tu le connais ?
- Oui, c'est ton père.
- Comment ça ?!
- Que fais-tu là William ?, a-telle murmuré
- C'est au sujet de l'affaire familiale dont je t'ai parlé il y a maintenant dix ans.
Vous avez droit à la vérité maintenant.

Et William, mon père donc, nous a raconté son incroyable histoire : « Il y a bien longtemps mon arrière grand-père avait entrepris de construire une machine qu'il avait appelé le vortex. Quand son fils, mon grand-père, l'a découverte, il a trouvé un message qui disait qu'il devait continuer et terminer le travail, grâce au plan que son père avait caché sous le moteur. Malheureusement mon arrière- grand-père était sur le point de mourir et il n'a pas pu lui donner plus de détails. Jour et nuit pourtant il travaillait sur la machine. Mais un beau jour, comme son père avant lui, mon grand-père est tombé gravement malade. Avant de mourir c'est à moi, son petit fils, qu'il a révélé l'emplacement exact de la machine. C'est à ce moment-là que je vous ai abandonnées. Quelques années plus tard j'avais terminé son œuvre. J'ai allumé le vortex et un grondement assourdissant suivi d'un brouillard épais à envahi mon laboratoire secret.

- Et ça a aussi envahi notre vallée, je te signale, a dit maman
- Bon ça suffit, partez ! Je dois rallumer la machine.
- Mais pourquoi ??? Non, Je ne partirai pas d'ici tant que je n'aurais pas eu d'explication !

Sans attendre la réponse de papa, maman s'est précipitée vers la machine afin de la désactiver, mais d'un croche patte il l'a mise à terre. J'étais en panique, j'avais peur. J'ai repéré un rubik's cube par terre. Une mèche dépassait au milieu des petits carrés multicolores. C'était un explosif ! Soudain une idée me vint en tête. J'ai ramassé le rubik's cube explosif pendant que mes parents se disputaient et j'ai armé mon bras.

- Ne fait pas ça sinon je tue ta mère ! a hurlé papa avec un regard de fou
- Ne l'écoute pas, fais-le, m'a ordonné maman

Je ne savais plus quoi faire, je tremblais à l'idée qu'il tue vraiment maman. Papa avait les yeux braqués sur moi et maman en a profité pour lui donner un grand coup dans le ventre avec le sabre laser qu'elle avait gardé. J'ai allumé le rubik's cube et avant qu'il n'explose j'ai pris la main de maman et je l'ai entraînée dehors en courant. Je me suis retournée et j'ai vu papa s'enfuir par la fenêtre. Maman est partie à sa poursuite, pendant que moi, j'appelais la police. Une heure plus tard William avait été arrêté et placé en détention. Maman et moi avons décidé de rentrer chez nous aux Cordaz, sous un ciel toujours bas et bruyant. Le lendemain on a eu la surprise de recevoir la coupe des citoyennes de l'année pour récompenser notre courage, lors d'une ré-

ception où tout le village était invité. J'étais si fière de moi, de nous !

- Maman à ton avis combien de portails interdimensionnels papa a-t-il ouvert ?
- Écoute ma chérie, papa n'a rien ouvert du tout. Je viens d'avoir une discussion avec ces gens en costume là-bas, près du buffet, tu les vois ? Ce sont des scientifiques et des pilotes de drones qui ont ramené des images de lieux inaccessibles de la montagne. On y voit des cadavres d'animaux, des forêts qui se meurent... et des tonnes de vieilles batteries électriques cachées tout là haut. C'est la goutte qui a fait déborder le vase ! Si le ciel se charge de brouillard et que les torrents grondent, c'est à cause de nous, les humains, qui provoquons le dérèglement climatique, en coupant les arbres, en utilisant de la neige artificielle, en construisant toujours plus d'hôtels pour les sports d'hiver, et maintenant en entassant nos déchets toxiques dans notre belle montagne. Il va falloir qu'on change nos habitudes pour soigner la terre et le climat. Et on va prendre ces décisions tous ensemble au village, c'est urgent !

- Et papa alors ? Et son ami le guerrier de l'espace???

- Eux aussi on va les soigner...

Deuxième prix



Hailey MAISON Mathilde CHEVALIER

6^e, collège Porte du Médoc à Parempuyre

«Le scientifique de la montagne»

INCIPIT

Je suis totalement prise d'une peur plus grande que moi, comme si le froid et la glace ne suffisaient pas. Le plus gros de tous les grondements me perce les tympans. Je ne faisais que répéter à maman de rentrer à la maison et d'abandonner, mais, sans effets. Le brouillard devenait de plus en plus épais, et ma vue devenait trouble. Maman avançait de plus en plus vite, jusqu'à ce que, tout à coup, je la perdis de vue.

Je me réveillais sans trop comprendre où j'étais. A mes côtés, se tenait ma mère : « Tu t'es évanouie dans la neige !

- Où sommes-nous ?

- Dans un chalet abandonné. Ne t'inquiète pas, tu peux te rendormir.

Maman avait son sourire le plus doux, je lui faisais confiance.

Le lendemain matin, maman me donna seulement un biscuit. Quand j'eus fini mon petit déjeuner, je décidai d'aller jouer dehors.

- Maman, je vais aller faire un bonhomme de neige !

- D'accord ! Mais ne t'éloigne pas trop !

En m'éloignant un peu, j'aperçus un lac gelé. Je voulais prévenir maman, mais l'envie de savoir ce que c'était, était trop forte. Je suivis les traces de pas dans la neige. Au bout de quelques minutes, je trouvai un morceau de roche. Avec un couteau que j'avais dans une de mes poches, j'émettai quelques morceaux de pierres. Je les pris, et je les semai dans la neige, comme « le petit poucet » tout le long de mon chemin.

La neige commença à tomber sur mes petits cailloux. Je commençai à m'inquiéter de plus en plus. Je décidai alors de retourner au chalet pour prévenir maman; dans le vent froid de la montagne, la voix de maman résonnait. Je l'entendais m'appeler :

- Alexa ! Alexa ! Alexa !

- Maman, c'est toi ! ?

- Oui, c'est moi !

- Maman, où es-tu ?

- Alexa, suis ma voie !

Je voulais retrouver maman, mais le vent couvrait nos paroles. La nuit tomba et le brouillard diminua. Je retrouva enfin mon chemin.

- Alexa !

- Maman !

On s'enlaça dans un gros câlin réconfortant. Le lendemain matin, le brouillard était revenu.

Cela faisait trois jours que l'incident s'était produit : nous étions perdues dans la montagne.

- Maman, j'ai une question à te poser.

- Oui, je t'écoute.

- Pourquoi je n'ai jamais connu papa ?

- Pourquoi me poses-tu cette question ? dit-elle avec anxiété.

- Non, comme ça.

- Si je te le dis, tu vas te mettre à pleurer ?

- Non, je ne pleurerai pas. Je te le jure.

- Promis ?

- Oui, je te le promets.

- OK ! Euh, en fait... ton père est mort... dans un accident de voiture.

Il y eut un grand silence. Maman ne parlait plus et moi aussi. Je sentais bien qu'il y avait une tension entre nous, mais je ne savais pas laquelle.

Je quittai la pièce, maman se mit à pleurer. Une larme coula sur ma joue, puis elle sortit.

Je la vis partir dans la montagne et je la suivis. Maman entra dans un village, et elle s'avança vers un des villageois.

- Bonjour Xavier, je n'ai pas de maison, et j'aimerais dormir ici, cela serait-il possible ?

- Bonjour Amandine, oui, j'ai peut-être une maison à te prêter. Combien de temps vas-tu rester ?

- Pour l'instant, je pense une à deux nuits.

- OK. Tu es toute seule ?

- Non, il y a aussi ma... oh non, j'ai oublié ma fille au chalet. Attends, je vais la chercher.

- Eh oh ! Maman... je suis là !

Elle était blanche de peur à l'idée de m'avoir oublié au chalet.

- Alexa ! Qu'est-ce que tu fais ici ! ?

- Je t'ai suivie, et j'avais raison : tu me caches quelque chose.

- De quoi parles-tu ? Je ne te cache rien et arrête de dire des choses sans preuves.

- Bon bref et c'est qui cet homme ?

- Ma chérie cette homme c'est Xavier, c'est mon ami que j'ai rencontré en faisant du ski.

La journée passa et, le soir, je dormis avec maman dans une maison en assez bon état par rapport aux autres habitations du village.

Le lendemain matin, très tôt, nous partîmes pour découvrir la cause de ce brouillard.

Nous marchâmes pendant plusieurs jours. Les habitants du village nous donnèrent un gros stock de nourriture pour pouvoir tenir au moins une ou deux semaines et nous indiquèrent un raccourci dans la montagne, moins dangereux que le chemin traditionnel.

Cela faisait au moins une semaine que nous marchions. Lorsque nous nous arrêtâmes pour manger, je m'assis sur un rocher et là... BOUM !... Je fis une chute de plus d'un mètre de haut, dans un trou qui me mena dans une grotte nichée au creux de la montagne. A mon réveil, je me trouvais sur un gros tas de neige qui avait dû amortir ma chute en tombant dans le trou. Maman avait dû partir car elle n'était plus là et elle était peut-être aller chercher un corde pour me faire sortir de la grotte.

Dix minutes plus tard, j'entendis un drôle de bruit, comme si quelqu'un était malade. Je m'avançai dans la grotte, mais un tremblement me fit tomber. En me relevant, je glissai sur du verglas et en me relevant, je tombai nez à nez avec un gros bonhomme poilu. Il me regardait comme si j'allais le manger alors que ça aurait dû être l'inverse. Tout à coup, un autre homme barbu arriva. On aurait dit un homme de Cro-Magnon. Lui aussi me regardait. Je pense qu'il avait pitié de moi, puis il me sauta dans les bras comme s'il m'avait toujours connu. Il avait les larmes aux yeux et il me dit :

- Tu vas bien ?

En plus il me tutoyait, comme si c'était mon copain. Je lui répondis alors :

- Oui... je vais bien...

- Que fais-tu dans cette grotte ? En plus il y a un yéti ; tu n'as pas peur ?

- Ah ! C'est un yéti !? Je croyais que c'était un de vos copains Cro-Magnon !!! L'homme me regarda comme si j'avais dit quelque chose de mal. Quant au yéti, il ne faisait que gémir et pousser des cris de douleur. J'avais un peu de peine pour lui, et j'entendis maman arriver dans la grotte. Je lui sautai dans les bras. Quand elle vit l'homme, elle resta pétrifiée sur place comme une statue de marbre et à son tour ... elle sauta dans les bras de l'inconnu. Maman me regarda avec des yeux brillants comme si elle n'avait jamais été aussi heureuse de toute sa vie.

- Ma chérie... je te présente... ton père...

Je n'arrivais pas à croire maman, mais elle devait avoir raison, alors, tous les trois, nous nous enlaçâmes dans un gros câlin réconfortant.

Papa me raconta alors son histoire dans la montagne et sa rencontre avec le yéti :

- A l'époque, tu venais de naître quand j'ai obtenu un poste de scientifique pour découvrir un remède contre la scorsone, une maladie que l'on attrape quand on mange un animal marin contaminé par la pollution. Je fis beaucoup

de recherches pour trouver le remède, et un matin, je dis à mes collègues que je l'avais trouvé et qu'il s'agissait des poils de yéti. Bien évidemment, ils ne m'ont pas cru, car, pour eux, je n'étais qu'un nouveau, mais pour leur prouver que j'avais belle et bien raison, je partis dans la montagne et je leur fis le serment de ne revenir que quand j'aurais des poils de yéti. Mais, par malheur, je tombai dans ce trou avec ce yéti qui me nourrit jusqu'à ce qu'il se fasse mal à la patte.

Les paroles de papa étaient si profondes, qu'elles me firent pleurer. Il me demanda si je voulais savoir la suite, mais je lui dis que ça suffisait et que je m'en passerais.

Cependant, le yéti n'allait pas mieux. En le voyant dans cet état, je me dis qu'il valait mieux le guérir, et vite car le brouillard était toujours là, et, à la base, nous étions venus pour le brouillard, pas pour un yéti, ni pour une histoire qui s'était passé il y a à peu près treize ans. Maman me regarda, comme si elle avait lu dans mes pensées: elle avait des soupçons, et si elle voulait le cacher, elle le faisait très mal.

- Tu penses comme moi maman ?
- Oui. Tu peux nous aider Jérémie ?
- Oui je veux bien, dit papa. Mais, vous aidez à quoi ?
- Nous savons comment régler le problème du brouillard !
- Peux-tu m'expliquer comment ?
- J'ai appris au collège que quand la neige fond, ça forme de la condensation, donc, du brouillard.
- Très logique, dit papa.
- Tu habites dans une grotte avec un yéti depuis plusieurs années, dit maman, et tu ne t'en es jamais rendu compte ?

Papa rougit de honte quand maman termina sa phrase.

Il lui lança:

- Oui... mais... je devais penser à autre chose...
 - Maman ! On devrait lui donner à manger.
 - Bonne idée. Mais... ça mange quoi un yéti ?
 - Du poisson ! dit papa.
 - Tu crois qu'il peut manger du fromage ? dit maman.
 - Maman ! Un yéti ne mange pas de...
 - Chut !!! dit papa. On dirait un bruit d'eau...
 - Cela ne peut pas être possible, dit maman. On est dans une grotte dans la montagne. Pas dans une cascade.
- Pourtant, papa avait raison, il y avait bien un bruit d'eau dans la grotte. Nous cherchâmes la source d'eau, mais sans espoir. Alors nous revîmes vers le yéti, quand papa vit que le bruit d'eau venait du yéti ou plutôt de LA yéti.
- Papa, maman !!! Le yéti est en fait UNE yéti !!!
 - Quoi ? dit papa.
 - On l'appellera Jasmine !

- Amandine, regarde !
- Elle a des bébés.
- CINQ bébés maman ! Je vais les appeler : Luna, Fleur, Lavande, Hermione et Cho-chang.

Nous rentrâmes au village le lendemain et une fois arrivés Jasmine et ses enfants devinrent les gardiennes du village. Papa se fit respecter par ses collègues et il est même devenu le directeur de son entreprise. Maman reprit son travail et sa station de ski était la plus appréciée du monde et moi je suis rentrée en 4^e. La vie reprit son cours et elle était même mieux qu'auparavant.

Catégorie 5^e une main

1

Premier prix
Alice TOURSCHER

2

Deuxième prix
Héloïse HALAIN

3

Troisième prix
Lisa CLEMENT

Premier prix



Alice TOURSCHER

5^e, collège Notre-Dame à Bordeaux

«*Les Trois fragments*»

INCIPIT

Je ne le savais point.

Après plusieurs heures de marche, longues et dures, dans l'obscurité, nous sommes enfin arrivées à une petite clairière. Hormis les lignées de hauts sapins et de petits cailloux, c'était désert. Maman s'est arrêtée et a posé son sac à terre, me faisant signe de faire de même. En observant les lieux, elle me dit :
- On va camper ici pour la nuit, ma chérie. Il est trop risqué de continuer à avancer adans le brouillard épais, surtout avec la fatigue qui s'accumule. Installe-toi et repose-toi. Demain, nous chercherons des réponses.

Cette nuit-là, je n'ai pas réussi à dormir. Les bruits de la forêt, amplifiés par les ronflements de ma mère, m'étaient insupportables. Puis une lumière a attiré mon attention. Curieuse, je me suis levée et j'ai suivi la lumière jusqu'à une petite grotte. Je me suis cachée derrière un rocher pour observer. Une personne portant une peau d'ours sur son dos se trouvait là, à quelques mètres de moi, et parlait à voix haute :

- Le Brouillard Brutal est la clé de notre plan. Ils ne nous manquent plus qu'à trouver et à assembler les trois fragments.

Le goupil qui l'accompagnait ajouta :

- Bientôt, le monde sera à nos pieds !

Terrifiée, je me précipitai en silence vers ma mère pour tout lui raconter. Ses ronflements s'arrêtèrent soudainement, lorsque je secouai son épaule. Elle se redressa lentement, encore ensommeillée, mais l'inquiétude sur mon visage la réveilla complètement.

- Que se passe-t-il ?

Je lui raconte alors tout ce que j'ai entendu et vu dans la grotte. Elle écoute attentivement, son expression devenant de plus en plus sereine.

- Ma chérie, il n'y a que nous deux, rendors-toi, tu dois être fatiguée.

- Mais..., lui répondis-je.

Elle était incrédule, pensant que la fatigue me faisait déliorer. Mais je savais

ce que j'avais aperçu et perçu. Déterminée, je retournai à la grotte. Parmi les rochers, je découvris un artefact émettant une étrange lueur. Lorsque je le touchai – je l'avais activé par accident – il m'aspira en un instant comme si j'étais des spaghetti à la sauce tomate. Je tombai du ciel comme par magie et au moment où j'ai ouvert les yeux, j'étais en pleine préhistoire ; je ne savais pas comment j'avais pu faire pour en arriver là. J'étais dans la peau de la célèbre "Lucie", quelle chance ! Maintenant, il fallait que je me concentre sur le premier fragment ! Il fallait que je les trouve tous avant eux.

Un homme hirsute me fit signe de m'asseoir à côté de lui, sur une pierre pas très confortable à vrai dire. Puis il me dit, enfin il grogna :

- Toi prendre, Toi tester !

Il me prit les mains et il me donna un fossile et un fragment de marcassite. Sur le fragment, il y avait un logo d'arbre. Lorsque je les frottai l'un contre l'autre, une explosion de lumière me fit disparaître.

D'un coup, j'atterris dans le monde des "Rêvamix", un monde éclatant de couleurs, à la fois étrange et si familier. Les "Rêvamix" sont nos amis imaginaires, et je me trouvais incarnée sous la forme de mon meilleur ami imaginaire quand j'étais au CP. C'est un "HIPPOFLAMILLON", je l'avais inventé quand je me faisais harceler. Il était un mélange d'hippopotame, de flamant rose et de papillon. L'hippopotame parce que j'étais harcelée sur ma morphologie, le flamant rose parce que je rêvais de grâce et d'élégance, et le papillon parce que j'avais envie de m'envoler dans le bonheur et laisser mes soucis derrière moi, libre comme l'air ! Grâce à lui, je ne manquais jamais de courage, d'envie de rire.

Le sol sous mes pattes, ou plutôt mes sabots rosés, est moelleux comme un nuage de barbe à papa ! Autour de moi, il y avait plein d'autres "Rêvamix", des créatures aussi étranges que merveilleuses, ceux que les enfants inventent et oublient parfois en grandissant. Mais leurs joies ne durent pas longtemps. Je bats doucement des ailes et sens une brise légère me soulever un instant.

Le ciel s'assombrit. Un nuage noir tourbillonne au-dessus de nous, avalant la lumière et les magnifiques nuages en barbe à papa. Je ressens un frisson de terreur, je connais cette présence : l'Oubliator... C'est lui qui efface les amis imaginaires, les souvenirs des enfants. Il les aspire jusqu'à ce qu'ils disparaissent à jamais.

- Bientôt, il n'y aura plus de Rêvamix ! Plus de rêves, plus d'amis inventés ! Ce sera le règne des cauchemars, de l'oubli et de la tristesse ! gronde-t-il.

Je ne le laisserai pas faire ! Les créatures commencent à s'effacer lentement, comme si elles se dissolvaient dans l'air. Je veux crier, les retenir... mais un autre être émerge du néant. Celui-là est encore plus terrifiant ! Ses yeux rouges brillent comme des flammes maudites, et ses griffes effilées semblent prêtes à déchirer la réalité.

- Bien joué, Oubliator... mais moi aussi, j'ai un rôle à jouer.
- L'ÉLÉPHÉNIX, un Rêvamix légendaire, murmure d'une voix tremblante :
- Le... Cauchemator...

Un silence pesant tombe sur le monde des Rêvamix. Le Cauchemator et l'Oubliator attaquent, projetant une vague d'ombres. Mais je me rappelle pourquoi j'ai créé HIPPOFLAMILLON : il est mon courage, ma joie et mon rire ! Je bats des ailes et me mets à rire, un rire puissant et sincère... Une lumière arc-en-ciel jaillit hors de moi, dissipant les ténèbres.

Tous les Rêvamix réapparaissent et les deux monstres sont balayés. L'ÉLÉPHÉNIX, heureux, me donne trois bonbons spéciaux : le premier a le pouvoir de la vie, le deuxième nous donne la joie quand on est au fond du trou et le dernier est le deuxième fragment. D'un tourbillon de paillettes, je quitte le monde magique des Rêvamix.

Je tombe encore une fois du ciel comme par magie, mais cette fois-ci au XVII^e siècle, une époque grouillante de secrets enfouis et de mystères oubliés... Il ne me manque plus qu'un fragment, un seul, pourachever ce qui pourrait changer le cours du destin.

Cette fois-ci, je suis dans la peau d'une jolie jeune femme attentionnée, bienveillante, qui aimait toute le monde, sauf le Roi ! Pourquoi je ne l'aime pas, vous allez me dire, cette personne qui ne pense qu'à elle et à sa gloire, son argent, et qui ne dépenserait pas un petit sou pour les paysans, les malades, les seules personnes qui en ont réellement besoin, surtout à cette période de misère ! Il fallait que je sois la reine et que je trouve la couronne qui est le fragment. Alors comment faire ? Je réfléchis... encore et encore jusqu'à ce que je trouve un plan...

Soudain, un vacarme éclate dans la cour du château. Des serviteurs courent dans tous les sens, affolés. J'attrape une femme au passage :

- Que se passe-t-il ?
- Le Roi ! Le roi Louis XVI est gravement malade ! Les médecins sont impuissants !

Mon coeur s'emballe, c'est une opportunité... « Ce n'est pas exactement ce que j'avais prévu mais bon... », dis-je en haussant les épaules, un sourire amusé aux lèvres.

Parfois, les plans les mieux préparés sont bouleversés par l'inattendu et il faut savoir s'adapter. Après tout, l'imprévu apporte souvent des surprises intéressantes et des aventures inoubliables. Alors... autant embrasser ces moments avec optimisme et curiosité, qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Je plonge ma main dans ma poche et je sens quelque chose de doux et sucré... Les

bonbons magiques du monde des Rêvamix ! Ces friandises colorées ont des pouvoirs incroyables : elles redonnent force et énergie, guérissant même les maladies les plus terribles. C'est décidé : je vais sauver le Roi !

Je me glisse discrètement jusqu'à la chambre royale. Le Roi est allongé, pâle, à bout de souffle. Autour de lui, les médecins murmurent, impuissants. Le monarque est trop faible pour parler, mais son regard accroche le mien. Avec douceur, je glisse un bonbon doré dans sa bouche. Les secondes s'étirent... rien ne se passe. Les médecins me fusillent du regard. Ai-je échoué ?

Soudain, une lumière douce entoure le roi. Son teint reprend des couleurs. Il ouvre les yeux, puis se redresse sous les cris émerveillés des courtisans. Reconnaissant, Louis XVI me regarde avec admiration.

- Tu m'as sauvé la vie. Que désires-tu en retour ?

C'est le moment.

- Votre couronne, Majesté.

Un silence stupéfait envahit la pièce. Les nobles murmurent, mais le Roi sourit.

- Prends-la. Une souveraine qui sauve son prochain plutôt que de conquérir en est digne.

Il pose doucement la couronne sur ma tête. À l'instant où elle touche mes cheveux, elle brille d'une lueur étrange... et le fragment tant recherché apparaît ! Un portail magique s'ouvre devant moi. Ma mission est accomplie. Avant de partir, je murmure au roi :

- Gouvernez avec sagesse... et pensez à ceux qui en ont le moins.

Puis, dans un éclat de lumière, je disparaiss... laissant derrière moi un Roi changé et une époque peut-être prête à évoluer...

Tout devient flou... En me réveillant dans la tente avec ma mère, je sentais que quelque chose avait changé. Dans mes mains se trouvaient les trois fragments, mais après, que faire ? Je sortis. À côté de la tente, il y avait un chemin de lumière, inexistant à notre arrivée. Il me mena jusqu'à un grand arbre avec le même logo que sur tous les fragments. À ce moment, je décidai de placer les trois fragments sur la moulure correspondante. Et soudainement, un énorme arc-en-ciel éclatant jaillit de l'arbre, engloutissant les trois fragments. Ma mission est accomplie, je savais que les fragments seraient en sécurité ainsi que notre Terre !

Je me précipitai vers la tente : plus de Brouillard Brutal, disparu, plus de bruit, à part évidemment les ronflements de ma mère ! D'un seul coup, tout était redevenu normal.

Quand nous sommes rentrées au village après le réveil de ma mère, l'air était différent, les personnes étaient toutes différentes, plus joyeuses. Même le vieux grincheux du quartier. Dans ma chambre, sur mon bureau, il y avait

un dessin d'HIPPOFLAMILLOUN qui me souriait et une phrase qui apparut : « L'imagination ne disparaît jamais, ne l'oublie pas ! »

Quelques mois plus tard, comme tous les matins, je lis ma bande dessinée préférée dans le journal. Et je tombe par hasard sur un article où des archéologues ont découvert un message sur une pierre datant de la préhistoire : "Bisous, Alma avec un gros coeur". Alma c'est moi, et oui, on peut rigoler un peu ! Entretemps, le palais de Versailles avait complètement changé : la Galerie des glaces est devenue un habitat pour les personnes sans abri, la Galerie des batailles est devenue un endroit où les paysans ainsi que la famille royale se réunissaient pour dîner ou pour se divertir tous ensemble, le château était ouvert à tous ! Sur le portail du château se trouve une jolie phrase : « Gouvernez avec sagesse et pensez à ceux qui en ont le moins ! »

Quand je me suis allongée dans mon lit, j'ai repensé à la personne avec la peau d'ours et à son compagnon le goupil. Mais alors, qui sont-ils ?

Deuxième prix



Héloïse HALAIN

5^e, collège Marguerite Duras à Libourne

« *Vengeance tardive* »

INCIPIT

Au bout d'une heure de marche, nous nous sommes arrêtées près d'un chemin. Maman y avait garé sa voiture. Elle avait donc tout prévu.

Elle monta dans la voiture, et me dit de faire de même. Elle commença à rouler sur des petites routes pour éviter les autorités. On roulait sur une route bosse-lée, nous étions secouées. Depuis notre départ, c'était le silence total. Nous ne parlions ni l'une, ni l'autre... Je n'osais pas lui demander où on allait par peur qu'elle m'abandonne sur le bord de la route tellement elle avait l'air tendue. Malgré mon appréhension, je finis par lui demander où nous allions.

Ce fut une grosse erreur. Une erreur fatale. La pire que j'aie pu commettre de toute ma vie d'ado insignifiante dans ce monde cruel dépourvu d'amour. Maintenant j'étais sûre qu'elle allait m'abandonner sur le bord de la route. Vous vous demandez sûrement pourquoi. Mais bizarrement quand je lui posai la question qui aurait pu marquer un tournant de ma vie, elle s'est tournée vers moi. Et à ma grande surprise...elle m'a souri ! Vous vous dites sûrement que c'est anodin de sourire, mais pas pour maman.

En effet, je ne sais pas pourquoi mais je ne l'avais jamais vue sourire jusqu'à aujourd'hui. Oui, c'était bien la première fois. Je n'avais jamais osé lui demander pourquoi elle paraissait tout le temps triste. De peur qu'elle ne m'abandonne même si je savais au fond de moi qu'elle ne pourrait jamais le faire. Au final, maman ne m'a pas répondu, elle a continué à sourire.

Une heure plus tard, nous arrivâmes devant une petite maison en bois, une sorte de chalet de montagne pour les touristes qui viennent en hiver et au printemps. Sauf que là, c'était à la pire saison, la fin de l'hiver, où tout est mort, où rien n'a encore repoussé. Le moment parfait pour fuguer sans risquer de rencontrer des touristes désagréables. L'endroit idéal où personne n'irait nous chercher. Mais il y avait déjà une petite voiture garée devant la maison, sans personne à l'intérieur.

Le jour se levait. Je descendis de la voiture. Maman décida de tout m'expliquer : pourquoi cette voiture était garée devant la maison, pourquoi elle m'avait amenée ici, pourquoi elle ne souriait jamais. Elle voulait m'expliquer

TOUT, dans les moindres détails.

Cependant, le brouillard recommençait à tomber et on entendit le grondement. Nous nous précipitâmes à l'intérieur de la maison en bois.

Mais à l'intérieur, se trouvaient un homme et une jeune fille, du même âge que moi, et qui me ressemblait étrangement. Ils avaient l'air d'être aussi surpris que maman et moi. L'homme nous demanda si nous voulions boire quelque chose et nous demanda de nous asseoir sur le canapé. Il alla à la cuisine et revint avec une tasse de thé pour ma maman et un verre d'eau pour moi. Il s'assit sur le canapé avec nous, maman et lui se regardaient sans un mot. Elle prit alors la parole pour expliquer la situation :

“J'ai des choses à te révéler. L'homme que tu vois là est ton père, et la jeune fille à côté, c'est ta sœur, ta soeur jumelle. Ton père et moi vivions ensemble dans cette maison, et après votre naissance, je suis partie vivre avec toi dans la maison que tu connais au village. En effet, ton père et moi n'avions pas les moyens de rester ici tous les quatre. Ca nous a fait du mal à tous les deux. Et pour ne pas souffrir de cette situation, on s'était mis d'accord pour couper tout contact l'un avec l'autre, sauf en cas d'urgence et de nous partager la garde de vous deux. L'urgence est arrivée : ce brouillard brutal et ce grondement effrayant.”

J'étais choquée de cette révélation. Maintenant, je comprenais pourquoi maman ne m'avait jamais parlé de mon père ni de ma sœur et pourquoi elle était triste tout le temps.

Et soudain, le grondement retentit à nouveau, ce qui me fit sortir de mes pensées. L'homme qui se trouvait être mon père nous ordonna de descendre au sous-sol pour nous protéger du brouillard dont l'humidité pouvait traverser les murs du chalet. Maman et l'homme étaient sortis chercher du bois pour un feu de cheminée et nous laissèrent seules ma sœur et moi.

Je ne pouvais pas rester ici sans bouger, j'étais angoissée, je voulais connaître l'origine de ce Brouillard Brutal et de ces grondements effrayants de plus en plus assourdisants assourdisant au fil des heures. Ma sœur me proposa de grimper en haut de la montagne pour voir ce qui se passait. Je ne savais pas si c'était une bonne idée mais comme elle connaissait bien les lieux, j'ai pensé que je pouvais avoir confiance en elle, même si je ne la connaissais pas encore. Elle me demanda de la suivre car elle connaissait un passage secret pour partir d'ici sans que nos parents s'en aperçoivent.

Une fois sorties de la maison, nous nous dirigeâmes vers la montagne. Au-dessus du brouillard, le paysage était magnifique ! Des nuées d'oiseaux volaient au-dessus de nous, le soleil brillait, pas un nuage, pas une goutte de pluie. Un ciel magnifiquement bleu....

Qu'avions nous fait, nous les humains pour détruire l'équilibre de ce monde

paisible, quelle colère avions-nous provoquée ?

Je suivais ma soeur qui semblait savoir exactement où aller. Arrivées, nous distinguâmes l'entrée d'une grotte dans la montagne qui était à moitié dissimulée par le brouillard. Soudain, le grondement assourdissant retentit dans nos oreilles, comme un écho...

Il me semblait que ce grondement venait de l'entrée mystérieuse. Je regardais ma soeur, qui me regardait aussi, nous avions pris la même décision : celle de pénétrer dans la grotte, même au péril de notre vie.

Il faisait très sombre et j'allumai la lampe de mon téléphone. Et là... une immense créature se dressait face à nous ! Elle était couverte d'écailles rouges, avait une très longue queue, des ailes démesurées ! La créature était à la fois terrifiante et très belle. Sa langue crachait des nuages d'un brouillard épais et gluant ! Je me rappelai avoir vu une photo qui lui ressemblait dans un livre sur les monstres, mais pour moi, ils appartenaient à la légende ! Puis peu à peu, la créature se calma, se coucha et s'assoupit.

Je comprenais à présent d'où venaient ce brouillard et ces grondements... un dragon caché dans une grotte ! J'étais bouleversée de cette découverte inattendue. Mais il fallait en apprendre encore plus sur cette histoire. Mon téléphone sonna alors, nous sursautâmes, le dragon se réveilla brusquement. Nous demeurions figées d'épouvante, là, devant cette créature gigantesque. Comment anticiper la réaction de la créature ?

L'appel venait de maman. Je ne lui avais pas répondu car j'étais paralysée, même si mon esprit restait en alerte. Le dragon se redressa et nous demanda d'un ton lugubre :

“Que faites-vous ici ? Vous êtes sur mon territoire, vous n'êtes pas à votre place !

Naguère, nous le partagions, mais cette époque est révolue.

- Vous, les humains, m'avez privé de mes amis, de ma famille, de mon territoire de manière ignoble ! Et maintenant vous osez revenir ici ? Pour me supplier de cesser les grondements et le brouillard ? JAMAIS !!!”

Ma sœur Leslie et moi-même étions sous le choc, d'entendre la voix du dragon.

Nous pensions être dans un mauvais rêve !

Je répondis au dragon d'une petite voix.

“Non, nous ne venons pas vous supplier...

- Et bien, que venez-vous faire alors ?! Gronda le dragon furieux

- Nous voulions juste avoir des réponses au sujet du brouillard.

- Tout ça, c'est à cause de vous ! il y a bien 3000 années, vivais ici avec les miens quand vous avez décidé de tous nous éliminer !

- Nous n'avons jamais fait cela ! protesta Leslie, alarmée. Et puis, il y a

3000 ans, nous n'existions même pas ! Nos ancêtres vous ont peut-être fait du mal mais pas notre génération. Donc, maintenant, veuillez bien faire cesser le grondement et le brouillard, s'il vous plaît. Vous ne pouvez pas nous faire payer un crime que ne n'avons pas commis.

Il fallait faire payer nos ancêtres, pas nous, c'est trop tard maintenant !"

J'admirai le courage de ma sœur qui s'opposait au dragon.

Le dragon sembla réfléchir, nous observa longuement et acquiesça avant de disparaître au fond de sa grotte.

Leslie et moi ressortîmes à l'air libre rejoindre nos parents.

A notre retour, maman me sermonna violemment, tandis que mon père enlaça Leslie. Nous leur révélâmes tout le secret du dragon : tous les habitants pouvaient désormais reprendre le cours de leur vie, plus rien ne les perturberait. Une fois que tout était réglé.

Heureuse de cette bonne nouvelle et des retrouvailles, maman décida d'inviter papa et Leslie à habiter chez nous au village pour former une vraie famille. Et dès le lendemain, nous quittâmes le chalet pour prendre le chemin du village.

Nous empruntons enfin la route du bonheur...

Troisième prix



Lisa CLEMENT

5^e, collège Alfred Mauguin à Gradignan

« *Le brouillard des cendres* »

INCIPIT

La lune montait à présent dans le ciel et illuminait la montagne. Une petite brise parcourait son flanc, et nous étions emmitouflées dans des manteaux chauds. Nos mains étaient couvertes par de grosses moufles.

- Maman ? demandai-je.

Un petit nuage blanc s'échappa de ma gorge.

- On arrive bientôt, Lou, me dit-elle.

Je ne voyais pas son visage, mais elle devait être apeurée elle aussi. Son ton la trahissait. Et, en faisant une grimace, je m'efforçais d'ignorer mes jambes qui criaient au martyr et me concentrais sur notre marche.

Nous arrivâmes devant une étrange grotte, vers minuit, sûrement. J'avais perdu la notion du temps. Nous y entrèrent. Maman sortit un briquet et enflamma un fagot de bois qui était par terre. Elle se dépêcha de récupérer une branche, pour faire office de torche.

- Essaye de trouver un endroit où l'on pourrait dormir, me suggéra-t-elle en me la tendant.

Je la pris sans un mot, me détournai, et partis vers le fond de la caverne. Je m'engageai dans un petit couloir sombre, qui rétrécissait à vu d'œil. Ce n'était pas rassurant... Et l'impression que les murs se refermaient sur moi ne faisait qu'aggraver mon angoisse. Et puis, je voyais de temps à autres de petits dessins peints ou gravés sur les murs de ce long couloir, que ma torche faisait parfois briller d'une lueur turquoise... Je marchais, pas rassurée du tout, quand un courant d'air frais me fit regarder droit devant ; une cavité sombre remplaçait le reste du tunnel. Même quand j'approchais ma seule source de lumière, cela restait noir. Pensant que c'était enfin un élargissement, je m'approchais et passais une jambe par-dessus cette entrée. Mais de l'autre côté, seul le vide résidait et je fis une petite chute d'un mètre.

J'atterris sur le derrière et ma torche tomba à côté de moi dans une petite flaqua d'eau : elle s'éteignit dans un grésillement.

Je poussais un petit gémissement de peur et reculai jusqu'à sentir le mur dans

mon dos. Mes yeux ne voyaient aucune source de lumière.

Soudain, un étrange son résonna. Une à une, des torches de flammes bleues s'allumèrent, éclairant petit à petit la salle et dévoilant des cristaux sur le mur en face, devant lequel s'étendait un petit lac souterrain.

Ces cristaux... Leur forme n'était pas naturelle, ils formaient un dessin: une espèce de dragon de saphir, aux griffes de diamants, aux cornes d'ambres et aux yeux d'opale. Sa tête dansait à la lueur des flammes. Son regard semblait me fixer, et j'avais le pré-sentiment que si je bougeais, son regard me suivrait. Puis tout à coup, la salle redevint noire. Mais à une différence près: je me voyais, moi, assise. Comme si cette grotte ne comportait que des murs aux couleurs de l'abysse.

« Tu es venue. »

Une voix caverneuse retentit. Un frisson me parcourut et mon sang se glaça. Impossible de distinguer quoi que ce soit, à part mon corps. Puis une lueur se mit à briller devant moi: un long serpentin rouge, qui à chaque seconde, devenait plus net, se formait petit à petit, sous mon regard consterné. Puis un immense dragon, le même que celui que l'on rencontre dans les contes orientaux, apparut.

« Mon enfant... Je t'imploré secours.

C'est à moi qu'il parle ?

- Toi qui vient du village perdu... Toi qui possède un cœur pur... Aide-moi.

Ses yeux d'opales me fixaient d'un regard implorant.

- Attendez ! Toute cette histoire va trop vite, dis-je. Je...

- Tu n'as pas à t'inquiéter, me coupa-t-il. Accepte seulement de me venir en aide...

- Je... Je... Je veux juste que ce brouillard s'arrête, pouvoir rentrer chez moi. Je ne veux pas être mêlée à cette mission ou je ne sais quoi. Laissez-moi !

- Tu souhaites arrêter ce brouillard ? C'est la raison de ma venue, m'apprit-il. Je le fixais, enfin intéressée par cette offre.

- ça dépend comment. Je fis.

- Tu le sauras bientôt, mais merci quand même. Je te rencontrerai de nouveau dans très peu de temps. Va !

Il me laissa complètement perplexe et son corps se dissolva en de minuscules petites lucioles qui s'éparpillèrent dans l'obscurité.

Je n'ai jamais compris pourquoi moi. Mais quand je suis retournée à la grotte, retrouver ma mère, elle n'y était plus.

- Maman ? Appelai je.

Aucune réponse. La grotte était complètement vide.

- MAMAN !

Je commençais à paniquer, quand une voix vint de l'extérieur.

- Ma chérie !

Je me précipitai à l'extérieur et découvris alors ma mère, accrochée au rebord de la falaise, qui tentait désespérément de ne pas tomber.

- J'ai glissé en allant chercher de la nourriture ! crie-t-elle. Aide-moi !

Je me précipitai vers elle mais une bourrasque souffla et la fit vaciller.

Puis soudain, le temps sembla se ralentir. Sa main glissa petit à petit, son visage se décomposa et elle lâcha prise.

- MAMAN ! Hurlai-je.

Mon cri se perdit dans les brumes, tandis qu'elle disparaissait dans les nuages. Je guettais un son, le moindre signe de vie, si infime soit-il. Mais rien ne vint. Seul le son de la brise jouant entre les rochers régnait. Une larme perla à mon œil et dévala ma joue. Je n'avais jamais connu mon père, et à présent, je venais de perdre la seule famille qui me restait. Pourquoi le monde est donc si cruel ? Dévastée par le chagrin, je tombai à genoux et me noyai dans un ruissellement de pleurs.

- Tu me vois sincèrement navré...

La voix du dragon qui m'avait parlé surgit devant moi. Pendant un instant, j'eus une lueur d'espoir, relevai la tête. Mais c'était une créature fantastique et non ma mère qui se tenait devant moi, flottant dans le vide.

- Tu le savais... murmurai-je, folle de rage et de chagrin. Tu le savais, alors pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ?!

Il resta sans voix, me fixant de ce maudit regard qui semblait me prendre en pitié.

- Espèce de monstre !

- Je t'arrête tout de suite, gronda-t-il. Traite-moi encore une fois de monstre et tu connaîtras le même sort qu'elle. J'en ai amplement le pouvoir.

Je me tus, effrayée. Il semblait que j'avais découvert un élément qui le contrariait... Peut-être que j'en apprendrais plus sur son passé plus tard.

- Rends-toi au sommet de cette montagne. Sois-y avant l'aube, ou les brumes se disperseront.

Il disparut de nouveau. Une rage immense m'envahit. Je venais de perdre ma mère et la seule chose qu'il trouvait à me dire, c'était de partir, me laissant seule face à une phrase complètement incompréhensible.

N'avait-il donc aucune conscience de mon état ?! Fulminante, je pris le chemin vers le sommet à pas rageurs. Il allait voir... Celui-là, j'étais certaine qu'il se prenait pour le roi du monde.

Je marchais si vite, que j'aperçus trop tard la falaise qui tombait à pic devant moi. Je chutai. Bon sang ! Étais-je vraiment obligée de suivre le même chemin que ma mère ?!

Le brouillard m'enveloppa, comme une seconde peau. Il s'obscurcissait de plus en plus vite et devenait de plus en plus dense. Puis tout s'éclaira : je tombai dans une salle de pierre, aux murs turquoise, ornés de milliers de petits

cristaux. Le sol formait trois chemins vers un orbe violet et en dehors des voies, le vide rempli par la brume guettait les quelques visiteurs qui ne regarderaient pas devant eux pour les dévorer. L'orbe qui résidait au centre était entouré par un énorme dragon gris qui crachait de la fumée sur lui.

- Je suis Braise, me murmura une voix au creux de l'oreille. Je suis celui qui t'a livré la prophétie il y a quelques instants. Ce dragon que tu vois crache le brouillard qui vous enveloppe, toi et ton village. Jamais je n'aurais cru que tu viendrais si vite...

- Et cet orbe, c'est quoi ? songeai-je.

- C'est un orbe que nous utilisons, nous autres gardiens et créateurs de votre monde si fragile, il nous sert à vous observer et à vous envoyer des épreuves.

- Je suis Bruine, me murmura une seconde voix. C'est moi qui vous envoie la pluie.

- Mon nom est Foudre. Je me charge des orages.

- Et le dernier, celui qui fait n'importe quoi, c'est Brise. Il a perdu le contrôle de son pouvoir. Aide-nous, s'il te plaît ! me supplia Braise.

- Que faut-il faire ? demandai-je.

- Distraie-le un instant, nous nous chargerons du reste, me dit Foudre.

J'acquiesçai et me précipitai sur le dragon gris.

- Eh, face de limace !criai-je. Arrête tout de suite de cracher tes poumons sur nous !

Il détourna lentement la tête et me fixa d'un regard sans pupille. Un frisson me parcourut.

- Oh zut ! gronda Bruine. Il nous refait ses yeux de merlan frit !

Puis, dans un mouvement synchronisé, les trois créatures de rêve se jetèrent sur leur frère.

- Chasse le nuage de l'orbe, on se charge du reste ! me cria Braise.

J'inspirais à fond et soufflai les restes de brumes. Elles se dissipèrent et j'aperçus notre cher village. Mon cœur se serra quand je pensai que j'y rentrerais seule.

Un rugissement retentit et Brise s'écroula de tout son long.

- Il est sonné, soupira Foudre. Enfin !

- Lou ! m'appela Braise.

Il a lu mon prénom dans mon esprit.

- Il va être temps pour toi de retourner chez toi. Saute dans l'orbe.

- Adieu ! murmurai-je.

- Adieu ! me saluèrent les quatre créatures, Brise étant enfin redevenu normal. Et merci !

Je plongeais dans l'orbe. Et les ténèbres m'engloutirent.

Je me réveillai, allongée dans mon lit. Les rayons du soleil pénétraient dans ma chambre à travers les rideaux et inondaient la pièce de lumière.

- Lou ! cria Maman. Viens déjeuner, tu vas être en retard pour le bus !

Maman?! Mais... Elle n'était pas morte!?

Je dévalai les marches de l'escalier et retrouvai ma mère dans la cuisine, en train de préparer le petit déjeuner.

J'ai rêvé?

-Va t'habiller, me dit-elle. Et prépare ton sac.

Je partis, perplexe. Ce n'était qu'un rêve... Bien sûr. Les dragons n'existent pas. Pourtant, quand je rentrai dans ma chambre, un éclat attira mon regard. Un cristal était posé sur ma commode... avec une grande corne d'ambre.

Catégorie 5^e plusieurs mains

1

Premier prix

Romane BRASSELET
Abril OESTREICH
Paul VETTIER

2

Deuxième prix

Thomas NAHON
Lenny SOPY
Nolan MALEYRAN

3

Troisième prix

Chloë BISENGANG
Ambre LAMOTHE

Premier prix



Romane BRASSELET Abril OESTREICH Paul VETTIER

5^e, collège Alfred Mauguin à Gradignan
« *Un rêve réel* »

INCIPIT

Au bout de deux jours de marche en silence, Wendy demanda à sa maman :

« Où va t-on ?

- L'année dernière, j'ai trouvé une grotte vide au sommet de la montagne. On va s'y installer pour un temps mais marchons, il nous reste au moins une journée de marche pour y arriver ».

Une fois arrivées à la grotte, nous nous endormîmes aussitôt.

Le lendemain, réveillées par un grondement et par le BB qui remplissait la grotte, nous constatâmes qu'il était plus épais que d'habitude. Après quelques jours, le brouillard s'était déjà dissipé.

Rapidement, nous n'avions plus de vivres donc maman repartit au village pour prendre de quoi se réchauffer et de quoi manger pour longtemps.

Pendant ce temps, Wendy resta dans la grotte et s'endormit. Tout d'un coup, elle se réveilla et entendit : « Pars ! Va-t'en ». Wendy regarda autour d'elle et vit un ours. Elle prit son sac et s'enfuit. Au bout d'une centaine de mètres, elle entendit une voix qui disait : « Qui es-tu ? »

Elle cherchait d'où venait la voix mais ne trouva qu'un paysage désert et n'entendit seulement que le bruit de la solitude l'envahir. Le vent soufflait dans ses cheveux : elle était perdue.

Elle s'agenouilla les larmes aux yeux.

« Je suis là, dit la voix.

- Arrête ! Je ne veux pas de toi, tu me fais peur ! Moi je veux juste retrouver ma maman.

- Je peux t'aider, si tu arrêtes de pleurer, allez, viens !

- Où es-tu ? rétorqua Wendy.

- Juste au-dessus de toi ! »

Le moineau se posa sur son épaule, la fillette sécha ses larmes.

« Allez ! Suis-moi, on va la retrouver ta maman ! s'écria l'oiseau.

- Comment t'appelles-tu ? demanda t-elle.

- Je m'appelle Bernard. Et toi comment t'appelles-tu ? »

Wendy s'apprêta à répondre à la question, elle ouvrit la bouche mais rien n'en sortit. D'un coup, elle écarquilla les yeux et hurla totalement prise de panique :

« Un oiseau qui parle ! Je suis dans un rêve ? »

Le moineau lui pinça la joue.

« Non, je ne suis pas dans un rêve, je parle aux moineaux, dit la fillette

- Allez, suis moi », dit le moineau.

Une centaine de mètres plus tard, sur le chemin, Wendy et Bernard aperçurent une tache blanche et noire se rapprocher doucement vers eux. Bernard s'envola. Non... non... pas doucement... Une... une... pante... tter... rrr... PANTHÈRE... AAAAAAAA... AAAAAAAA...

Elle se retourna pour courir mais trébucha sur un caillou positionné à ses pieds, elle dégringola à toute allure. Wendy protégea sa tête du mieux qu'elle put mais finit tout de même par se cogner sur un rocher et s'évanouit. Elle ré-ouvrit seulement les yeux trente minutes plus tard. Elle se retrouva donc nez-à-nez avec la panthère. Elle cligna plusieurs fois des yeux, ce ne serait pas Bertrand à côté de l'immense félin ?

« Je ne comprends plus rien ! La possibilité la plus probable serait celle d'un rêve mais Bernard m'avait prouvé que non. C'est comme si il n'y avait aucune explication valable ».

Wendy souffla un coup et pleura toutes les larmes de son corps :

« Bouh... Bouh... Je suis perdue... Sniff... et j'ai pas... A... ATCHOUM... ma maman... »

- Ne pleure pas fillette, la rassura la panthère blanche. Tu vas finir par t'enrhumer ! Allez, viens te blottir au chaud ».

La panthère s'allongea en boule dans la grotte qui ressemblait à un grand terrier, une minuscule entrée mais un très grand espace chaud à l'intérieur. La panthère insista : « Viens, avant de tomber malade ! »

La jeune fille avança et s'endormit dans son épaisse fourrure blanche. Bernard les rejoignit.

Ils se réveillèrent dans un grondement assourdissant, et le BB envahit la grotte, mais, il était moins épais que d'habitude, et il ne dura qu'une trentaine de minutes. Une fois le brouillard dissipé, Wendy demanda à la panthère des neiges :

« Comment t'appelles- tu ?

- Je m'appelle Tyrone, répondit la panthère.

- Et toi fillette, comment t'appelles-tu ?
- Je m'appelle Wendy.
- Beau prénom ! Complimenta la panthère.
- Allez, il faut partir, piailla Bernard.
- Allez, monte sur mon dos ! » répliqua Tyrone de sa voix roque.

Ils filèrent à toute vitesse et une heure plus tard ils arrivèrent dans le village.

Ils virent un léger filet de Brouillard Brutal, ils se regardèrent silencieusement, puis décidèrent de s'approcher à pas de loup. Une centaine de mètres plus loin, ils découvrirent avec consternation la base des gens malveillants. Mais, au début, ce n'est pas la mère de Wendy qu'ils trouvèrent, c'était un dangereux évadé de la prison, armé d'un pistolet et d'une étrange machine avec l'inscription en capitales « BB ». Il était avec une autre personne armée d'un AK-47 et ils étaient en train de discuter. Wendy et ses amis se cachèrent derrière une maisonnette et écoutèrent la conversation entre les deux hommes.

-« Ahahahaha ! Le brouillard brutal a fait son effet. Toute la ville a évacué et ils ont laissé toutes leurs richesses chez eux, on va pouvoir devenir riches !

- Oui mais, bon, il faut quand même faire attention. Imagine qu'il en reste quelques-uns !

- Et bien, je leur réglerai leur compte », dit-il en levant son pistolet.

Wendy dit à ses amis :

« Mais c'est horrible. Il faut l'arrêter !

- Oui mais comment faire ? demanda Tyrone.

- J'ai une idée, répliqua Bernard.

- On t'écoute, rétorqua Wendy.

- C'est simple, alors on les prend par surprise et Tyrone se jette sur la personne armée d'un AK-47 et moi j' appelle tous mes amis et ils viendront nous aider.

- OK ! On fait comme ça ! », confirma Wendy.

Bernard piailla mais son cri attira le méchant. Celui-ci vit Wendy, arma son pistolet et tira dans sa direction. Bernard se jeta pour protéger Wendy et se prit la balle de plein fouet dans un hurlement infernal comme s'il ressentait une douleur atroce. Tyrone se jeta sur l'ennemi armé d'un AK-47 tandis qu'une rafale d'oiseaux et d'autres animaux se lancèrent sur l'assassin de Bernard. L'ours de la grotte, arriva pour les aider quand un couteau frôla Wendy alors qu'elle était en train de se lamenter sur les plumes de Bernard. Elle rouvrit les paupières, en regardant les yeux vides de Bernard, puis elle poussa un long cri de douleur et de désespoir. Dans sa tête, passaient toujours les images de sa première rencontre avec le jeune oiseau, sa voix résonnant toujours et à jamais dans sa tête.

Le cœur lourd, Wendy se releva les larmes aux yeux. Quelques mètres plus loin, les combats étaient toujours actifs. Wendy ramassa le couteau qui l'avait frôlée quelques minutes auparavant et les jambes tremblantes, elle se jeta sur un de ses deux ennemis. Son esprit à la renverse, elle revoyait les images de la mort de Bernard passer dans sa tête, un seul mot lui venait à l'esprit « vengeance ». Les yeux remplis de larmes, elle se jeta sur lui puis elle le frappa et le refrappa au niveau des intestins, des gouttes de sang rouge vif jaillissaient sur ses vêtements usés, un large sourire éclata sur son visage rempli d'euphorie : « Vengée ! ».

Pendant ce temps, Tyrone eut le temps de désarmer l'autre ennemi et l'ours, quant à lui, a brisé la machine à BB.

Soudain, on entendit les sirènes et vit les lumières des voitures de police. Les voitures se garèrent, et les policiers sortirent avec la mère de Wendy, qui était en larmes, inquiète pour sa fille qui avait disparu.

- Oh ! Ma chérie ! Ma fille ! Mon bébé !
- Ma... maman ? Répondit Wendy.
- Oh ! Que t'est-il arrivé ? Tu as du sang partout !
- Maman, c'est pas le mien...
- Mais c'est quand même du sang ! Dis-moi ce qui t'est arrivé ma princesse !

Pendant ce court moment, les policiers essayaient de capturer Tyrone. Wendy, en voyant cela se jeta devant Tyrone, pour la protéger des policiers.

- Pousse-toi fillette. Il est dangereux.
 - Non, c'est mon ami. Vous ne pourrez jamais lui faire de mal !
 - C'est ce qu'on va voir ! Dit le policier d'une voix forte.
 - Poussez-vous ! Je m'en occupe ! Cria d'un ton sec l'agent de police.
- La petite fille eut soudainement peur. L'agent poussa violemment la fillette à terre. Il arma le pistolet, prêt à tirer sur Tyrone.
- Sans hésitation, il appuya sur la gâchette et tira...

Wendy, dans un dernier regard, derniers bruits de la bataille, tomba raide morte.

Des cris et pleurs se font entendre après sa mort.

Un certain temps plus tard, Wendy se réveilla dans son canapé. Elle pensa que tout cela était un rêve mais elle regarda son bras et vit une cicatrice de la bataille puis elle se précipita à la fenêtre et vit une panthère des neiges remonter la montagne. Elle se retourna brusquement, fouilla ses poches puis en ressortit de ses mains tremblantes un couteau taché de sang encore frais.

« À table ma chérie ! »

Deuxième prix



Thomas NAHON
Lenny SOPY
Nolan MALEYRAN

5^e, collège De L'Estey à Saint-Jean-D'Illac

« Le grizzly de la montagne »

INCIPIT

Après quelques heures de marche insupportables et fatigantes, nous nous sommes arrêtées dans une grotte à l'abri du froid et du vent pour nous reposer. Nous avons entamé nos provisions et nous avons commencé à découvrir cette grotte qui paraissait interminable, sombre mais tranquille.

En explorant la grotte, nous nous sommes rendu compte qu'il y avait des traces de griffes aux murs. Ma mère me dit que c'était des griffes de grizzly qui avaient dû faire ça. Pour en être sûre, j'ai ouvert mon petit manuel que j'ai sorti de mon sac.

Sur le livret, il était inscrit en lettres majuscules « MANUEL DE LA MONTAGNE ». Et juste en dessous, écrit en italique « tout ce qu'il faut savoir pour survivre dans la montagne ». Nous avons trouvé que les traces de griffes correspondaient à celle d'un grizzly. En lisant ça, nous avons compris que ma mère avait raison. Nous nous sommes précipitées vers la sortie de la grotte. Malheureusement, il était trop tard. Le très grand animal apparut devant nous. Ma mère le trouvait très grand pour un grizzly. Il avait une proie à la bouche, cette dernière paraissait très grande pour nous, alors que le grizzly la tenait comme une vulgaire chaussette qu'on jette dans le panier à linge. Le grizzly nous regarda pendant un temps qui nous parut interminable.

Au bout d'un moment, le géant des montagnes s'écrasa au sol avec le même bruit qu'un gong chinois qui sonne. Alors ma mère et moi avons pris la décision de courir sans nous arrêter tant qu'on était encore en un seul morceau.

Ma mère était définitivement décidée à découvrir ce qui se passait.

Je tenais dans ma main gauche le manuel et dans ma main droite, la main de ma mère. Mais en courant, j'ai fait tomber le livret. Il s'est ouvert sur la page

intitulée « Légendes de la montagne ». La page racontait l'histoire d'un grizzly géant qui résidait dans une grotte au cœur de la montagne. Curieuses, nous avons décidé ma mère et moi d'en apprendre plus sur ce mythe intriguant. Notre aventure nous a donné envie d'en apprendre plus sur les grizzlys. En lisant, on a découvert plein de choses comme par exemple : ce grizzly particulier était le doyen de la montagne et donc il avait une relation particulière avec la nature. La légende racontait que s'il venait à lui arriver malheur, un épais brouillard se lèverait sur cette immense montagne et les vallées alentours et des bruits de plus en plus intenses résonneraient dans la vallée. Alors, de suite, ma mère comprit que le grizzly auquel on avait eu affaire était ce fameux doyen ! Tout le prouvait et ma mère me l'expliquait : le brouillard, les cris de plus en plus forts, tout était lié !

Alors nous avons décidé de retourner dans cette grotte sombre et nous nous sommes senties un peu moins tranquilles que quand nous y sommes arrivées. En entrant nous avons trouvé le pauvre grizzly qui se tordait de douleur. Ma mère a tout de suite repéré qu'il avait un bout de bois enfoncé dans le dos.
- Ça pouvait s'infecter et le tuer m'a-t-elle soufflé.

Alors ma mère a commencé à jouer les héroïnes sans trop s'approcher de l'animal qui ne nous avait pas aperçues. Elle a attrapé son sac à dos de randonnée où elle avait mis des affaires en cas de blessure. Elle a pris la trousse de secours et a saisi tout ce dont elle avait besoin en s'approchant doucement du grizzly, ce dernier ne dit rien. Elle put alors lui injecter un produit puissant pour l'endormir, ce qui lui permit de retirer le bois sans lui faire mal. Elle s'y prit en une et unique tentative, elle empoignât le morceau de bois et le tira vers elle, il sortit assez facilement. Elle dut désinfecter la plaie et la recoudre. Évidemment je ne m'inquiétais pas. Elle avait des talents d'infirmière car elle était habituée à tout ça. Quelques heures plus tard, deux environ, le grizzly se réveillait et ne se plaignait plus, ma mère l'avait guéri.

Nous avons quitté cette grotte qui resterait gravée dans nos mémoires et avons repris le chemin de la maison. En arrivant aux postes de surveillance de la zone évacuée, tout le monde était sous le choc, car le brouillard, aussi brutal qu'il soit avait disparu comme il était apparu !

Troisième prix



Chloë BISENGANG Ambre LAMOTHE

5^e, collège François Mitterrand à Créon

« Un secret dans le brouillard »

INCIPIIT

Après avoir marché une grande partie de la nuit, nous arrivâmes dans une petite cabane. Je ne l'avais jamais vue. Elle était faite de rondins de bois et presque complètement recouverte de mousse. Maman avait l'air de la connaître. Nous entrâmes et maman fit un feu et je m'endormis très vite, épaisse par notre longue marche .

Le lendemain matin, lorsque j'ouvris les yeux, je vis maman penchée au dessus d'une carte, l'air fatigué, comme si elle n'avait pas fermé l'oeil de la nuit. Soudain maman me regarda et me dit qu'elle avait cru apercevoir quelque chose pendant l'une de ses excursions en montagne avec les spécialistes mais qu'elle n'avait rien dit parce que ... ça ne pouvait pas être réel.

Sans qu'elle ne s'explique plus, elle prépara nos sacs et nous nous remîmes en route. Sur le chemin, malgré les questions que je lui posais maman ne me répondit pas en ayant toujours sur le visage un air très soucieux.

Soudain, le grondement de la veille retentit plus fort que jamais et le brouillard commença à se former. Maman se mit à courir quelques mètres en direction du bruit infernal, jusqu'en haut d'une bute, s'arrêta et s'écria: « Je n'avais pas rêvé ! ». En arrivant à sa hauteur, je compris sa stupeur. Devant nous, se dressait un immense objet en métal qui ressemblait à un vaisseau ! Un cri m'échappa et le vaisseau disparut instantanément et avec lui le grondement. Le brouillard aussi commençait à se dissiper et maman et moi nous regardâmes sans pouvoir dire un mot.

Maman me prit la main et nous nous dirigeâmes vers l'endroit où cet objet avait disparu. Plus nous nous avançâmes, plus nous ressentîmes une chaleur étrange. Nous comprîmes rapidement que et engin n'avait pas réellement disparu. Il était devenu ...invisible. Au moment où maman posa la main

dessus, il apparut de nouveau et, quelques secondes plus tard, ce qui ressemblait à une porte s'ouvrit et une sorte de rampe se déploya jusqu'au sol.

Ma tête était en ébullition. J'étais à la fois choquée, terrifiée mais aussi terriblement curieuse de savoir ce qui pouvait y avoir dans ce vaisseau et pourquoi il était là. Parce que oui j'étais maintenant persuadée qu'il s'agissait d'un vaisseau spatial ! Celui d'un extra terrestre !

Rapidement, maman monta la rampe vers l'intérieur de l'engin sans vraiment avoir l'air effrayée mais plutôt, crispée et je lui emboîtais le pas. Nous entrâmes dans cet endroit qui paraissait irréel. Des centaines de lumières qui reflétaient sur tout l'intérieur qu'on aurait dit un métal brillant. Très bizarrement mon sentiment de peur disparut complètement et en voyant le sourire de maman, je compris que c'était son cas aussi.

Nous arrivâmes dans une grande pièce ronde et devant nous se trouvait un être magnifique. Il était très grand, élancé et très lumineux. Il nous ressemblait un peu mais on ne distinguait pas vraiment son visage . A l'instant précis où nous posâmes les yeux sur lui, je ne sais pas si c'était de la magie, de la télépathie ou autre chose mais nous comprîmes exactement ce qui ce passait.

Cet être, qui venait de l'autre bout de l'univers était simplement tombé en panne au dessus de nos montagnes. Ces dernières semaines il tentait en vain de rentrer chez lui. Tout devin alors évident. Ce terrible grondement provenait de son vaisseau et ce brouillard effrayant de l'évaporation de la neige au contact de la chaleur intense qu'il dégageait à chaque fois qu'il essayait de s'envoler.

Effrayé par les humains, il rendit son vaisseau invisible pendant des semaines pour se cacher. Seulement il avait compris que sans notre aide il risquait de mourir ici et avec l'évacuation de la vallée il avait perdu espoir de trouver quelqu'un qui lui viendrait en aide.

Je ressentis sa peine et j'étais triste pour cet être seul et effrayé si loin de chez lui.

Cet échange si clair et pourtant sans un mot continua quelques minutes. C'est le temps qu'il fallu pour nous expliquer qu'un élément de son vaisseau était défectueux et qu'il fallait le remplacer mais que ce n'était possible que depuis l'extérieur. Malheureusement, malgré ses tentatives, il ne pouvait pas rester dehors plus de quelques secondes à cause de notre atmosphère qui ne lui permettait pas de survivre plus de quelques minutes.

Aussitôt et sans hésiter maman décida de lui venir en aide, elle prit le morceau

de métal qu'il lui tendait et nous allâmes à l'extérieur pour réparer le vaisseau. Bizarrement ce fut assez facile, maman est vraiment débrouillarde mais peut être qu'il l'avait aidé... Comment ? Je ne sais pas.

Nous retournâmes annoncer la bonne nouvelle à notre nouvel ami qui semblait déjà au courant et nous ressentîmes son immense joie et sa gratitude lorsque son vaisseau décolla et s'éloigna de nos montagnes dans un dernier grondement et un dernier brouillard qui, cette fois, nous rendit très heureuses.

Catégorie 4^e une main

1

Premier prix

Marion BLANDIN DE CHALAIN

2

Deuxième prix

Lénaëlle ELSEN-AUTHIER

3

Troisième prix

Hermine PEROUX

Premier prix



Marion BLANDIN DE CHALAIN

4^e, collège Saint-Genès à Bordeaux

« *Un étrange sacrifice* »

INCIPIT

Nous ne faisions une pause que toutes les deux heures. Mes pieds devenaient douloureux, j'avais faim et soif. Au bout de quatre heures, nous avons mangé des barres de céréales et nous avons bu un peu d'eau avant de trouver une grotte pour s'abriter. Nous avons déroulé nos duvets et nous nous sommes endormies. Pour nous réveiller cinq heures plus tard en sursaut. La routine a continué pendant plusieurs jours : marcher, s'arrêter, repartir, se remettre à marcher, s'arrêter avant la nuit, manger un bout, trouver un endroit pour repartir, dérouler nos duvets, s'endormir, se réveiller et repartir.

C'est au bout de six jours que tout a dérapé. Quand un éboulement, malgré la connaissance des montagnes de maman, nous a surprises. Maman a tout juste eu le temps de me pousser avant de se faire engloutir. Je suis restée immobile pendant un long moment, sanglotant tout en appelant maman. Puis j'ai fini par me rendre à l'évidence et n'ai eu d'autres choix que de me remettre à marcher pour ne pas mourir de froid. J'ai erré sans but, trébuchant en pleurant. Le soir venu, je me suis abritée sous un arbre. Mauvaise idée, je me suis réveillée en sursaut, en pleine nuit. Je venais de faire un cauchemar. Tout était noir, avant qu'une sorginak* (sorcière basque) apparaisse, que le décor devienne rouge et qu'elle me dise : « Mendiko umezurtz baten sakrifizioak lasaituko du Mari jainkosaren eromena ».

Je me suis levée, le vent soufflait fort, j'ai tenté de réfléchir aux paroles que j'avais cru entendre. Il me semblait que c'était du basque. J'ai étudié cette matière pendant deux ans, pas assez pour comprendre ce que disait mon rêve, mais suffisamment pour comprendre la culture de cette région, ses revendications et arriver à parler et à comprendre les bases. Je n'ai pas eu le temps de me tourmenter plus longtemps que l'arbre est tombé sur mes affaires à l'endroit où je m'étais installée pour la nuit. J'ai essayé de récupérer mon sac coincé sous l'arbre. Quand j'y suis parvenue, je me suis relevée et j'ai constaté avec stupeur que tous les arbres aux alentours étaient également tombés.

J'allais partir quand un détail attira mon attention : Il s'agissait du symbole de la représentation de Sugaar : « herensuge arra, ekaitzen eta tximistaren jainko, Mari jainkosaren senarra » (« le dragon mâle », dieu des orages et de la foudre, mari de la déesse Mari), une phrase que j'avais apprise en cours de basque pour présenter les dieux de la mythologie basque. J'ai fini par comprendre que « jainkosaren » et « jainko » n'étaient en réalité qu'un seul et même mot, simplement décliné ! Ainsi dans mon rêve, ma mystérieuse interlocutrice me parlait de la déesse Mari : la déesse-mère dans la mythologie basque ! Cette nouvelle m'a donné des ailes et j'ai entrepris de gravir le sommet de la montagne malgré la perte de maman qui me donnait envie de redescendre au village et de tout abandonner. Les jours se passaient ainsi : plus j'avançais, plus je doutais. J'en suis venue à me traiter de « era » (folle) comme le faisait Ysée, une fille de ma classe qui ne manquait pas d'occasion de m'embêter. Ce soir-là, alors que je m'endormais, mon esprit ne pouvait s'empêcher d'être troublé. « Eroa, era, ero », qu'est-ce qui clochait dans ce mot ? Ce n'est qu'au réveil que la réponse m'est apparue : era « folle », ero « fou », eromena « la folie » ! Donc « Mari jainkosaren eromena » signifierait la folie de la déesse Mari ?

Je commençais à me trouver vraiment era... J'étais en train d'errer toute seule dans la montagne dans l'espoir de trouver le sommet avec comme seul guide une phrase dont j'avais rêvé ?

Mais l'espoir fait vivre, je me voyais mal redescendre dans mon village désert seule, car cela officialiserait la mort de maman, la police me poserait des questions et on m'enverrait chez mes grands-parents. Non que je ne les aimais pas, mais ils ne remplaceraient jamais maman. J'avais déjà fait le deuil de mon père, mort il y a deux ans dans un accident de voiture et je n'étais pas prête à recommencer. Tant que je restais ici, je pouvais me convaincre que je m'étais perdue et que je retrouverais maman. Le déni était la meilleure solution.

Les jours se sont suivis. J'ai pensé aux gens que j'aimais : mes grands-parents. Amona qui trouvait toujours les bons mots pour me réconforter, papi qui ne parlait presque jamais mais qui s'exprimait autrement, que ce soit grâce à son txalaparta (un instrument basque semblable à un xylophone) ou à la peinture ; ma marraine, une ancienne amie de ma mère qui habitait à Toulon et qui était d'une profonde gentillesse, Polline mon amie, qui avait de l'humour à revendre, et mes parents...

Je n'ai pas pu poursuivre, aussitôt ma gorge s'est serrée et je me suis mise à pleurer à chaudes larmes. « Lasai, Lasai » (calme-toi) me suis-je intimée. « Lasai », ce ne serait pas le même mot que dans la phrase de mon rêve ? Cette nouvelle m'a redonné le sourire. La journée s'est terminée pour faire place à une autre. L'idée que je puisse être un « umezurtz » (orphelin) m'a fait frémir. Je venais de traduire un autre bout de la phrase. J'essayais de me concentrer pour comprendre ce que voulait dire le reste. Mais bizarrement je ne compre-

nais ni « baten », ni « sacrificio, ni « era ». En revanche, « Mendiko » me semblait étrangement familier, comme si je le connaissais depuis longtemps. A part les mots que j'avais déchiffrés, j'étais incapable de me rappeler un seul mot de basque, comme si on avait trafiqué ma mémoire. Je commençais à avoir sérieusement peur. Que me voulait la personne que j'avais vue dans mes songes ? Qu'allait-il se passer ?

La journée s'est écoulée, puis une autre... Et j'ai commencé à m'inquiéter de n'avoir plus assez à manger pour tenir le temps de monter au sommet de la montagne et de la redescendre. La pire erreur que l'on peut faire en montagne à part se faire surprendre par une avalanche ou un éboulement est de surestimer sa réserve de nourriture ou d'oublier d'en prévoir pour le retour. A la pensée d'un éboulement, mon coeur s'est serré. Que pensait ma mère de sa mort ? Est-elle fière de m'avoir sauvé la vie ou est-elle en train de tourner en boucle la scène de sa mort à essayer de voir comment nous aurions pu survivre à cette avalanche ? J'espère qu'elle n'est pas trop dure avec elle (si elle peut encore penser). Regrette-t-elle de m'avoir sauvée au détriment de sa vie ? Sait-elle pourquoi j'ai l'impression de me faire manipuler ? Pourquoi les mots reviennent un à un ? Pourquoi je suis incapable de prononcer un mot de basque à part ce que j'ai découvert ? Pourquoi fallait-il qu'elle meure ?

Je me suis mise à pleurer. A travers mes larmes, j'ai vu tous les souvenirs heureux que je partage avec elle. Ces souvenirs ne me quitteront jamais. Comme la première fois que je suis partie en montagne avec elle. Chaque Noël passé toutes les deux, quand elle me faisait croire que Olentzero umezurtz existait et qu'il m'offrait des cadeaux alors que c'était elle. "Olentzero" est l'équivalent du Père Noël et "umezurtza" signifie l'orphelin, la légende raconte qu'il a été abandonné dans une forêt alors qu'il n'était qu'un enfant et que les dieux l'ont confié à des paysans. Quand Olentzero a grandi, il a commencé à travailler comme charbonnier et pendant son temps libre, il aimait descendre au village pour saluer les gens et, surtout, visiter les orphelinats. Il descendait toujours chargé de cadeaux pour les orphelins. Encore un autre mot que je venais de découvrir : "umerzurtz" signifiait donc orphelin.

Cela me laissait un goût d'amertume. Que signifiait tout cela ? Il ne me restait plus qu'à prendre de l'écorce de sapin pour avoir de quoi manger. Encore une fois, les connaissances que maman m'avait transmises me sauvaient. Je ne me souvenais plus depuis combien de temps j'étais dans cette montagne... Deux semaines ? Trois semaines ? Un mois ? Plus ?

Les jours se sont écoulés, j'étais de plus en plus lasse, mais je gardais espoir ! Pour maman, pour moi. La Mendiko est notre plus grand trésor, il faut en prendre soin me répétait toujours maman.

"Mendiko" : montagne ? Voilà comment je venais de découvrir un autre mot.

J'ai commencé à en avoir assez. Je ne croyais plus au hasard, je voulais juste arriver en haut de cette fichue montagne et découvrir la vérité !

Trois jours plus tard, je suis finalement parvenue au sommet et j'ai compris le dernier mot :

“sakrifizioak” (le sacrifice). “Mendiko umezurtz baten sakrifizioak lasaituko du Mari jainkosaren

eromena” signifiait donc : “le sacrifice d'un orphelin des montagnes apaisera la colère de la déesse Mari”. A ce moment-là, un éclair rouge a illuminé le ciel et a atterri à mes pieds. Avant que je n'aie eu le temps de comprendre quoi que ce soit ou de m'affoler, la montagne s'est ouverte et un cratère est apparu là où la foudre avait frappé la montagne. Je suis tombée en avant dans le cratère. J'ai vu de la lave, elle se rapprochait. Avant de mourir, un éclair de génie m'a traversée : l'œuvre des dieux ou de mon cerveau ? Nul ne le saura jamais mais j'ai compris que le sacrifice de l'orphelin des montagnes était le mien. Et que le brouillard était l'œuvre de la déesse Mari. Pourquoi était-elle en colère ? Une idée a germé dans mon esprit : la pollution des montagnes était sans doute la cause de tout cela. Elle devait être lasse de tous ces déchets laissés par terre sans que personne ne se soucie de l'état de cet écosystème, des animaux qui meurent tous les ans à cause de ces personnes irresponsables. Et quand cela nous arrive, nous nous contentons de changer d'endroit. Après tout, une montagne de plus ou de moins ! La montagne m'a rendue orpheline pour me sacrifier. Je m'étais trompée dans la traduction, ce n'était pas un orphelin mais une orpheline ! Juste avant de toucher la lave, j'ai vu le B.B. se rassembler et m'emboiter le pas pour mourir comme moi, anéanti par la lave.

Alors que ma professeure de français découvrait mon texte, j'étais nerveuse : qu'allait-elle en penser ? Le temps semblait s'être arrêté. Puis elle a enfin levé ses yeux de la copie pour me regarder.

Qu'est-ce qui m'a pris de le lui faire lire ? Mais finalement, elle ne semblait pas agacée. Elle m'a même félicitée pour mon texte. L'idée était bonne malgré certaines fautes d'orthographes, des formulations maladroites et des incohérences dans l'histoire. Elle m'a même proposé de participer à des concours d'écriture. Comme quoi, oser montrer ces textes, ce n'est pas une si mauvaise idée !

Deuxième prix



Lénaëlle ELSEN-AUTHIER

4^e, collège Aliénor d'Aquitaine à Martignas-sur-Jalle

« *In nebula vampire* »

INCIPIT

Plus on avançait, plus je commençai à avoir froid, j'aurai dû prendre un manteau plus chaud... quelle idiote j'étais ! J'étais insomniaque de nature alors rester toute la nuit éveillée n'était pas une tâche trop compliquée pour moi. Au contraire, maman était une grosse dormeuse et marcher aussi longtemps ne devait pas être de tout repos pour elle. Je ne savais pas si elle était fatiguée et si elle voulait qu'on fasse une pause car elle n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'on était parties en expédition dans cette immense montagne à côté de mon village natal que ma mère connaissait comme sa poche. J'avais un peu peur à vrai dire, j'avais déjà fait des randonnées dans cette montagne avec maman mais là l'ambiance était tendue, je savais que ce n'était pas une simple balade. Je sursautai quand ma mère m'appela, ce qui me fit sortir de mes pensées :

- Livia ! On est arrivées.

Devant nous se dressait une grange aussi vielle que le monde, je regardai ma mère surprise.

- Où on est maman ?

- Dans l'ancienne maison de tes grands-parents Trésor, je sais qu'à première vue... ça n'a pas l'air très chaleureux mais c'est pour une courte période, ne t'en fait pas !

Mon sang ne fit qu'un tour, moi qui avais peur du noir, voilà que je me retrouvai à vivre dans un endroit vieux et sale. Je déglutis difficilement mais ne dit rien, si on voulait rester... Il fallait s'y faire.

Quand nous entrâmes dans cette « sublime demeure », je me retins de vomir en voyant toutes les araignées et les tâches de gras par terre. Depuis combien de temps cet endroit était-il laissé à l'abandon !? Alors que je posai mon sac dans une chambre qui me semblait être la plus propre, j'entendis la porte s'ouvrir. J'accourus dans le salon et vis ma mère enfiler ses gants avant de prendre une poche bien plus grande que moi :

- Maman ! Où vas-tu ?!

- Je vais chercher de quoi manger en bas Trésor, il n'y a plus rien ici !

- Tu... Tu reviens vite, promets-le-moi !

- Promis, mon ange.

Elle me fit un doux sourire avant de s'engouffrer dans la forêt à la recherche de nourriture.

J'allumai une bougie pour à peu près y voir et, aventureuse que j'étais, je décidai donc d'explorer ce miteux endroit encore nouveau pour moi. Je regardai chaque pièce pour essayer de trouver des choses avec lesquelles je pourrais passer le temps parce qu'en plus d'être dégoûtante, cette maison n'avait pas de wifi, le bonheur.

Après une demi-heure de recherche, peut-être même plus, je trouvai une porte sur laquelle était inscrit « Lisa et Jacob Scott ». Scott ! Mon nom de famille, j'ai assez vite deviné que cette chambre était celle de mes grands-parents. Je tournai alors la poignée mais à ma grande surprise, la porte était fermée à clef. J'étais bien trop curieuse pour laisser un simple verrou me tenir en haleine. J'allai dans la cuisine et pris un couteau, puis crochetai la serrure aisément comme papa me l'avait appris avant sa mort. Je poussai la porte.

A l'intérieur, le noir complet régnait mais grâce à ma petite bougie, j'y voyais au moins quelque chose. J'avancai doucement dans cette zone nouvelle pour moi jusqu'à trébucher sur quelque chose qui me semblait être un rocher. Je posai la bougie et attrapai l'objet coupable de m'avoir fait perdre l'équilibre, ce qui s'avérait être un simple livre. Curieuse, je soufflai un grand coup pour dégager la poussière et lus le titre de l'énorme livre : « in nebula vampire ». Ayant suivi des cours de latin au collège, je traduisis le titre et découvris que celui-ci voulait dire « le vampire du brouillard ». Encore un compte pour enfant, pensais-je.

Je l'ouvris et tombai sur... une page blanche ? Encore et que ça, des pages vierges de toute écriture, il n'y avait rien écrit dans ce fichu bouquin. Un peu frustrée, je sortis de la chambre, le livre en main et le posai sur ma table de chevet quand je sentis soudain le livre trembler. Je posai la bougie et ouvris le carnet qui ne cessait de gigoter, et là, mon sang ne fit qu'un tour. Sur la première page, qui était blanche il y a quelques instants, était écrit le nom de ma mère. Mais ce n'était pas tout : sous mes yeux, l'histoire était en train de s'écrire, comme si quelqu'un était là, à la rédiger à l'instant. Mais j'étais seule. Anxieuse, je commençai à lire au fur et à mesure et mon souffle se coupa net lorsque plus rien ne fut inscrit sur la page. La peur au ventre, je lis une à une les phrases qui venaient d'être écrites juste sous mes yeux :

Cécilia marchait dans la tempête, un sac rempli de provisions sur le dos, elle avançait d'un pas décidé vers la grange où sa fille, Livia était restée. Ses pas étaient de plus en plus lourds à faire, ses forces la quittaient peu à peu puis plus rien, le sac tomba et roula le long de la pente ainsi que le cadavre de la jeune maman ayant eu le courage de se confronter au vampire du brouillard...

Je fermai le livre et tentai de reprendre mes esprits. OK, ça faisait flipper mais maman ne craignait rien, elle allait bien et elle allait revenir dans quelques instants...n'est-ce pas ? Oui, tout allait bien.

Je me levai pour aller prendre un verre d'eau quand je sentis la table de chevet se mettre à trembler. N'ayant pas le courage de voir ce qu'il y avait dedans, je le laissai et me dépêchai d'aller prendre un verre à la cuisine. J'engloutis au moins un litre d'eau, ma gorge sèche ne demandait que ça. Je fis tomber mon verre quand je vis ce qui reposait sur la table derrière moi : le livre et une feuille de journal. Je ne me sentais absolument pas bien, cet endroit était bizarre, trop bizarre et je n'aimais pas du tout ça. Le livre se remit à trembler mais mon angoisse était si grande que je n'osais pas m'approcher de l'objet qui tomba par terre, s'ouvrant sur une page où des lettres était encrées. Le pas mal assuré, je m'approchai de la table et évitai le livre pour attraper le journal. Et l'ouvrant, je découvris que cet article ne datait pas de la veille :

Mai 1952

2 jeune filles ont encore disparu, cela fait la 8ème disparition de la semaine. Kate Carters et Iris Simones étaient toutes les deux âgées de 13 ans au moment des faits. D'après les parents, les deux adolescentes seraient sorties dehors pour une balade entre amies et ne seraient jamais revenues. Kate a les yeux verts et les cheveux roux coupés au carré, 1m62 pour une corpulence mince, elle était vêtue d'une longue robe fleurie. Quant à Iris, elle a les yeux vairons, le droit est vert et le gauche bleu. Elle a les cheveux noirs bouclés qui lui tombent sur les épaules, elle était vêtue d'un short en dentelle et d'un t-shirt noir, 1m59 pour une corpulence mince. Kate porte des lunettes et Iris a un piercing à la lèvre. Elles auraient disparu le 7 mai 1952 vers 17h45. Si quelqu'un a des informations supplémentaires, qu'il vienne au poste de police du centre-ville nous les transmettre. Merci de votre aide.

Qu'est-ce que ça faisait là, qu'est-ce que ce journal datant des années 50 faisait sur la table ?! Le papier m'échappa des mains alors que tentais de contrôler ma respiration. Mes yeux se posèrent sur le livre ouvert. Haletante, je m'accroupis et attrapai le livre. Mon coeur rata un battement quand je vis ce qui était marqué sur la page :

Iris courait aussi vite qu'elle le pouvait, elle entendait les cris désespérés de Kate alors que sa poitrine était douloureuse et que chaque respiration lui était insoutenable. Les deux jeunes filles avaient trouvé le livre quelques heures plus tôt et avaient donc subi les foudres du vampire nébula. La vision d'Iris se brouillait et ses sanglots se faisaient plus bruyants tandis que les pas lourds du monstre se rapprochaient et que l'odeur du sang de son amie flottait dans

l'air. Comme tout à l'heure, le brouillard retomba et quelque chose attrapa violemment les cheveux d'Iris, la faisant basculer en arrière et lui arrachant un gémissement de douleur. Elle fut soulevée dans les airs et elle croisa le regard de la bête, le vampire. Le monstre se délecta une dernière fois de la terreur et des larmes coulant des rares yeux de la jeune fille avant de lui arracher la tête et de la dévorer.

Une violente nausée me pris de court. Et si tout ça était réel, et si ces jeunes filles avaient vraiment disparu et avaient été tuées par ce vampire ? Le livre tomba de mes mains et sous le choc, les pages se tournèrent pour arriver sur la première page, où la manière dont ma mère mourrait était marquée. Seulement, de nouvelles lettres commencèrent à se former, écrivant d'une vieille calligraphie mon prénom. Je me figeai en lisant la suite du récit :

Livia était pétrifiée par la peur, ses membres tremblaient violemment et ses muscles crispés devenaient douloureux. Elle entendit des pas lourds et se retourna brusquement pour faire face à son bourreau, une bête pour qui le sang de jeune fille est un festin indescriptible. Il l'empoigna par les cheveux et la souleva tandis que la jeune fille hurlait de douleur. Sentant ses pieds quittaient le sol, son angoisse grandit et ses sens se mirent en alerte, elle comprit que la fin était proche. Le monstre la poignarda de ses longs ongles et la lâcha, laissant la fille retomber au sol en se tordant de douleur et en compressant la plaie dans une tentative vaine de faire cesser l'hémorragie. Le monstre leva son pied et acheva Livia d'un coup sec, avant de la dévorer.

J'écarquillais les yeux en lisant, c'était comme ça que j'allais mourir ? Oh mon dieu... J'entendis un bruit sourd venir de derrière moi et je me retournai aussitôt pour croiser ses pupilles. Dans l'obscurité, deux billes rouge sang brillaient. Ma contemplation fut courte car la main du monstre attrapa ma tignasse et me souleva dans les airs, je me débattis, en vain. Une atroce douleur parcourut mon corps quand je vis la longue main du vampire s'enfoncer dans mon estomac. Il me relâcha, me faisant tomber d'au moins un mètre. Pressant sur le trou béant qui creusait mon ventre, je vis le monstre lever son pied, semblable à celui d'un lépreux. Comprenant que mon destin était scellé, je tournai la tête vers la table où reposai le livre et vis quelqu'un écrire. Quand cette personne tourna la tête vers moi, je me figeai et une vague d'émotion déferla dans mon corps avant que je ne voie plus rien. C'était lui... C'était son visage...

5 ans plus tard...

Papa avait loué une maison dans la montagne pour les vacances, moi qui pensais aller en Italie comme mes copines, me voilà bloquée dans un endroit mi-teux abandonné depuis le siècle dernier. Je posai mon sac dans une chambre qui me semblait assez propre. Quand je revins dans le salon, je vis mon père

prendre son manteau, il me prévint simplement qu'il allait chercher de quoi manger et je ne posai pas plus de question. Le brouillard m'empêchant d'aller dehors et cet endroit étant dépourvu de wifi, je m'aventurai telle une visiteuse en voyage dans la maison à la recherche de quelque chose pour m'occuper. Mariana la touriste, ça sonnait bien !

Alors que j'entrai dans le couloir, mon attention se porta sur une porte où il y avait marqué un nom : « Lisa et Jacob Scott ». Scott ? Une fille du nom de Livia Scott et sa mère avaient disparu il y a cinq ans, c'était une drôle de coïncidence. En pénétrant dans la chambre, je trébuchai sur un pavé bien trop épais pour qu'on puisse le qualifier de livre. Je me relevai en pestant et attrapai le bouquin pour commencer à le feuilleter. Que des pages blanches, l'auteur avait beaucoup d'inspiration on dirait ! Je regardai la couverture : « In nebula vampire ». Ça voulait dire quoi, ça ? Alors que j'allai poser le livre, celui-ci se mit à trembler dans mes mains. Curieuse, je le réouvris à une page au hasard et je tombai sur des lettres qui n'étaient pas là auparavant, en train de se former sous mes yeux ébahis. Le nom de mon père se forma dans une écriture maladroite et...

La suite, vous la connaissez...

Troisième prix



Hermine PEROUX

4^e, collège de Jules Chambrelen à Hourtin

« *À l'ombre de l'auberge* »

INCIPIT

Le vent trop chaud pour la saison faisait chanter les arbres. Plus nous montions, moins il y avait de neige. Plus nous avancions, plus la curiosité me rongeait. Je n'avais jamais ressenti cela ; cette inquiétude profonde et cette appréhension à suivre maman. Je n'osais plus lui demander notre destination. Elle me rembarrait à chaque tentative. Elle semblait en colère, triste ou bien déterminée ? A vrai dire, c'était une femme difficile à cerner. Je l'aimais beaucoup, néanmoins, elle avait son caractère bien à elle et il ne valait mieux pas que je m'y frotte à mes risques et périls.

Je traînais des pieds derrière maman. J'avais arrêté de compter à partir de deux heures de marche. Le manque de sommeil se rappelait cruellement à moi à chaque pas, chaque foulée, chaque clignement de paupière. Ce ne fut que deux quarts d'heure plus tard qu'elle se tourna vers moi le visage séché, rougi et inondé d'expressions dures qui se succédaient les unes aux autres.

- Je pense qu'on peut s'accorder quelques heures de pose. On reprendra la marche à cinq heures du matin, m'informa-t-elle en posant son sac dans la fine couche de neige.

Maman s'approcha d'une côte abrupte et scruta les environs. Je devais me l'avouer, elle m'inquiétait.

- Qu'est-ce qu'il y a, maman ? lui demandai-je en la rejoignant.

- Rien, rien.

Elle m'offrit le premier sourire adoucit de la semaine. Depuis cette histoire angoissante du

« BB », le visage de maman s'était assombri. Tous les matins je l'entendais grogner.

Lorsqu'elle partait au travail, elle oubliait de me dire avec son sourire charmant : « A ce soir ma chérie ! Travaille bien. » et ainsi de suite... Cela me manquait.

- Bon, tu as faim ? me lança Elodie.

- Un peu, lui avouai-je.

Elle sortit de son sac une barre de céréale. Je la dévisageai.

- Je sais, je sais ma puce, on mangera mieux demain. C'est promis. Maintenant mange, je vais chercher du bois.
- Tu vas faire un feu ? m'exclamais-je en m'imaginant près des flammes ardentes dans les bras de ma mère.
- Non, ça risque d'attirer l'attention. On n'est pas assez loin de la civilisation. Alors pourquoi diable allait-elle me quitter pour disparaître dans un bois sombre, me laissant seule avec moi-même, non pardon, avec les bêtes sauvages ?
- Franchement, c'est juste pour me vider la tête, m'avoua-t-elle. Couche-toi, je serais juste en face.

Je dormis bien. Une chaleur peu commune m'avait bercée et permis de laisser derrière moi le monde réel pour que je fasse mon apparition dans un monde onirique où je dînais avec une famille aux morceaux recollés, au complet, comblée et heureuse. Honnêtement, si l'on me demandait si j'étais satisfaite de ma vie, je ne saurais quoi répondre il y a encore deux semaines ; « oui ? ». Je pense que ma réponse serait confuse ; « je ne sais pas ! ». Maman me réveilla à l'heure prévue, pas une minute de plus, pas une minute de moins. C'était à se demander si elle avait dormi. On reprit la route après avoir englouti une deuxième barre de céréale. Je continuais de m'interroger sur notre destination.

La ville et les alentours étaient vastes, les collines blanches nous dominaient et, à mon avis, nous n'avions toujours pas quitté notre ville. La frontière devait se trouver à plusieurs jours de marche. La journée passa lentement. Cela donnait l'effet d'un temps arrêté, bloqué, oublié dans le brouillard. « Une vraie purée de pois ! » s'était exclamée maman toute la matinée. Ce ne fut qu'en début d'après-midi qu'un soleil inquiétant se leva et combla mes envies de feu de camp, il fit chaud jusqu'au crépuscule où la température chuta brutalement.

Ce soir-là, je n'en savais pas plus sur les intentions de maman, toutefois nous nous autorisâmes un campement plus sophistiqué avec une tente et un feu. Elodie fit bouillir du café et réchauffa une soupe en brique.

J'engloutissais le contenu de mon bol pendant que maman mettait le café dans une gourde pour le lendemain. Nous ne nous étions pas arrêtées de la journée et mes jambes, des hanches aux chevilles, me faisaient souffrir.

- Demain nous prendrons des forces dans l'auberge d'un ami.
- Je croyais que tous les sites étaient fermés ?
- Il y a des gens comme nous, Margot, qui ne veulent pas quitter leur terre. C'est toute une vie que nous avons ici. Si nous partons, que deviendrons nous ? Réponds-moi et je prendrais ma décision.

J'observais la tasse que maman portait à ses lèvres. C'était aussi simple que cela ? Je lui donnais une réponse et nous quitterions cet enfer glacé ? J'aimais ma vie dans les montagnes, avec des amis d'enfance que je ne rencontrais, la

plupart du temps, qu'aux stations de ski.

Néanmoins nous ne jouions plus. Les dégâts de la météo étaient de plus en plus longs, de plus en plus intenses et inquiétants. Je m'imaginais une scène dans laquelle nos deux corps seraient retrouvés après un éboulement dû à un réchauffement climatique précoce. Ce serait idiot de finir comme ça.

- C'était une question rhétorique, hein ? lui demandai-je avec amertume.

- Oui.

Au lever du jour, nous démontâmes notre campement et partîmes pour une nouvelle journée de marche. Nous fîmes autant de kilomètres que notre précédente journée mais

Elodie me pressait le pas.

- Un orage est prévu pour ce soir. Dépêche-toi !

Nous courrions presque. Lorsque la silhouette d'une maison apparut, maman sauta de joie.

Elle se précipita avec moi sur ses talons, sur une bâtisse qui n'était autre qu'une... ruine ? La stupéfaction se lut sur nos visages.

- Ton ami a déménagé ? m'enquérai-je en me raclant la gorge devant ce qui restait d'une porte d'entrée.

Elle entra sans mot, sans bruit, dans un souffle retenu dans un salon aux tapis rongés par les mites, à la cheminée charbonnée et aux meubles poussiéreux.

- A mon avis, ça fait longtemps qu'il est parti, chuchotai-je.

Un grondement tout droit sorti des enfers résonna et fit trembler le bâtiment.

- On a plus le temps, décida Elodie, on reste ici ce soir.

- Ce n'est pas dangereux ?

- Moins que dehors.

- La maison tiendra le coup ?

- On couchera au rez-de-chaussée, se sera plus sûr.

Maman n'était pas bavarde. Son tracas commençait à déteindre sur moi alors que je n'avais aucune raison de m'en faire. C'est vrai, quoi. J'étais dans une maison abandonnée prête à être engloutie par une pluie torrentielle accompagnée d'un vent violent au milieu de nulle part...

- Repose toi maman. Je m'occupe de tout ce soir.

Elodie ne refusa pas. Elle s'assit sur ce qui restait d'un canapé et je fouillai tous les tiroirs.

J'en tirai un butin prometteur pour nous, qui avions tout quitté. « Un paquet de mouchoirs, des conserves, un balai, du papier et des crayons, des allumettes et des draps plutôt bien protégés par rapport au reste... » comptai-je.

Quand je revins au salon, les ronflements de mon associée m'avertirent de la somnolence de maman. Je souris, ce soir j'avais une maison, nous avions un chez nous. Je pliai le tapis rempli de mites et le mis dans un coin, j'allumai un

feu dans la cheminée qui fut long à prendre et je balayai. Je sortis aussi une ancienne marmite de décoration que j'accrochai dans la cheminée. J'y mis de la soupe en brique mélangée à des sardines. En attendant que cela soit cuit, je mis en place nos draps supplémentaires sur nos sacs de couchages.

Lorsque maman se réveilla de sa sieste, je fus fière de lui montrer mon indépendance. Nous dînâmes gaiement et nous nous endormîmes paisiblement avant la fin de ce moment joyeux, de cette innocence momentanée et de ses réjouissances soudaines.

Le bois craqua. La neige frappait contre les murs. Les gémissements des arbres tordus me perçaient les tympans. J'avais peur. Je tressaillais lorsqu'une branche cassa une vitre. Je me levai dans des grondements terrifiants. Je cherchai le paquet d'allumettes. Je tâtonnai tout ce qui me passait sous la main. Allumer un feu et éclairer ce taudis, voilà ce que j'avais en tête.

J'empruntai le couloir. Un passage obscur, au bout du chemin se trouvait une porte menant sur l'extérieur. Je voyais des ombres. Je frissonnais. Je me souvins enfin où j'avais mis les allumettes ; sur une étagère dans la cuisine. Je fis demi-tour et tâtais sur l'étagère lorsqu'une main me tendit le paquet.

- Merci maman, lui chuchotai-je, tu lis dans mes pensées.

Lorsque le feu jaillit à nouveau, je me plaçai auprès d'Elodie qui s'était recouchée. J'en profitai pour lui dire merci une seconde fois.

- Heureusement que tu t'es levée...

- Quoi ? grogna-t-elle en se frottant les yeux.

- Ne fais pas semblant ! Merci pour le paquet d'allumettes.

- Hein...?

Le doute m'envahit.

- Tu ne t'es pas, levée pour me tendre le paquet d'alu...

- Non, me coupa-t-elle.

J'écarquillai les yeux et mon cœur s'affola jusqu'à l'hypertension.

- Ce n'est pas une blague ?!

- Mais qu'est-ce que tu racontes Margot ? se plaignit ma mère.

Je tremblai mais ma voix resta claire.

- Nous ne sommes pas seules dans la maison, en conclus-je en me rapprochant de la cheminée, me sentant plus en sécurité à proximité de la chaleur éclairant cette pièce qui nous exposait à un danger macabre.

Maman dut me prendre pour une folle. Elle se rendormit, contrairement à moi qui gardai les yeux et les oreilles grands ouverts jusqu'au petit matin. Le plus dur de la tempête était passé, mais pas la sensation d'être observée. En faisant le tour de la belle auberge d'antan, j'avais négligé une pièce et je m'en voulais. Avais-je rêvé ? Il était tard pour se poser la question. Je baillai au moment où Elodie me tendit une tasse de café.

- C'est amer mais ça guérit les frayeurs.

- Arrête maman, je ne rigole pas. On m'a vraiment tendu la boîte d'allumettes.

Elle souffla et se releva. Elodie me laissa toute seule quelques minutes pendant lesquelles j'angoissai terriblement. Elle revint une boîte à la main.

- C'est fou ! s'extasia maman. C'est comme s'il savait qu'on allait venir. Cette boîte était exactement au même endroit que nous l'avions laissée il y a quinze ans.

- Quoi ?

Lorsqu'elle ouvrit la boîte, je découvris des tas de photos de ma mère et de l'aubergiste. Il y avait aussi une lettre, à laquelle maman ne prêta pas attention ; elle la laissa tomber telle une feuille morte sur le sol.

- C'est toute son histoire.

- Pourquoi tu nous ramènes ça ? Un violent coup de nostalgie ? raillais-je.

- Ne te moque pas. Je ne veux pas que tu aies peur de fantômes ou de trucs comme ça.

Regarde comme ce bâtiment était joli !...

Je ne prêtai plus attention à ses exclamations et ses souvenirs sans fin. « Peur de fantômes ou de trucs comme ça... », je me repassais cette phrase dans ma tête telle une prière.

- Oh ! Je n'avais jamais vu ce paquet de photos ! Il a bien changé.

Je jetai un coup d'œil. D'aubergiste soigné et chic au milieu de la nature, il était passé au style scientifique oppressé d'usines et de pollutions.

- Si on en croit les photos, ton ami est parti réaliser son rêve dans des bâtiments moches et polluants.

Je ramassai la lettre et lus. J'en fus plus que stupéfaite. C'était illisible. Des signes de part et d'autre qui ne signifiaient rien envahissaient le papier d'une encre violette.

- Je les prends avec moi.

- Tu tiens tant à lui que ça ?

- C'est un vieil ...

- Ami, oui je sais, la coupai-je.

Maman posa les photos sur un bureau baigné de soleil. Elle ne comptait toujours pas me dire notre destination. Cela commençait à m'énerver. Nous préparâmes nos affaires, prêtes à continuer notre expédition particulière.

- Attends ! J'ai oublié les photos. Peux-tu aller me les chercher, Margot ?

Je râlai avant d'exécuter son ordre. Je pris le paquet et le tendis à maman.

- Je n'ai plus de place, tu peux le mettre dans ton sac ?

Je grognai. Étrangement, je ne portai pas son petit aubergiste favori dans mon coeur. J'avais comme un pressentiment de malheur, notre cavale prenait une tournure inquiétante au point de nous noyer. J'ouvris le sac et plaçai les

clichés dans une poche sombre. Une petite lettre s'illumina d'un jaune éclatant, je n'en tins pas compte. Nous marchâmes jusqu'au soir. Un nouveau campement monté, une nouvelle nuit à surmonter. Sur mon sac de couchage, je sortis les photos, elles m'intriguaient. Je les tournai dans tous les sens et compris ce qu'il se passait avec un étonnement que je ne pus laisser discret. Chaque signe de la lettre correspondait à une lettre de l'alphabet, c'était rédigé aux dos des photographies, dans une encre fluorescente visible dans l'ombre, après avoir capturé la lumière. Avec amusement, je commençai à traduire. Cela donnait des phrases alambiquées. Je m'endormis en plein travail et à mon réveil, j'enlevai les photos collées sur mes joues. En attendant maman qui devait être partie chercher du bois, je continuai ma transcription. Quelques minutes plus tard, j'avais fini, grâce aux crayons et aux feuilles de l'auberge, de retranscrire le texte dans une langue que je comprenais mieux ;

« Je suis désolé mais elle est à moi. Futée comme ta mère, j'imagine que trouveras ma cachette. Il vaut mieux donc ne pas perdre de temps ; retrouve-nous à Londres. Tu y verras le prodigieux matériel qui vous a fait quitter votre village, votre nid à toi et ta mère. Vous vous êtes invitées dans mon auberge, prêtes à faire partie de ma prochaine expérience.

Au fait, de rien pour les allumettes. »

Mon sang se glaça au moment où un cri perçant s'échappa de la forêt voisine. Je comprenais, je comprenais tout. C'était lui et ses gadgets futuristes qui nous avaient mis dans cette situation. C'était lui qui nous espionnait ? Il était si proche de nous depuis si longtemps ?! Des larmes brûlantes roulèrent sur mes joues et je me précipitai dehors à la poursuite de l'homme, au secours de ma maman. J'avais deux options, les pourchasser ou mettre en place un plan infaillible pour aller à Londres.

Catégorie 4^e plusieurs mains

1

Premier prix

Élisa PEREIRA
Lizzie LEROY

2

Deuxième prix

Gabriel MAZIERE
Noa DOISNEAU
Matéo VASQUEZ

3

Troisième prix

Louna BENARD-LALAGÜE
Alix BERN

Premier prix



Élisa PEREIRA Lizzie LEROY

4^e, collège François Mitterrand à Créon

« *Mission 4 : Brouillard Brutal* »

INCIPIT

Cela faisait maintenant deux heures que nous marchions, c'était long. Mais la seule chose que j'avais en tête était où nous allions et pourquoi. J'essayais de lire sur le visage de ma mère et je la voyais incertaine et crispée. Ce qui était étrange, c'était que plus nous montions, plus le bruit devenait grave et fort. Le brouillard commençait à s'estomper laissant voir un petit refuge. Maman m'avait dit que c'était ici que nous allions passer la nuit. Je n'osais pas lui poser la fameuse question, quelle était la raison qui nous amenait jusqu'ici ? Mais après avoir installé nos affaires, je m'y suis résolue, je lui ai dit : « Maman, où allons-nous ? Pourquoi es-tu si préoccupée ? Parle-moi, explique-moi ! »

Ma mère m'a regardée, l'air triste et en colère à la fois, puis après quelques minutes qui m'ont semblé interminables, elle a prononcé ces mots :

« Tu vois cette tour là-bas ? Eh bien, c'est là où nous allons, enfin bref, je t'expliquerai demain, allons nous coucher, demain on se lèvera à l'aube. »

J'étais partie me coucher comme me l'avait demandé ma mère, mais je ne cessais de penser à cette chose aperçue au loin tout à l'heure. Est-ce que c'était une tour de contrôle ? Une centrale ? Maman ne m'avait rien expliqué. Au premier rayon de soleil, maman m'a réveillée et nous nous sommes mises en route vers ce mystérieux bâtiment. Après quarante-cinq minutes, l'étrange brouillard avait totalement disparu et le son grave s'était intensifié. Soudain en levant la tête j'ai aperçu l'imposante tour noire et effrayante qui se dressait à quelques mètres de moi. Ma mère s'est tournée vers moi et m'a dit :

« Ils nous cherchent, on doit faire vite. »

Je regardais maman, l'air perdu. Mais qui était « ils » ? Et pourquoi fallait-il se dépêcher ? Les questions se bousculaient dans ma tête. Nous nous sommes cachées. Une fois la nuit tombée, on s'est introduites dans la tour, j'étais toujours dans l'incompréhension totale. Je suivais ma mère, qui semblait savoir où elle allait. Nous étions à peine entrées que ma mère me fit signe que nous devions ressortir. Elle avait un objet à la main dont je ne pouvais deviner l'uti-

lité. Elle m'a prise par le bras, nous sommes sorties et elle m'a entraînée vers une cabane dans le bois à côté. Une fois à l'abri, elle m'a tout dévoilé :

« Tu vois cet objet, il faut à tout prix le détruire, il a le pouvoir de contrôler le brouillard artificiel et le bruit étrange que nous entendions au début, il contrôle ce bâtiment qui représente un risque pour notre village car les hommes qui le dirigent vont anéantir notre vallée si on ne les en empêche pas. Ils veulent nous faire quitter la vallée pour y installer leur Centrale. »

Le lendemain, maman est partie chercher de quoi nous nourrir, cela faisait maintenant plus d'une heure et demie et je commençais à m'inquiéter. Elle était la seule qui connaissait cet endroit, et m'avait donné l'ordre de rester là en attendant. Un quart d'heure plus tard, mon stress ne cessait d'augmenter, quand tout à coup, j'ai entendu une voix de d'homme dire :

« Nous avons tué la mère, il nous reste la fille ».

Sous le choc, les larmes me sont montées aux yeux, ils avaient tué ma mère ! Il fallait que je me venge, que je la venge. Je me suis décidée à sortir pour trouver ma mère. Je l'ai retrouvée cachée dans un buisson, à moitié morte. Elle a prononcé ses dernières paroles qui sont restées à jamais dans ma mémoire : « Je te donne la puce, avant de la casser, assure-toi que tout le monde soit dedans ».

Je suis restée quelques instants à ses côtés, je ne pouvais pas me résoudre à la quitter. J'ai pris mon courage à deux mains et je suis retournée à la cabane. Je tenais à respecter sa dernière volonté, alors pendant deux jours, j'ai observé les entrées et sorties du personnel. J'ai remarqué qu'à treize heures tout le monde était à l'intérieur. J'ai attendu le troisième jour pour enfin détruire cette maudite puce. J'ai pris une grande inspiration et à treize heures pile, j'ai placé l'objet sous ma chaussure et dans un élan de vengeance, j'ai écrasé cette puce. Et en un instant, le bâtiment a laissé place à une magnifique chaîne de montagnes qui se dressaient devant moi. Je me suis retournée et sans me laisser le temps de réagir, un grand costaud habillé de noir et armé m'a tiré dessus. Et... Game over ! Déçue, j'ai posé la manette et je me suis dit que je réessayerai plus tard ce niveau de mon jeu.

Deuxième prix



**Gabriel MAZIERE
Noa DOISNEAU
Matéo VASQUEZ**

4^e, collège François Mitterrand à Créon

« L'ermite de la Montagne »

INCIPIT

Après de nombreuses heures de marche sans la moindre parole, nous nous sommes arrêtées avec ma mère pour installer le campement. Ma mère ne répondait pas à mes questions. Pourtant des questions, j'en avais plein dont la plus importante : où allait-on ? Malgré mon insistance, ma mère conservait un silence de mort. Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'elle est enfin sortie de son mutisme :

« Ecoute-moi bien ma chérie, notre destination est le lieu d'habitation d'un ermite que je connais depuis longtemps. Il aura peut-être des explications à nous fournir. C'est pour l'instant ma seule piste. »

Nous nous sommes arrêtées devant une grotte que ma mère semblait déjà bien connaître. Elle a rapidement allumé un feu et sorti de son énorme sac deux duvets qui m'ont au moins rassurée sur le froid qui risquait de nous saisir. Je pensais devoir me passer de nourriture mais quand elle a sorti deux sachets de nourriture lyophilisée, j'avais presque envie de sauter de joie. Après ce repas, certes maigre mais plus que réconfortant après cette longue journée de marche, nous nous sommes endormies assez rapidement.

Le lendemain, dès l'aube, nous nous sommes remises en route car ma mère voulait atteindre notre destination avant le coucher du soleil. Nous l'avons finalement atteinte en fin d'après-midi. Ma mère s'est approchée d'une cavité rocheuse et elle a tapé une série de coups à un endroit précis de la pierre. Je me demandais si elle n'était pas devenue folle. Mais quand j'ai vu sortir de la cavité un homme d'une quarantaine d'années grand, brun et manifestement ridé par la vie au grand air, j'ai compris que les coups sur la pierre étaient un code bien précis. Il nous a accueillies chaleureusement mais on voyait qu'il n'avait pas l'habitude d'être en société. Il s'est présenté sous le

nom de Mikael. Ma mère est allée droit au but. Elle lui a expliqué ce qui nous amenait par ici.

Il a alors eu l'expression de quelqu'un dont le monde venait de s'écrouler. Il nous a expliqué qu'il n'était pas le seul à vivre dans ces montagnes. Son fils, d'une vingtaine d'années, vivait avec lui mais avait fugué il y avait quelques mois. Il n'avait aucune idée d'où il était parti. Mais son fils, qui s'appelait Anthony, avait une dent contre la vallée qui n'avait pas accepté son père —il nous a expliqué qu'il était étranger— tel qu'il était et l'avait forcé à partir vivre en ermite et à l'élever dans des conditions difficiles. Ma maman lui a demandé d'une voix tremblante si c'était possiblement lui qui soit à l'origine de la brume. Mikael nous a dit que son fils avait toujours été un passionné de technologie, il lisait des dizaines de livres sur le sujet, regardait des vidéos explicatives et s'amusait à bricoler dès qu'il le pouvait. C'était apparemment aussi quelqu'un de solitaire.

L'ermité nous a conduites dans la chambre de son fils qui était un vrai paradis pour tout technophile. Il y avait des plans, des machines, des boulons et des outils partout ... Mais après une fouille méticuleuse de la chambre, nous n'étions pas plus avancés sur l'endroit où pouvait se trouver Anthony. Nous sommes revenus dans le salon pour discuter des possibilités où il pouvait être. Mikael s'est alors souvenu d'une petite corniche qui surplombait la vallée où il allait souvent avec son fils quand il était petit. N'ayant pas de meilleure piste, nous avons décidé d'y aller.

Mikael a sorti une jeep de son garage et nous nous sommes mis en route. Après quelques heures de route dans la montagne, nous sommes arrivés à destination. Nous nous sommes approchés de la corniche et nous avons vu une énorme machine en métal. Mais tout à coup un énorme filet s'est abattu sur nous. Un homme s'est approché. C'était Anthony mais il ne ressemblait pas vraiment aux photos que j'avais vues. Il avait des cernes énormes et les traits tirés. Mikael a reconnu son fils. D'une voix implorante, il lui a demandé de nous libérer. Mais son fils a éclaté de rire, il lui a dit qu'il attendait ce moment depuis trop d'années pour laisser quelqu'un, même son père, lui barrer le chemin. Il est parti sur ces mots. Nous avons essayé de nous débêtrer de ce filet, sans succès. Nous allions abandonner quand tout à coup maman s'est souvenue qu'elle avait son couteau suisse dans son sac. Nous sommes libérés et nous nous sommes approchés de la machine mais Anthony n'était pas là. Nous avons immédiatement contacté la police. J'ai alors senti une présence derrière moi, je me suis retournée et j'ai vu Anthony essayant d'attraper ma mère. Je l'ai balayé d'un coup sec et je me suis jetée sur lui. Ma mère m'a aidée à le ligoter. Mikael semblait trop dépassé par la situation pour faire quoi que ce soit. La police est arrivée quelques heures plus tard et a emmené Anthony. La

machine a été remise aux autorités qui l'ont détruite. La vallée s'est repeuplée dans les jours suivants. Nous avons été accueillis en héros mais Mikael restait plongé dans une profonde mélancolie depuis l'arrestation de son fils. Il a pu regagner la vallée mais ne s'est jamais pour autant complètement senti à sa place. Je crois qu'il se sentira toujours coupable de ce qui est arrivé à son fils, de n'avoir pas vu qu'il sombrait dans cette étrange folie, nourrie par la haine de ceux qui les avaient rejetés, lui et son père.

Troisième prix



Louna BENARD-LALAGÜE

Alix BERN

4^e, collège Saint-André à Bordeaux

« La créature du brouillard »

INCIPIT

Nous marchions depuis environ 1 heure, et mes jambes commençaient à fatiguer ; puis soudain un grondement encore plus puissant que la veille se fit entendre et l'inexplicable brouillard apparu dans la vallée. A travers cet épais nuage, nous pouvions apercevoir les gyrophares des voitures de la gendarmerie. J'apercevais la peur dans les yeux de ma mère et lui demandais :

- « Maman, le brouillard est réapparu, que fait-on ?
- Ne t'inquiète pas, il me semble qu'il y a un plateau une vingtaine de mètres plus haut, nous pourrons y faire une pause. »

Je savourais la sensation d'être assise et de pouvoir enfin reposer mes jambes, autour de moi, le paysage était magnifique. Le soleil se lève donnant au ciel une légère couleur rosée, les montagnes rocheuses transperçaient le ciel et le brouillard commençait à se dissiper, et nous commençons à apercevoir les lumières des dernières voitures qui évacuaient les personnes restantes dans la vallée.

J'étais exténuée, je n'avais pas dormi et mes pieds commençaient à gonfler dans mes chaussures, ma mère me dit qu'elle avait aperçu une maison non loin du plateau sur lequel nous étions restées.

Après avoir marché sous le soleil qui était à son point culminant et la chaleur me montait à la tête, nous nous tenions debout devant ce chalet, je ne sais pas pourquoi à ce moment-là je me mis à frissonner, je ressentais quelque chose d'étrange, une sorte de peur, mais je me dis que ce n'était que moi, et nous entrions avec ma mère dans ce sinistre chalet. A peine entrées, une étrange dame s'approcha de nous et nous demanda :

- « Vous êtes ici pour dormir ? »

Ma mère lui répondit gentiment que oui, à ce moment-là, la dame sourit et nous dit :

- « Tenez voici votre clé, il n'y a qu'une seule chambre ici, au bout de ce couloir. »

Je trouvais cette bonne femme très étrange, mais n'y prêtant pas plus attention, ma mère et moi allions dans la chambre. En allumant la lumière, je me rendis compte de l'état lamentable de ce lieu, il y avait des barreaux aux fenêtres, la peinture jaunâtre se décollait du plafond, les dalles du carrelage étaient froides et humides. Mais comme j'étais épuisée, je m'affalais sur le lit et m'endormis aussitôt.

Ma mère était déjà réveillée, et était en train de se préparer dans la salle de bain. Elle m'avait laissé un message sur la commode qui me disait d'aller chercher du bois pour la cheminée de la chambre.

Une fois dehors, j'étais emmitouflée dans mon gros manteau et en train de ramasser des brindilles, quand ma chaussure glissa sur une sorte de plaque en métal. Je balayais la neige, et vis, gravée dans la plaque l'inscription : « Ne pas entrer dans ce périmètre : ASILE de Madame Jeanne Johnson ». Prise de panique, tétanisée, j'étais sur le point d'aller prévenir ma mère quand soudain, j'entendis un hurlement suivi d'un grand rire.

Je m'étais faufilée sous la fenêtre de notre chambre, quand je vis du sang au sol...avec le corps de ma mère qui baignait dedans. J'étais terrorisée, immobile, incapable de bouger, puis je me mis à courir d'un coup sans m'arrêter comme si ma vie en dépendait.

Quelques minutes plus tard, je n'apercevais plus le chalet derrière moi. Je me laissai tomber dans la neige, essayant d'oublier ce que je venais de voir, j'entendais mon cœur battre dans ma poitrine.

J'étais paniquée, je ne voulais accepter que ma mère soit partie. Je me devais de trouver la cause du brouillard c'est ce que ma mère aurait voulu.

Après avoir mangé la dernière barre de céréales que j'avais dans ma poche, je me remis en route. Le soleil commençait à se coucher, quand soudain je vis une silhouette au loin, je m'approchais un peu plus près et je reconnus Arthur, un garçon de ma classe. Je me mis à courir vers lui tellement contente de voir quelqu'un que je connaissais, je lui tapais l'épaule, il se retourna et me demanda :

- « Qu'est-ce que tu fais ici Lily ?

- Je cherche la cause de ce stupide brouillard ! »

Il me répondit qu'il était aussi là pour la même chose que moi, cela me faisait trop mal de devoir lui parler de ma mère je n'avais donc rien dit pour ne pas qu'il s'inquiète. Arthur me racontait que ses parents avaient été emmenés par la gendarmerie pendant qu'il était dans la forêt. Je lui proposais donc qu'on continue ensemble le chemin jusqu'en haut de la montagne, il me répondit qu'il était d'accord et que cela serait plus simple à deux.

Nous avions continué à marcher sur au moins quatre bons kilomètres, quand

soudain un énorme grondement nettement plus fort que ceux dans la vallée retenti, suivi du même brouillard que les jours précédents. Nous avions alors décider de s'arrêter là pour aujourd'hui et de commencer à chercher quelque chose à manger, et un endroit pour dormir.

Après un moment de recherche, nous avions trouvé des baies sur un buisson vert, et avions décider de se nicher au coin d'un arbre pour dormir. Arthur c'était endormi, et j'essayais tant bien que mal d'éloigner toutes les visions d'horreur sur cette femme qui avait tué ma mère, je n'arrivais pas à sortir de ma tête la tâche de sang avec le corps de ma mère à l'intérieur. Mais le sommeil me ratrappa vite, je m'endormi d'un coup.

Le lendemain, bien décidés à accomplir ce que ma mère aurait voulu, nous nous remettions en route bien décidés àachever notre recherche sur la cause du brouillard aujourd'hui. L'épais nuage de la veille avait seulement duré une nuit, nous avions donc notre champ de vision dégagé pour observer les alentours.

Quelques heures plus tard nous avions déjà bien avancé, quand soudain un grondement se fit entendre mais cette fois, en plus d'être beaucoup plus fort, il ne fut pas suivi du mystérieux brouillard. Arthur et moi étions persuadés que c'était le même que les autres fois mais il s'embrayait venir seulement de quelques mètres au-dessus de nous. Nous nous sommes alors précipités, courant à toute vitesse vers l'endroit d'où venait ce mystérieux bruit.

Nous nous tenions debout devant une grotte, bien décidés à y rentrer. En y entrant, une multitude de petites torches s'allumèrent les unes après les autres, et un énorme bruit de pas se fit entendre. Nous avancions avec prudence dans cette grande grotte nos respirations se coupèrent quand les bruits de pas se rapprochèrent, de plus en plus lourds, je me saisis d'une des petites torches de feu et la brandie devant moi, les bras tremblant de peur. Toute ma détermination s'était envolée, à côté de moi Arthur ne semblait pas plus rassuré, il était collé au mur, grelotant de tous ses membres. A présent je pouvais percevoir le souffle de la chose qui faisait ces pas si imposants que le sol en vibrait.

Quand soudain apparut... Un bébé Yéti !!!

Il était tout petit et ressemblait étonnement à un ours (les ours polaires qu'on peut trouver en arctique) il était recouvert d'un pelage blanc comme neige ses yeux étaient bleus comme le ciel en hiver ce qui me rappela les joyeux moments de ski avec ma mère me créant un pincement au cœur. Je fus vite sortie de mes pensées par le minuscule Yéti qui (je n'en croyais pas mes yeux) m'avait adressé la parole avec un joli petit « Bonjour ! » je lui répondis donc : - « Bonjour à toi aussi. Sans doute l'air un peu déconcertée car Arthur me regarda avec un sourire taquin, avant d'ajouter :

- Est-ce toi qui fait tant de bruit et cause ce brouillard ? »

Mais apparemment il n'avait pas suffisamment de tact car la lèvre inférieure du mini Yéti se mit à trembler et il vida toutes les larmes de son corps sur mes chaussures je regardai Arthur avec un regard accusateur tout en essayant de calmer le Yéti toujours en pleure. Je surnommai donc le yéti cascade (pour sa cascade de larmes sur mes basket).

Nous étions en train de manger, je réfléchissais à ce que cascade nous avait dit, c'était bien lui qui causait le brouillard brutal et le grondement qui allait avec et tout ça c'était parce qu'il avait le rhume et quand il toussait ou bien éternuait le brouillard apparaissait il suffisait donc de le soigner. Arthur et moi étions soulagé par cette révélation. Quand soudain les gendarmes arrivèrent ! Cascade était tenu par deux gendarmes qui lui avaient mis une sorte d'étrange muselière, « mon » Yéti se débattait de toutes ses forces mais les gendarmes le tenaient fermement, nous hurlions pour qu'ils le relâche. Arthur alla même jusqu'à leur lancer des cailloux, je me joignis donc à lui, je voulais qu'ils relâchent Cascade. Avec Arthur nous avons essayé de leurs expliquer qu'il n'était pas méchant, que c'était notre ami, qu'il nous a simplement expliquer qu'il était malade et que c'était pour cela qu'il y avait du brouillard, c'était quand il éternué. Mais les gendarmes sans pitié le jetèrent dans un long cours d'eau, mais Cascade ne savait pas nager car il était encore petit, les gendarmes une fois l'avoir jeté à l'eau, nous prirent, nous empêchant de le sauver. Je voyais donc pour la seconde fois en deux jour, deux personnes que j'aimais mourir devant moi.

J'étais en train de pleurer, tous ce qu'il venait de ce passait en si peu de temps, c'était trop pour moi. Je m'affalais sur l'épaule d'Arthur, il me regardait fixement, il avait l'air extrêmement fatigué. Je devais lui dire pour ma mère. Après tout lui avoir expliquer dans les moindres détails, il me prit dans ses bras, il avait l'air tellement désolé.

Les gendarmes, après nous avoir ramenés dans la vallée, appellèrent les parents d'Arthur pour qu'ils viennent nous chercher. Ils avaient l'air tellement heureux de nous voir, ils nous ont dit de ne plus jamais leur faire des frayeurs comme ça. Arthur leur raconta pour ma mère, ils ont donc proposé de me ramener dans leur nouveau village (là où ils avaient été évacués), j'acceptais avec plaisir. J'espérais que là où était cascade, il serait en sécurité et arriverais à nous retrouver, car j'en étais persuadée, il n'était pas mort (ou du moins je l'espérais).

Catégorie 3^e une main

1 **Premier prix**
Hélène ROBINS DESPORT

2 **Deuxième prix**
Maely MOREAU

3 **Troisième prix**
Jules NAU TARADE

Premier prix



Hélène ROBINS DESPORT

3^e, collège Saint-Genès à Talence

« *Projet chimère* »

INCIPIT

On grimpait. La lune était voilée, et seule la lumière tremblotante de nos lampes frontales nous permettait de savoir où nous mettions les pieds. Lorsque nous avons quitté la vallée, maman et moi avons tout d'abord emprunté les sentiers balisés que prennent les randonneurs, mais après avoir évité de peu une patrouille militaire, maman a jugé plus sûr de quitter le chemin.

En jetant un regard derrière moi, je l'apercevais encore à travers les fourrés. Je songeais à Élisa, ma meilleure (et seule) amie. Nous nous connaissions depuis la primaire, et pourtant nous ne nous ressemblions pas le moins du monde : elle était discrète, créative et rêveuse tandis que j'étais plutôt forte tête, mauvais caractère et curieuse. Mais Élisa avait quitté la vallée depuis une semaine avec ses parents et elle me manquait déjà.

Le grondement retentit à nouveau et me ramena à la réalité de mes muscles douloureux. J'étais essoufflée.

« Maman, haletais-je, on peut pas se poser deux minutes ?

- D'accord, on va s'arrêter un peu, me répondit-elle »

C'était la première fois qu'elle décrochait un mot depuis notre départ.

On s'est arrêtées dans une clairière. Maman m'a tendu un sandwich et je me suis à nouveau perdue dans mes pensées.

Des milliers de questions se bousculaient dans ma tête depuis qu'on était parties. J'avais en effet toujours été très curieuse, voire un peu intrusive et je posais toujours des questions, ce qui avait le don d'agacer maman : « T'as invité qui à la maison ? Tu fais quoi ? Il est où papa ? ». Cette dernière question, j'en avait trouvé la réponse moi-même. Maman n'en parle jamais. Papa était guide avec elle. Un jour il est parti en montagne. On ne l'a plus jamais revu. J'avais quatre ans. Et maman s'est peu à peu emmurée dans le silence. Parfois elle devient complètement dépressive pendant plusieurs jours, mais quand elle va bien, elle se comporte comme une mère normale. Elle me demande comment s'est passée ma journée, ou me dit que je ressemble à papa.

C'est vrai, j'ai hérité de son mauvais caractère, mais aussi de sa particularité :

un système immunitaire fragile et un corps incapable de produire la couleur. Résultat, je suis blanche de la tête aux pieds. Yeux, corps, cheveux, de loin j'ai l'air d'un cadavre. Au moins je me fonds dans le décor enneigé des Cordaz.

« Ma chérie ?

Maman interrompt le fil interminable de mes pensées.

- Mmmm ?

- Tu te sens prête à repartir ?

- Et pour aller où au juste ? Demandais-je vivement.

- Cassandre, je te l'ai déjà dit, la...

- Oui, je sais, la coupais-je, « La curiosité est un vilain défaut » dis-je en imitant sa voix. Elle soupira :

« Allez, dépêche-toi ! Il faut continuer d'avancer avant que cette saleté ne nous recouvre entièrement ! »

On se remit en route dans un silence de fin du monde. J'étais fatiguée et je peinai à suivre maman. J'avais l'impression que nous étions complètement perdues, mais elle avait l'air de savoir où elle allait. Je lui faisais confiance, elle connaît la montagne comme sa poche. Le jour commençait à poindre et autour de nous la forêt est calme... Trop calme. On n'entendait pas un cri d'oiseau, pas un bourdonnement. Juste nos pas sur le sol tapissé d'aiguilles de pin. D'ailleurs, les arbres étaient étranges : leur écorce était noire et informe, comme si elle avait été brûlée. Une maladie, sans doute.

Plus on avançait et plus il faisait chaud. C'était encore pire qu'aux Cordaz. On se serait cru en plein mois de juillet. On continuait d'avancer jusqu'à arriver à une clairière donnant sur une vallée. Et dans cette vallée... Un immense bâtiment se dressait en contrebas, entièrement blanc. Il était entouré de barbelés et surveillé par des hommes armés. Apparemment ça rigolait pas. Je me tournai vers maman et vis son expression. Une expression de profond regret.

« Je suis désolée, murmura-t-elle. »

Je n'eus pas le temps de lui demander ce qui se passait que je ressentis une vive douleur à l'arrière du crâne et un voile noir tomba devant mes yeux.

Je me réveillai dans une atmosphère d'hôpital. Une odeur entêtante de désinfectant flottait dans l'air et un brouhaha ténu me parvenait malgré mon esprit encore embrumé. Je me trouvai dans une chambre aux murs entièrement blancs, sur un lit de camp (assez inconfortable d'ailleurs). Cette chambre spartiate ne possédait qu'une unique lucarne et même en regardant à travers depuis mon lit, il me fut impossible de dire s'il faisait jour ou nuit, le Brouillard recouvrant tout. Je mis quelques temps avant de me rappeler de ce qui s'était passé. Désormais, je devais certainement me trouver à l'intérieur du bâtiment blanc que j'avais aperçu avant d'être assommée. Par qui et pourquoi ? Combien de temps s'était écoulé depuis ? Je n'en savais rien. Mais ce dont j'étais sûre, c'est que maman

était ici et qu'elle connaissait cet endroit.

« Ah, tu es réveillée, fit une voix féminine à ma gauche. »

J'essayai de tourner la tête dans sa direction mais une douleur lancinante à l'arrière du crâne m'en empêcha.

« N'essaie pas de bouger me conseilla la voix, les effets du sédatif que l'on t'a administré ne se sont pas encore tout à fait dissipé.

- Où est-ce que je suis ? Demandais-je, la bouche pâteuse.

- Tu es aussi curieuse que ce que ta mère m'avait dit ! S'esclaffa-t-elle.

- Qu'est-ce que maman fait là ? Dis-je brusquement en essayant de me relever

- Reste tranquille tu veux ? Oui ta mère est ici mais pour le moment elle travaille. Mais puisque nous avons du temps avant qu'elle n'ait fini, et que tu as l'air de vouloir tout savoir, je vais te donner la raison de sa présence ici. Je suis le docteur Bergot. Il y a dix ans, j'ai été chargée par le gouvernement de fabriquer une arme chimique qui nous donnerait un net avantage sur le terrain en cas de guerre.

- Une guerre se prépare ? M'alarmai-je.

- Ne m'interromps pas ! Bon, je reprends. Il y a cinq ans, j'ai découvert avec ta mère dans un des coins les plus reculés de l'Amazonie un étrange champignon, auquel l'humidité ambiante et la chaleur permettaient de proliférer. Chose étonnante, il était capable, dans de bonnes conditions, d'infecter et de prendre le contrôle de plantes, d'insectes ou de petits animaux, trop faibles pour le repousser. Nous avons donc ramené ce champignon au laboratoire et avons essayé de le faire infecter des animaux de plus en plus gros. Plus il faisait chaud et humide, et plus les tests s'avéraient concluants. Nous sommes ensuite passées à l'étape suivante : les tests sur les humains.

- Vous pratiquez des tests sur des humains ?

- Des détenus et criminels sans grande importance...

J'éprouvai soudain un profond dégoût envers cette femme qui m'avait pourtant parue sympathique. Néanmoins, je tenais à connaître le fin mot de son étrange histoire.

- Et alors, ça a réussi ?

- Je pense que ce sera plus facile de te montrer, me dit-elle, un sourire énigmatique aux lèvres.

Quelques minutes plus tard, j'étais installée dans un fauteuil roulant et en route vers l'endroit où le docteur Bergot m'emménait. Nous débouchâmes dans une immense salle aux murs immaculés, et fourmillant d'activité. Des médecins et scientifiques en blouse blanche s'affairaient en particulier vers une partie de cette pièce, séparée en plusieurs box blancs dans lesquels... Oh non. Je ne pouvais pas y croire.

Dans ces sortes de cages se trouvaient des créatures humanoïdes. Leurs doigts allongés et griffus avaient creusé des sillons dans le sol carrelé et leurs

dents acérées qui sortaient de leurs gueules semblaient capables de broyer l'os sans trop de difficultés. Certains portaient des lambeaux de vêtements ou parfois des sortes de cuirasses. Mais ce fut surtout leur peau qui m'interpella : noire et informe, comme si elle avait été calcinée. Identique à l'écorce des arbres dans la forêt.

« Je te présente le Projet Chimère, me dit le docteur Bergot sans dissimuler sa fierté.

La réalité me frappa de plein fouet.

- Vous êtes des monstres..., soufflais-je. Ce sont des humains n'est-ce pas ? Des personnes dotées de sentiments et d'une conscience propre. Et vous les avez amenées ici pour les transformer en ces créatures ...

- La réalité peut en effet paraître choquante, me dit le docteur Bergot.

- Que faites-vous donc à ces pauvres gens ?

- Laisse-moi reprendre mon histoire, dit-elle. Un test sur un détenu s'est pourtant avéré concluant. En effet, une maladie génétique l'empêchait de repousser le parasite, qui l'a infecté. Le champignon éclot donc sans difficulté à l'intérieur de son porteur et lui retire les fonctions motrices de son cerveau et son humanité, provoquant chez l'infecté une agressivité surdéveloppée. Il est alors devenu un vrai monstre comme ceux que tu vois là, un animal aux forces décuplées et sans aucune conscience humaine, s'extasia-t-elle.

Ok, elle était folle.

- Mais le but de cette opération, reprit-elle, était que l'on puisse utiliser cette arme dans n'importe quelle condition. Or le parasite ne survivait pas si la chaleur et le taux d'humidité n'étaient pas assez élevés. J'ai alors mis au point une machine, certes bruyante, mais qui serait capable d'en produire en grandes quantités afin d'adapter progressivement le champignon à tout type de climat.

- Le BB, soufflai-je.

- Et toutes ces créatures sont notre arme ! Des humains infectés qui seront bientôt prêts à combattre pour nous... Et toi aussi !»

Elle se rua sur moi mais je fus plus vive qu'elle. Je sautai de mon fauteuil et m'échappai. Tout en courant je réfléchissais et un plan se dessinait peu à peu dans ma tête : si j'arrivais à atteindre la salle des machines et à désactiver le BB, le parasite, privé de chaleur mourrait et ces gens seraient sauvés, non ? Ça valait le coup d'essayer. Et de toute façon, je n'avais pas trop le choix, vu que cette tarée voulait faire de moi une de ses chimères. Je m'arrêtai quelques instants pour reprendre mes esprits et trouvai dans un couloir désert un plan du bâtiment. Il était immense mais, par chance, la salle des machines n'était pas loin. Je me remis en route quand j'entendis la voix du docteur Bergot qui criait : « Arrêtez-la, ne la laissez pas filer ! »

Oups. La porte n'était plus qu'à quelques mètres. Je piquai un sprint quand la

porte de la salle s'ouvrit brusquement. Et dans l'encadrement se tenait ...
« Maman ?! »

Je stoppai net. Le visage de ma mère n'exprimait aucune émotion. Soudain, je sentis une vive douleur dans le bras : Bergot m'avait rattrapée et planté une seringue contenant un épais liquide noir. Le champignon. Je le voyais se répandre dans tout mon corps en un réseau de veines noires qui se propageait le long de mon bras, sans que je ne puisse rien pour l'arrêter.

Des médecins m'emmènerent et me jetèrent sans ménagement dans un box. J'étais désormais entourée de quatre hauts murs blancs. Mon cœur tambourinait comme un diable en boîte dans ma poitrine, le sang pulsait dans mes tempes. Au fond du box, séparés de moi par une grande vitre se tenaient des scientifiques en blouse blanche, des calepins à la main ainsi que Maman. Je me ruai vers elle.
« Maman, sanglotai-je, pourquoi ?

Elle détourna la tête.

- Je suis désolée ma chérie. C'était le seul moyen de récupérer ton père. Ça fait des années qu'il est ici. C'était toi ou lui.

- Non...

- Je suis désolée, répéta-t-elle en s'éloignant. »

J'avais de plus en plus de mal à réfléchir. Quelque chose était en train de prendre le contrôle de mon esprit. Une porte métallique sur ma droite que je n'avais pas remarquée jusqu'alors s'ouvrit et une silhouette en émergea.

« Élisa ? »

C'était bien ma meilleure amie, en chair et en os qui se tenait devant moi.

- Oh, Cassandre ! Et elle s'effondra, en pleurs.

- Qu'est-ce que tu fais là ? Il y a d'autres personnes ici ?

- Oui, ils nous ont tous emmenés ici. Tous les habitants des Cordaz. Et ils nous ont enfermés. Parfois ils emportent certains d'entre nous, ils les emmènent ici. Ils ne reviennent jamais. Papa et maman...

Elle fut secouée de sanglots. J'avais de plus en plus de mal à l'écouter, à me concentrer. Élisa s'arrêta alors pour me dévisager.

- Cassandre, souffla-t-elle, ne me dis pas que tu es comme eux ? Ne me dis pas que tu es une de ces créatures ?»

Prise de panique elle recula, et essaya de m'appeler, mais je l'entendais de moins en moins. Ma vision se brouillait. De l'autre côté de la vitre maman m'observait, les yeux humides mais l'air résigné. J'essayais de lutter mais je n'y parvenais pas. J'avais l'impression d'être noyée dans un épais brouillard. Au loin, j'entendais encore la voix d'Élisa résonner... Puis le noir se fit.

La bête a faim. Devant elle, l'humaine appelle. Quoi ? Qui ? La bête ne le sait pas. Ce qu'elle sait c'est qu'elle a faim. L'humaine appelle à nouveau. La bête sent l'odeur de sa peur lui chatouiller les narines. Elle a faim. Et le repas vient d'être servi.

Deuxième prix



Maely MOREAU

3^e, collège Victor Louis à Talence

« Neiges éternelles »

INCIPIT

Cette escapade mère-fille était loin d'être la sinécure que j'avais initialement imaginée. Ça allait bientôt faire deux heures que nous marchions, seules dans le paysage monochrome et glacé de la montagne. Mes bottes crissaient dans la neige à chacun de mes pas et la doublure en fourrure à l'intérieur ne suffisait pas à me réchauffer. Je ne sentais plus mes orteils depuis bientôt un quart d'heure et n'aurai pas été étonnée qu'ils se détachent du reste de mon corps bien avant que nous arrivions à destination. Qu'elle que soit notre destination...

Maman m'avait à peine adressé la parole depuis notre départ. Elle ne répondait que vaguement à mes questions et restait évasive dès que j'abordais le sujet du « BB ».

Comprenant que je n'obtiendrais aucune explication de sa part, j'avais abandonné ma lutte inutile au bout d'une bonne demi-heure et avais préféré économiser mon souffle. Car ici, dans cet enfer désolé aux pierres ciselées et aux blizzards hostiles, la moindre bouffée d'air s'avérait aussi précieuse que douloreuse. À chaque inspiration, j'avais l'impression que mes poumons étaient réduits en lambeaux, comme déchirés par des poignards de glace. C'était stupide de ma part de penser ça, je le savais bien, mais mon cerveau déboussolé et engourdi ne pouvait s'empêcher d'imaginer le pire.

De plus, comme pour accentuer encore mon malheur, mon pitoyable sens de l'orientation m'avait complètement abandonnée dès l'instant où je m'étais retrouvée en dehors des chemins balisés. Si maman et moi nous retrouvions séparées, il me serait impossible de retrouver seule le chemin du retour.

Maintenant, je me sentais bête d'avoir accepté de la suivre sans rien dire, sans lui poser la moindre question. Je lui faisais une confiance aveugle. Je crois bien qu'elle l'a brisée en risquant ma vie ainsi.

La seule chose qui me maintenait debout, c'était le « BB ». Car, aussi étrange que ça pouvait paraître, il préservait le peu de chaleur corporelle que je possédais encore, réchauffant, au moins pour un temps, ma carcasse gelée que je

traînais désormais comme un fardeau. L'inconvénient était qu'il était si opaque qu'il m'empêchait d'y voir à trois mètres. Je ne savais pas d'où il pouvait bien venir, et je me doutais que maman en savais plus qu'elle ne le laissait croire, mais j'étais trop fatiguée pour insister davantage. Je me contentais de le traverser prudemment, alors qu'il semblait s'accrocher à mes vêtements comme de la barbe à papa.

Soudain, une pierre habilement dissimulée sous la poudreuse roula sous mes pieds. Je poussai un cri de panique en me sentant tomber. J'entendis la pierre rouler jusqu'au bord du chemin escarpé, et la brume s'écarta pendant quelques instants pour me laisser entrevoir le ravin que je longeais sans le savoir depuis plus d'un quart d'heure. Je me crispai et mes poings se serrèrent à en faire blanchir leurs jointures, puis, je m'écrasai lourdement sur le dos. La plaque de givre sous moi se brisa à plusieurs endroits. Me sentant glisser, j'enfonçai mes doigts dans la neige avec énergie dans l'espoir de freiner ma chute. Je me retrouvai alors suspendue par une main à une minuscule corniche logée dans la roche, avec, sous moi, un vide vertigineux, et au-dessus de ma tête, les sommets titaniques qui éventraient les nuages de leurs pics acérés et qui paraissaient me narguer de toute leur hauteur. Horrifiée, je laissai échapper une plainte qui se répercuta en écho dans la montagne silencieuse et jusque dans la vallée environnante.

Maman se figea.

Puis, alors que ma situation ne me semblait pas pouvoir empirer davantage, un grondement menaçant retentit en réponse à mon cri. Il ressemblait un peu à celui que l'on entendait parfois lors du passage du « BB », mais en beaucoup plus dantesque et terrifiant. Surtout qu'il fut aussitôt suivi par un bruit autrement plus alarmant : un craquement.

Ce sinistre son raisonna dans mes oreilles à la fois comme une certitude et une promesse. La promesse que mon heure viendrait plus tôt que je ne l'aurais cru, la certitude que j'en était l'unique responsable. Alors, sans que je ne sache pourquoi, un souvenir tout bête me remonta à l'esprit. C'était quelque chose d'anecdotique, de futile en un pareil moment, une comptine que ma mère me chantait parfois quand j'étais petite, et qui me laissait désormais un arrière-goût amer dans la bouche...

« La montagne est ton amie
Mais ne pousse pas un cri
Ou tu finiras enterrée
Sans avoir le temps de hurler
La neige préservera ton corps
Des années après ta mort
Tu seras figée dans le temps
Sculpture de chair et de sang

Tu seras figée dans la nuit
Même après des décennies... »

Puis, un enfer glacé déchaîna ses foudres sur nous...

J'observai, atterrée, tout un pan de la montagne se détacher dans un épouvantable vacarme. L'avalanche n'était juste « grande », elle était gigantesque : un immense mur de glace et de roche qui nous fonçait dessus à une vitesse folle dans un roulement comparable à la course effrénée d'une centaine de taureaux en déroute.

Et moi, petit être insignifiant face à la grandeur et à la majesté sauvage de cette force de la nature, je la fixais, pétrifiée, incapable de remuer un muscle. En jetant un bref coup d'œil à maman, je m'aperçus qu'elle se trouvait dans le même état que moi, et qu'elle avait de surcroît laissé tomber son sac à dos dans la poudreuse.

Et alors que je prenais peu à peu conscience que je risquais de mourir là, dans ce désert mortel et glacé où personne ne retrouverait jamais mon corps qui resterait figé dans la glace le temps d'une éternité, je vis deux flammes étincelantes s'allumer au cœur de l'avalanche.

Non, pas des flammes... on aurait plutôt dit des yeux. Deux énormes yeux ambrés qui me fixaient sans ciller et qui m'arrachèrent un frisson.

Un vent chaud m'ébouriffa les cheveux et fit disparaître mes craintes avec une aisance étonnante, me faisant presque oublier que j'étais suspendue par une main à la paroi friable d'un gouffre sans fond. Une boule de calme et de sérénité vint se loger au creux de mon estomac, telle une petite flamme timide, alors même que la neige allait s'abattre sur moi et me prendre la vie d'une seconde à l'autre. Mais j'étais comme groggy, je n'arrivais même plus à formuler une pensée claire ou à me rappeler de quoi j'avais si peur. Ma douleur m'abandonna, et un agréable fourmillement se diffusa le long de mon dos, apaisant mes articulations meurtries. Je n'avais plus froid du tout.

Je me mis à lutter contre cet étrange état végétatif qui étourdisait mes sens, tentant farouchement d'en trouver la cause. Et puis... une image se forma dans mon esprit : deux lueurs mordorées qui me dévisageaient avec un mélange de curiosité et d'appréhension au cœur d'une tempête éclatante. « Les yeux de l'avalanche » songeai-je finalement, fière d'avoir pu mettre un mot sur ce tableau étrange.

Mon illusion idyllique vola brusquement en éclat à cette pensée.

L'avalanche.

Comment avais-je pu oublier ?

Tout mon calme et ma sérénité me quittèrent d'un coup, et le froid mordant agressa mon corps avec une violence renouvelée. Je battis des cils pendant quelques instants pour reprendre mes esprits chasser la neige qui s'y était accumulée. Une brume opaque entourait mon visage et réchauffait mes joues rosies, la tempête avait disparu... et deux yeux jaunes me regardaient fixement à seulement quelques centimètres de mon visage.

Je poussai aussitôt un hurlement de panique, ignorant ostensiblement les avertissements de la chanson qui continuait de tourner en boucle dans ma tête. Le renforcement de pierre auquel ma main était toujours fermement cramponnée s'effrita soudainement, me précipitant dans le vide.

Je connus un instant de panique en me sentant tomber -instant qui me sembla d'ailleurs durer une éternité- avant que quelque chose de terriblement pointu ne s'enfonce dans le col de mon manteau, stoppant net ma chute.

Mon cœur rata un battement, et je relevai la tête en tremblotant, manquant de m'étouffer en me retrouvant face à une serre de la taille d'un télésiège, aux griffes longues comme mon avant-bras et aussi acérées qu'un sabre bien affûté.

Je m'humectai nerveusement les lèvres, hésitant entre faire la morte ou me débattre telle une martyre, alors même que cette seconde solution me propulserait certainement tout droit dans le ravin auquel je venais d'échapper.

Je reportai donc mon attention sur les deux énormes yeux jaunes qui me fixaient toujours, cette fois attachés à une tête immense dotée de mâchoires colossales, elles-mêmes bardées de crocs éclatant capables d'éventrer un hippopotame sans fournir le moindre effort. La tête était soutenue par un cou épais comme un tronc qui rejoignait un corps reptilien aux écailles étincelantes comme des joyaux. Une crête dorsale d'une matière semblable à de la glace partait de la base de la nuque et se prolongeait jusqu'à une queue démesurée et flexible comme un fouet. C'était une créature monstrueuse, une arme de chair et de sang comme on en voyait dans les mythes et les légendes.

Je m'apprêtais à le supplier de me laisser partir, d'épargner ma vie aussi insignifiante fut-elle, quand je cessai soudain de simplement le voir pour commencer à le regarder vraiment. Il n'y avait sur son museau aucune trace d'animosité, juste une curiosité empreinte d'amusement. Il renâcla et son souffle chaud finit de me décoiffer. Je reconnu aussitôt la chaleur opaque et humide du « BB », et un grognement bienveillant de la part de l'animalacheva de me convaincre de l'origine de la mystérieuse brume qui s'était abattue sur la ville. Il me faisait un peu penser à un enfant joueur, fier d'une farce qu'il était le seul à trouver drôle.

La bête me reposa doucement dans la neige, à l'abri d'un monticule rocheux,

et, de son autre patte, dévoila le corps inerte et paisible de ma mère -sûrement plongée dans une autre de ces hallucinations causées par le « BB ». Le reptile posa sur moi un regard chaleureux, avant de s'effacer dans la brume, pareil à un mirage. Je fixais encore la neige avec une expression béate quand ma mère sortit enfin de sa transe. Je décidai de taire l'existence du dragon, tant pour sa sécurité que pour ma santé mentale qui semblait sérieusement compromise.

- Tu vas bien ? Lui demandai-je en essayant de paraître le plus naturel possible. Maman évita ma question...

- Tu l'as vu n'est-ce pas ?

... Alors j'ignorai la sienne.

Malgré tout, un sourire émerveillé restait figé sur mon visage sans que je parvienne à m'en défaire...

Troisième prix



Jules NAU TARADE

3^e, collège de François Mauriac à Léognan

« Les Yeux »

INCIPIT

Cela fait maintenant douze heures que nous sommes parties. Douze heures que nous avons quitté ces Cordaz qui m'ont vue grandir... La première heure avait été la plus dure. Je me retournais sans cesse pour attraper du regard des aperçus de la vallée. La peur me tordait le ventre dans l'obscurité omniprésente ! Que se passerait-il si l'on nous attrapait ? On ne s'en tirerait pas avec un simple

« Bonjour, désolées on s'est perdues. On n'a pas vu les barrages » Non. On a désobéi ouvertement. La même question tourne sans arrêt dans ma tête. Qu'allons-nous faire ? Maman le sait-elle seulement ? Je crains que ces doutes et cette peur au ventre ne me quittent pas du voyage.

Mais bon, puisqu'il fallait poursuivre, j'ai ravalé mes larmes, relevé la tête et j'ai continué d'avancer. Le soleil tape sur ma nuque. Maman dit que tant qu'il est là il ne peut rien nous arriver. En revanche, s'il venait à disparaître... Elle n'achève pas sa phrase, mais je vis en montagne depuis suffisamment longtemps pour savoir que malgré sa beauté, elle est traîtresse ! Ne plus rien voir en montagne est synonyme de mort ...

Nous nous arrêtons vers midi. Maman sort de son sac des barres protéinées. Elle ne m'en donne qu'une. Ce n'est pas suffisant pour mon ventre qui crie famine. Lorsque je lui en redemande, elle refuse séchement.

- Nous n'en aurons pas assez sinon, m'explique-t-elle. Il va falloir apprendre à te retenir et à oublier le manque de confort.

Nous repartons. Aucune de nous ne parle, chacune absorbée dans ses pensées. Pour tuer le temps, j'observe le paysage. La nature est magnifique. J'aperçois ici un lièvre qui sort le museau de son terrier, j'entends le chant élégant des oiseaux là-bas, ressens sur ma peau la douce caresse du vent... Nous nous arrêtons pour la nuit. Sans un mot, maman allume un feu et sort un paquet de guimauves.

J'écarquille les yeux, surprise : je ne pensais pas qu'elle en avait pris. Nous les savourons en silence. Puis, elle extrait de son sac des duvets. Nous nous em-

mitouflons dedans et nous nous couchons. Dans le noir, la nature qui m'avait paru si belle en plein jour, prend des proportions effrayantes ! Le moindre bruit d'animaux résonne et se répercute. Nous sommes bientôt comme cernées de grognements et hurlements à glacer le sang. Mais le pire reste l'angoisse qui revient, omniprésente dans l'obscurité. Que faire ? Quelle direction prendre ? A force de tourner et virer dans mon sac de couchage, je sens le sommeil peser sur mes paupières.

Soudain, un craquement de branches me fait sursauter. Je perçois comme une présence derrière moi. Je voudrais réveiller maman, mais quelque chose me retient. Je me lève alors en silence et me tourne lentement vers la source du bruit. Mais j'ai beau scruter les ténèbres, je ne vois aucune créature. Tout à coup, d'immenses yeux rouges apparaissent ! Ils sont aussi larges que des assiettes, les pupilles réduites à de simples fentes et luisent d'une lueur malveillante. Une sueur froide me glisse le long du dos. Je sens mes épaules agitées de tremblements. Les Yeux se rapprochent et le contour d'une bouche souriante aux dents acérées se dessine dans le noir ! Je voudrais hurler mais mes lèvres restent closes et le son meurt dans ma gorge. Et maman qui ne bouge pas... Je suis terrifiée, je voudrais m'enfuir mais mes jambes restent collées au sol. Les Yeux se décident enfin à sauter vers moi. La bouche s'ouvre en grand et une langue en sort et passe sur ses lèvres ! Mon cri sort enfin. Je hurle à m'en rendre aphone. J'évacue toute ma frayeur et mon angoisse à travers ce braillement. Alors que les Yeux sont sur moi, je me réveille en sursaut sans jamais cesser de hurler.

Maman, anxieuse pour moi, entoure mon dos de ses bras et me serre contre elle. Ma respiration saccadée se fait haletante puis se calme enfin tandis que les battements de mon cœur ralentissent. Je suis trempée de sueur après ce rêve effrayant. Je n'arrive pas à en sortir et il reste dans ma tête.

Oublierai-je un jour les Yeux rouges ?

Alors que je me rendors, bercée par maman, un bruit assourdissant retentit. On aurait dit comme une explosion. J'écarquille les yeux et sursaute en cherchant à comprendre ce vacarme.

D'autres sons semblables résonnent et l'on perçoit le bruit caractéristique de pierres dévalant la montagne, s'entrechoquant, se brisant sous la violence des coups comme lors des éboulements. Puis suivent d'intolérables bourdonnements semblables à ceux d'un insecte mêlés aux ronronnements d'un moteur. Je fixe maman afin de voir si elle connaît l'origine de ces bruits. Son visage n'est que haine et dégoût

- Ils recommencent ! grogne-t-elle !

- Qui donc ?

Elle soupire longuement puis répond :

- Des mineurs. Ils ont découvert un gisement riche et forent la montagne

sans aucun respect pour la nature. Leurs engins sont très polluants et empoisonnent la faune et la flore locales ! Nous sommes allés les voir avec les autres guides, mais ils ne veulent rien entendre ! Ils sont bien les seuls qui ne soient pas dérangés par ce fichu brouillard.

Sentant qu'il n'y avait rien à ajouter, je me recouche et dors très bientôt.

Le lendemain matin, nous reprenons nos affaires et repartons. Au fur et à mesure des jours, nous adoptons une routine. Le matin, nous récupérons nos affaires. Durant toute la journée, nous marchons en silence ne nous arrêtant que lorsque le soleil est au plus haut pour manger. Enfin le soir nous soupons et dormons à la belle étoile tout en discutant de nos rêves et espoirs pour l'avenir !

Étrangement, je ne me suis jamais sentie aussi proche de ma mère que maintenant, au milieu de la nature et dans le silence ! La journée, nous nous arrêtons souvent pour qu'elle me montre telle ou telle plante comestible que nous mangeons le soir ou des animaux majestueux que nous observons sans bruit. Elle les repère toujours la première bien qu'elle feigne le contraire pour que j'aie le plaisir de les voir aussi. Je ne saurais dire quelle distance nous avons parcourue car nous repassons plusieurs fois aux mêmes endroits. De plus, je ne connais toujours pas notre destination finale et reste persuadée que maman ne la connaît pas plus que moi. Mais j'ai confiance en elle ! Elle saura nous guider où il faut ! Néanmoins, la civilisation me manque. Pour ne pas devenir folle, je tiens un compte des jours en ajoutant chaque jour un caillou rond et lisse dans mon sac.

Le jour où je rajoute le septième caillou dans mon sac, nous sommes dans une zone dangereuse. Le terrain y est traître et maman surveille chacun de nos pas. Nous aurions vite fait de nous tordre la cheville ou pire, de chuter tout en bas de la montagne, un accident fatal. Maman semble aux aguets et sursaute au moindre bruit. Quoi qui puisse inquiéter maman, ce n'était pas bon pour nous. Tandis que nous marchons, un léger vent se lève, monte, enflé jusqu'à devenir une bourrasque au gémissement semblable à un rire. Nous observons alors une brume se former en bas de la vallée et commencer à monter vers nous.

Mon sang se glace et je fixe maman qui commence à pâlir. Elle cherche du regard une zone sécurisée, mais c'est inutile : il n'y en a pas. Je sens la sueur perler sur mon front, mes jambes se liquéfient et des larmes montent à mes yeux car je suis persuadée que ce brouillard me sera fatal. Il nous englobe tandis que retentit dans mes oreilles l'étrange rire du vent. Je ferme les yeux pour me calmer et respirer. Lorsque je les rouvre, tout est gris. On ne voit plus rien. Je peine à distinguer maman pourtant à moins de trente centimètres de moi ! Et, seule, au milieu de ce vide gris et opaque, je sens peser sur moi un regard. Je me retourne et distingue dans le noir deux grands yeux rouges flam-

boyants. Les Yeux ! Ils sont de retour ! Je me mets à hoqueter tout en tenant ma tête entre mes mains. Je la serre fort ! Si fort ! Comme si je pouvais écraser la pression et la sensation diffuse de terreur qui s'est infiltrée dans mon crâne. Mais, par-dessus mes gémissements d'angoisse, j'entends maman qui m'intime de me taire. Je regarde autour de moi : les Yeux ont disparu ! Je comprends alors pourquoi maman m'a fait taire. On perçoit non loin, le vrombissement d'une nuée d'insectes. Je comprends alors. Je supplie maman du regard.

- Non ! me répond-t-elle sèchement. Je refuse leur aide et de leur devoir quoi que ce soit !

Mais après une demi-heure dans l'incapacité de voir, maman comprend qu'on n'a pas le choix.

Nous nous dirigeons donc vers la source du bruit et pénétrons dans la mine... Nous sommes accueillies par un mineur goguenard face à notre situation :

- Alors, on s'est perdues dans le brouillard ?

- Attends, renchérit un autre, c'est un des guides ! Ça se dit connaître la montagne et ça s'y perd ! s'esclaffe-t-il !

Maman, les lèvres pincées, ne répond rien et se dirige vers le fond de la mine, l'air de savoir ce qu'elle fait. Elle échange quelques mots avec le chef des mineurs et obtient l'autorisation de dormir ici. Le soir venu, nous partageons le repas des mineurs et allons-nous coucher dans la chambre qui nous est réservée. Maman s'endort aussitôt, mais je ne parviens pas à trouver le sommeil ! L'impression d'être observée par les Yeux ne me quitte pas. J'ai beau me convaincre que c'est stupide, elle ne disparaît pas.

Je décide donc de faire le tour de la mine afin de vérifier et de me convaincre de l'absence des Yeux.

Je parcours les galeries, désertes à cette heure-ci. Seul le bruit de mes pas contre la pierre retentit et résonne. J'ai quasiment fini d'explorer la mine, lorsque, mue par une impression soudaine, je pénètre dans un boyau de la mine, découvert aujourd'hui. Il n'a donc pas encore été exploré. Je m'y avance, tel un pantin contrôlé par un marionnettiste. Du moins, c'est là mon impression. Je voudrais faire demi-tour mais continue d'avancer, mes jambes ne m'obéissant plus ! Je débouche enfin sur une grande caverne parfaitement circulaire. La seule source de lumière provient de mystérieux cristaux azur qui projettent leur clarté aux alentours.

Des lambeaux de brume flottent près du sol. Tout à coup, ils se mettent à tournoyer et se regroupent au centre de la caverne. Ils s'assemblent et une masse de brouillard, s'élèvent et montent jusqu'au plafond. Elle prend une forme vaguement humanoïde et des yeux, tels des braises apparaissent au milieu de cette brume opaque. A leur vue, je tressaille, défaille et tremble de tous mes membres. Je sens la peur monter en moi, pareille à un serpent si-nueux qui avance vers ma tête. Ça y est ! Il l'a atteinte ! Mes joues deviennent

rouges et une chaleur extrême m'envahit. Mais elles palissent vite et c'est au tour d'un froid glaçant de m'envelopper. Les Yeux ne cessent de me fixer. Un éclat de rire explose dans la caverne. Puis une voix narquoise et sifflante retentit dans ma tête :

- Alors petite, on vient me chercher dans mon antre ?
- Qui...Qui êtes-vous ?
- Disons que je suis si vieux que tous m'ont oublié. Je suis une entité des montagnes aussi ancienne que le monde. Dans le temps on me respectait et m'adulait et voilà qu'aujourd'hui on creuse au plus profond de moi et me défigure ! crachent les Yeux, amers.
- Mais, c'est vous qui provoquez ce brouillard sur la vallée !
- Oui, pour chasser ces maudits mineurs. Mais aussi pour me venger de l'humanité ! D'ailleurs si demain soir ils ne sont pas partis, je déclencherai un ultime brouillard sans fin sur toute la région. A moins que tu ne trouves le moyen de les chasser..., ajoute-t-il, narquois
- Vous voulez que je les fasse partir ? Mais comment ?
- Débrouille-toi ! tonne la voix !

Soudain, la brume fonce vers moi, m'éjecte hors de la caverne et une chute de rochers en bouche l'entrée à jamais. Maman et les mineurs accourent, inquiets du bruit. Ces derniers sont furieux. J'ai condamné un endroit qu'ils n'avaient pas pu explorer. Mais la plus en colère est maman. Ses yeux sont furibonds, elle était très inquiète pour moi ! Je sanglote, encore traumatisée de cette épreuve. Mais je dois exécuter les ordres des Yeux. Je respire un grand coup puis demande à voir le chef. On me rit au nez et on raille maman de l'impétuosité de sa fille. Je tente de leur expliquer qu'une grande catastrophe court. Ils n'en rigolent que plus. Alors, je tente un coup de bluff. Je leur raconte avoir remarqué de grandes fissures, prêtes à céder, dans la caverne ! Les mineurs débattent entre eux, suspicieux, puis décident de ne pas prendre de risques et me conduisent à leur chef. Maman me regarde, estomaquée. Une fois devant lui, je raconte toute l'histoire, la vraie histoire et les met en garde contre les Yeux. Une fois mon récit terminé, je les regarde, attendant leur réaction, remplie de crainte et d'espoir. Mais ils se contentent de fixer maman, le sourire aux lèvres. Je la contemple, cherchant la raison de leur réaction. Elle se tourne vers moi.

Dans son regard, je ne lis que déception et haine. Ses yeux me lacent des éclairs. Le chef des mineurs prend la parole tout en regardant maman :

- Vous n'avez rien trouvé de mieux pour nous éjecter ? Un esprit des montagnes ?

Sérieusement ? On a déjà reçu d'étranges avertissements, des « PARTEZ », gravés dans la roche, mais ça, ça dépasse tout !

Son visage s'illumine puis vire au rouge cramoisi de colère.

- Mais alors, c'est vous, ces messages ! Vous n'avez pas aimé notre refus

quand vous êtes venue avec vos collègues, et maintenant vous nous menacez ! Mais on ne compte pas partir, ma p'tite dame. On a toutes les autorisations nécessaires. On va creuser dans la montagne jusqu'à en avoir exploité toutes les ressources. Et en plus, vous entraînez votre fille là-dedans ! Si ce n'est pas malheureux !

- Je ne sais pas ce que fait ma fille, mais je n'y suis pour rien ! Le brouillard s'étant levé dans la nuit, nous partons !

Je la fixe, ébahie. Elle ne me croit pas non plus ! Elle se dirige vers la sortie. Je ne bouge pas.

- Magne-toi ! Aboie-t-elle.

Je m'exécute et cours vers elle. Nous sortons. On marche pendant trois heures, en silence. C'est inutile de lui reparler de ce qui s'est passé cette nuit, je le sais. Elle rumine de sombres pensées. Elle m'en veut énormément, je ne l'ai jamais vue aussi en colère ! Elle déteste être humiliée. Quant à moi, je suis effondrée. J'ai échoué à les convaincre. Je le sais, j'entends leurs machines forer depuis notre départ. La vallée est condamnée et nous avec ! Ce n'est plus qu'une question de temps. Depuis notre départ, je guette, anxieuse, la montée du brouillard, l'angoisse au ventre. Je transpire abondamment et suis extrêmement nerveuse !

Soudain, maman s'arrête. Nous n'avons plus d'eau. Heureusement la rivière est proche. Elle part dans sa direction remplir nos gourdes. Je veux l'accompagner mais elle refuse. Le cours d'eau est trop dangereux, tomber dedans c'est la mort assurée, m'explique-t-elle. Elle part donc seule et je l'attends. Après une dizaine de minutes, je remarque des volutes de brume qui montent en serpentant.

Refusant d'y croire, je ferme les yeux puis les rouvre lentement. Cela ne change rien. Le brouillard est bien en train de monter. Un étau enserre ma tête. Ça y est ! Les Yeux ont mis leur menace à exécution !

La vallée est condamnée à un éternel brouillard. Ma respiration devient saccadée. J'halète, ne parvenant pas à reprendre mon souffle. Je regarde dans tous les sens, tentative désespérée d'apercevoir une issue, un espoir pour contrer le destin qui avance. Soudain, un bruit retentit. Il s'agit d'un énorme plouf. Ma bouche s'ouvre et un hurlement s'en échappe avant que je ne comprenne pourquoi. Maman ! Je me souviens tout à coup d'elle. Pourquoi n'est-elle pas revenue ? Ce bruit ! Ça ne peut pas être elle ! Elle connaît trop bien la montagne. Pourtant, un hurlement d'effroi retentit. Ce n'est pas moi. Bien que je n'aie jamais entendu ce son sortir de la bouche de maman, je sais que c'est elle ! Je ne peux m'empêcher de l'imaginer, ballottée par le courant, sortant de temps en temps la tête de l'eau pour respirer, épuisée et tentant de survivre ! J'écoute. Je guette ses cris. Ils sont de plus en plus longs et stridents. Puis, tout à coup, plus un bruit. Ne reste qu'un silence omniprésent. Les larmes dévalent le long de mes joues, telles une avalanche sur les flancs d'une mon-

tagne. Je prends conscience que jamais plus on ne parlera, que jamais plus elle ne m'entourera de ses bras. Elle est partie. Partie. Ses mots tournent dans ma tête, cruels et dévastateurs. Partie, alors qu'on était fâchées. Partie, sans que j'aie pu lui dire au revoir et que je l'aime. Partie à cause de cette saloperie de montagne qu'elle adorait.

Je brandis mon poing vers le ciel. Je te hais la montagne ! Tu me l'as prise ! Je suis seule maintenant. Je hurle toute ma haine, ma peur, mon désespoir et surtout ma tristesse dans un long cri. Puis j'éclate en sanglots. Je me recroqueville sur moi-même, maintenant seule au monde, tandis que tournent dans ma tête les souvenirs. Partie... Partie... Partie !

Je ne sais combien d'heures je reste ainsi. Au fur et à mesure, lentement, je redresse la tête.

Les machines se sont tuées. Les mineurs les ont -t-ils stoppées ? Mais il est trop tard !

- Ils peuvent crever ! grogne-je.

Puis la peur revient. Je suis seule. Je sens mon cœur battre à toute allure. Ma tête est à la fois chaude et froide. Je tremble. Ma respiration s'accélère. Je me sens observée. Où êtes-vous Yeux de malheur ? Ne m'avez-vous pas assez tourmentée ? Je regarde autour de moi. Mes paupières tressaillent. Je me mets à me gratter furieusement, parcourue de démangeaisons nerveuses. Et mon cœur qui ne ralentit pas ! L'air me manque, je suffoque. Je n'ai plus d'espoir, je sais qu'il est vain. Je sens mon rythme cardiaque encore accélérer. Je ne pensais pas cela possible. J'ai l'impression que mon cœur va jaillir de ma poitrine ! Ma respiration aussi s'emballe, ma poitrine s'abaisse et se soulève à un rythme frénétique.

Des points noirs dansent devant mes yeux. Mes pensées se ralentissent. Le monde autour de moi en fait de même. J'ai l'impression que s'il n'y avait pas ce maudit brouillard je pourrais scruter jusqu'aux moindres détails de la plume d'un oiseau en plein vol. Mes battements s'intensifient et s'accélèrent encore. Ma respiration de même. A chaque inspiration et mouvement, une douleur aiguë me traverse la poitrine, tel un arc électrique ! Tout à coup, je me sens chuter vers l'arrière, tout doucement. J'atterris en douceur dans un tapis de feuilles qui me forment un lit moelleux.

Un rire retentit et deux yeux rouge sang apparaissent et me fixent ironiquement. Leur vue termine de me terrifier ! Une ultime douleur, la plus intense jusque-là me parcourt le corps ! Puis, tout me paraît moins grave. Je regarde les Yeux et leur souris même. Seul le rire me dérange. Je me sens devenir légère et partir. J'arrive maman. Moi aussi, je pars. Et, tandis que je sens mes yeux se fermer et mon cœur ralentir enfin ; je lâche prise. Je suis partie. Un noir total s'installe devant mes yeux, plus opaque que le brouillard. Partie...

Catégorie 3^e plusieurs mains

1

Premier prix

Alycia SINGH

Chloé DUMARTIN

2

Deuxième prix

Laure MONNIER

Maëlle VELOU

3

Troisième prix

Soline BONNEVALLE

Amandine RAYMOND

Iloa ROBIN

Premier prix



Alycia SINGH Chloé DUMARTIN

3^e, collège Ausone à Bazas

« *Un terrible secret* »

INCIPIIT

Les passages étaient étroits. Il faisait sacrément froid. Après deux jours de périple, nous avons croisé un cerf majestueux qui a tenté de nous tuer avec ses bois. Une autre fois, les passages étant très glissants, j'ai failli tomber de six mètres. Mon cœur n'avait jamais battu aussi fort. On marcha pendant de longues heures. Nous avions tellement faim que nous avions failli manger des baies empoisonnées. Heureusement, maman a aperçu un pauvre petit lapin tout blanc sur son lit de neige souillée par le rouge sang et des restes de baies, ce qu'il lui a permis de deviner que celui-ci était mort à cause de ces baies. Nous avons donc erré jusqu'à trouver une source de nourriture sûre.

Ce soir-là, nous avons trouvé une grotte dans laquelle passer la nuit. Au matin, aux alentours de cinq heures, un bruit sourd nous réveilla. Il se mit à pleuvoir très fort et le brouillard apparut. Nous sommes allées voir à l'extérieur de la grotte pour essayer de trouver l'origine du bruit qui nous a réveillé, qui était peut-être aussi l'origine du brouillard. Nous avons marché longtemps, sans succès. À la fin de la journée, nous sommes retournées nous coucher.

Alors que je me glissais dans le sac de couchage, je remarquais que mon pendentif offert par ma grand-mère avant sa mort avait disparu. Quant-à-elle, ma maman remarqua que l'argent qu'elle avait mis de côté n'était plus là. On s'était fait cambrioler ? Mais par qui ? Comment ? Pourquoi ? Quand ? Je soulevai les sacs de couchages, les vêtements, les chaussures tout ! Nous nous sommes même aventurées au fond de la grotte, mais rien ! Qui a fait ça ?

- Je jure de lui faire manger tous les cailloux un par un, je me vengerais et retrouverais le collier de mamie et l'argent.

Je fis mine de m'endormir, tout en attendant que Maman se couche à son tour et s'endorme. Une fois que je l'entendis ronfler, je sortis à pas de loup de mon sac de couchage. Je le roulai en silence. Mon idée, un peu idiote je l'avoue,

était de partir seule pour retrouver ce qu'on nous avait pris. Seule, dans la nuit, au beau milieu de la montagne, ce n'est pas la meilleure des idées pour une petite fille de 11 ans, mais je ferais tout pour retrouver ce que les coupables, et ce que les voleurs nous ont pris.

Plus je m'éloignais de la grotte, plus je disparaissais dans le brouillard. J'étais munie d'une petite lampe torche, mais celle-ci ne m'éclairait pas bien loin. Soudain, ma lampe se mit à clignoter, et d'un seul coup, elle s'éteignit. J'étais dans l'obscurité, seule, sans défense, et j'hésitais à faire demi-tour pour retourner vers la grotte où ma maman dormait paisiblement sans savoir que moi j'étais dans le froid, abandonnée de tous. Mais je ne pouvais pas baisser les bras comme ça, je voulais ramener nos affaires, avant qu'elle ne se réveille. Un violent vent se leva et me fit face. J'avancais donc à contre sens du vent.

Tout à coup, je remarquais une petite silhouette se déplacer autour de moi. Il était trop mignon avec ses joues toutes potelées, on aurait dit un bébé lutin. J'avais envie de le croquer. Je ne voyais rien, je m'accroupis pour pouvoir lui parler. Je devais encore me baisser pour être face à lui alors que j'étais déjà à genou. Je l'examinai, de haut en bas, mais il prit peur et s'échappa. Je le suivis alors. Il allait vite. Plusieurs fois je faillis tomber de la rude falaise. Il s'engouffra alors dans une grotte obscure. Je le perdis de vue. Je tentai de rallumer ma lampe qui s'était éteinte précédemment, mais les piles avaient réellement lâché. Je décidai donc d'avancer prudemment dans la grotte.

Il n'y avait aucun bruit à part des petites voix à peine audibles. Je criai pour demander s'il y avait quelqu'un, mais ma voix résonna. Personne ne me répondit. Je pris alors la décision irréfléchie de m'enfoncer un peu plus profond dans le noir. Je m'arrêtai à une intersection. Un chemin partait à droite, un autre à gauche, et enfin un dernier continuait tout droit. Je pris un long moment pour réfléchir puis je choisis le chemin de droite. Avant de me mettre en route, je vérifiais que j'avais tout le nécessaire: une lampe torche, assez de nourriture et mon duvet. Je dus marcher de longues heures pour enfin atteindre le bout du tunnel, qui s'avéra n'être rien d'autre qu'un cul de sac.

- UN CUL DE SAC ! Non mais sérieux, c'est quoi ça ? J'ai marché tout ce temps juste pour ça ? Pour me retrouver en face d'un mur ? Pestai-je en donnant des coups de pied dans ce satané mur.

Puis, à bout de force, je fis demi-tour, en songeant à aller retrouver Maman ou bien à retourner au village et à attendre que le brouillard passe de lui-même. Une fois de retour au maudit croisement, je décidai de passer la nuit ici et de surveiller le moindre mouvement, ou si j'entendais du bruit pour m'indiquer quel chemin prendre. J'installais mon sac de couchage et me glissa dedans pour passer la nuit.

Le lendemain matin, en me réveillant, je surpris le même lutin que dans la forêt,

assis à côté de moi en train de manger toutes mes provisions. Je me levai d'un bond. Je le chassai de mon sac et lui criai : « Qu'est-ce que tu fais là ? » Avant que je ne puisse l'attraper, il se dirigea tranquillement sur le chemin de gauche. Je le suivis, et tombai nez à nez avec un mur qui me barrait le passage. Je l'examinai de fond en comble, mais je ne trouvai aucun indice qui puisse indiquer par où aurait pu passer le lutin. Soudain, je me rappelais d'un film que j'avais vu peu avant que toute cette histoire commence : un film où un célèbre sorcier découvrait, le jour de ses 11 ans, qu'il était inscrit dans une grande école de magie, et pour s'y rendre, il devait foncer dans le mur d'une gare pour rejoindre un quai caché des yeux des humains. Comme lui, j'eus l'idée de foncer dans la roche qui me faisais face. Je pris mon élan et m'élançai les bras grands ouverts, tel un oiseau majestueux. En un claquement de doigt, je me retrouvai face à des tas de lutins, semblables à celui que j'avais suivi jusqu'ici.

L'un d'eux sonna l'alerte. Tous partirent rapidement se cacher en roulades et saltos arrière. En quelques secondes à peine, je me retrouvai seule en compagnie d'un stylo. Or, le stylo bougeait. Il sembla déplier des jambes pour marcher devant moi. Je n'en crus pas mes yeux. Un stylo qui marchait ? C'est quoi ce charabia ? Je pris mon courage à deux mains, le saisit par le capuchon et me mit à lui parler.

- T'es un stylo qui marche ? Tu es vivant ?

Évidemment, il ne me répondit pas. Où avais-je la tête aussi ? Un stylo qui parle et qui marche, ça doit sûrement être un robot. Mais quelque chose me piqua le doigt si fort que j'en lâchai le stylo.

- Hey ! Tu m'as mordu ? !

Un lutin se précipita alors pour le ramasser, mais je fus plus rapide que lui. Le lutin s'agenouilla à mes pieds et me supplia de libérer le stylo. Étant confuse, je n'avais pas remarqué que d'autres petits lutins se précipitaient dans mon dos. Tous semblèrent s'inquiéter de savoir comment le stylo allait. Je les trouvai complètement fous, s'inquiéter pour un stylo, non mais sérieux ! Le brouillard les avait sûrement rendus fous.

Soudain, des jambes se dessinèrent distinctement et des bras lui poussèrent. Sous la surprise, j'en tombai sur mes fesses et m'éloignais le plus loin de ce spécimen surhumain. Il se mit à parler :

- Je suis désolé de vous avoir fait peur de la sorte. Mais si je peux me permettre, qui êtes-vous ? Et comment nous avez-vous trouvé ?

Je ne savais pas si son ton était poli ou menaçant. Attends... Un stylo avec des bras et des jambes, capable de parler, et en plus poli ? Non mais où va le monde ?

- Je vous retourne la question monsieur le stylo. Qui êtes-vous ?

- Ho, mais oui, veuillez m'excuser, j'ai complètement oublié de me présenter. Je suis monsieur Walter, le porte-parole des licornes et le dirigeant

du peuple des nains.

- QUOI ? Donc un stylo est le chef des nains et les licornes existent ? Non ce n'est pas possible. C'est une caméra cachée...

- Et vous, qui êtes-vous ? S'impatienta-t-il

- Bah, moi je suis humaine. Tout ce qu'il y a de plus normal ! répondis-je un peu perdue.

- MAIS TU NOUS PRENDS POUR DES JAMBONS ? s'énerva un nain au chapeau violet. Nous le savons ça, mais pour quoi es-tu là ? Et comment es-tu entrée ici ?

Les nains étaient regroupés en plusieurs groupes, chaque groupe avait une couleur de couvre-chef différent. Il y en avait six : les violets, les verts, les rouges, les bleus clairs, les bleus foncés, les marrons et enfin il y avait ceux qui ne portaient pas de chapeau. Ces couleurs représentaient-elles quelque chose ? Je supposais que oui car aucun ne se mélangeait. Sûrement leur classe sociale, ou bien leur niveau de dangerosité.

Soudain, j'entendis une petite voix toute mignonne crier « À l'assaut ! » et les petits personnages aux bonnets rouges se ruèrent sur moi suivi des violets. Quelques minutes plus tard je me retrouvai ligotée sur le sol. Se trouvait seulement devant moi les nains au chapeau rouge. Leur chef sembla leur ordonner quelque chose, mais comme je ne comprenais pas leur langue, leurs dires m'étaient indescriptibles. L'orateur se tourna vers moi, me regarda d'un air énervé avant de me dire « RRRRRRRRR, toi tu vas le payer cher ! ». Au même moment où il attrapait ce qui ressemblait à une épée de gobelin, une licorne surgit de nulle part dans un nuage à l'odeur de fraises Tagada et rempli de paillettes roses, violettes et bleues. Alors là j'aurai vraiment tout vu... Quelle journée ! Une licorne ? Et puis quoi encore...

- Pose cette arme Clanbe ! Tout de suite ! Et relâche-la ! Je ne me répéterais pas, conclut la nouvelle venue en tapant le sol de ses sabots.

- Elle est toujours là pour gâcher nos plans celle-là, marmonna un lutin

- Oui je dois toujours être sur votre dos pour veiller à ce que vous ne fassiez pas de bêtises. Non mais attendez qu'est-ce que c'est que tout ça ? Pourquoi y a-t-il des objets de valeur et des choses qui n'étaient pas là avant ?

- Ah ça ! On a tout volé aux humains ! répliqua fièrement Clanbe.

- Vous allez tout remettre à l'endroit où vous les avez trouvés ! Et sur le champ ! Les nains grinchèrent mais s'exécutèrent tous, sauf Clanbe, qui me détacha. Enfin libre, j'entendis soudain la voix de ma mère. Alors que je tournai la tête, je la vis descendre du dos de la licorne. Je lui sautai dans les bras, et versai quelques larmes. J'ai remercié la licorne de m'avoir sauvée, j'ai bien cru que j'allais mourir à onze ans. Un lutin passait et en traînant le collier de mamie au sol. Je le lui repris, et le serra contre mon cœur. J'avais enfin accompli la mission que je m'étais donnée.

Maman me serra très fort dans ses bras avant que nous montions sur le dos de la créature fantastique ailée. Celle-ci nous amena tout en haut de la montagne, dans une grotte. Nous passâmes à travers un nouveau mur, et arrivâmes dans ce qui s'avérerait être le Pays des Rêves.

C'était magnifique. Au-dessus de nos têtes flottaient des nuages paille-tés roses et blancs. Plusieurs arcs-en-ciel zébraient le ciel. J'étais ébahie. D'autres licornes nous saluaient. Nous sommes passées devant des maisons de différentes tailles qui abritaient des créatures aussi diverses que des minuscules fées, des elfes aux oreilles pointues, des énormes dragons, et des nains qui paraissaient plus accueillants que ceux aux pieds de la montagne. Je reconnus alors une senteur dans l'air : c'était une odeur de crêpes. Je courus vers un stand où un nain me servit une grosse crêpe remplie de pâte à tartiner, recouverte de chantilly et saupoudrée de bonbons. C'était délicieux ! Elle avait le goût d'un rêve. Une question me vint soudainement en tête :

- Madame la licorne, comment les nains ont-ils pu voler nos affaires ?
- C'est une excellente question. En vérité, c'est en partie de notre faute. Nous avons eu des problèmes avec nos toilettes collectives. Elles étaient bouchées, et certaines licornes ont dû faire leurs besoins à l'extérieur de la montagne, au-dessus de votre village, étant donné qu'il se trouve au-dessous du nôtre. Par conséquent les lutins en ont profité...
- Oh ! Vous être donc la cause de ce brouillard ?
- Malheureusement oui.
- Cela signifie que la pluie c'était votre urine ?
- Et oui ! répondit la licorne en baissant la tête de façon désolée.
- Le brouillard était alors... votre pet ? hasardais-je.
- Exactement... Mais maintenant que les toilettes sont réparées, tout est réglé ! J'avoue que c'est un peu dégoûtant de penser que certains de mes camarades aient pu boire la pluie alors que c'était l'urine des licornes... Et en même temps, c'est tellement drôle ! Surtout de se dire que nous avons vécu dans leur gaz pendant des jours ! J'éclatai de rire.

Le brouillard est retombé en quelques jours. Depuis le haut de la montagne où nous vivons désormais avec Maman, nous apercevons à peine le village tout au fond de la vallée. Nous vivons à présent au Pays des Rêves, dans une petite maison en forme de champignon. Tous les matins, Marta, ma licorne sauveuse, me dépose au collège, et poursuit sa route pour amener Maman au travail sur les pistes de ski du domaine des Cordaz.

Le Pays des Rêves est tout simplement magique. Toutes les créatures, des plus petites aux plus grandes, s'entendent bien, aucune dispute ne vient perturber le quotidien. Les vols ont disparu depuis que les nains ont été rappelés

à l'ordre. La nourriture est toujours succulente, il fait toujours beau, et le paysage est splendide.

Mais depuis cette aventure, nous prenons grand soin à entretenir les toilettes communes des créatures magiques, afin qu'aucun humain ne vienne troubler notre paradis.

Deuxième prix



Laure MONNIER Maëlle VELOU

3^e, collège Saint-André à Bordeaux

« *Le bébé* »

INCIPIIT

Après une heure de marche, nous arrivons sur un promontoire rocheux. Des tas de questions me passent par la tête, obscurcissent mes pensées, prennent toute la place dans mon esprit et bloquent toutes les autres paroles et réflexions. Je veux faire part de toutes mes inquiétudes à ma mère, mais une sorte de mur m'en empêche. Au moment où je me décide à lui poser ces questions, celle-ci me devance et commence à m'expliquer ce pourquoi nous sommes parties :

- Tu sais que j'ai toujours vécu dans cette vallée n'est-ce pas ?

Je hoche la tête.

- Très bien, comme tu le sais, mes parents sont nés ici et leurs parents avant eux aussi et leurs grands-parents...

- Oui je sais maman !

- Bref tous nos ancêtres sont originaires du coin.

Elle prend une grande respiration et déclare :

- Jamais, au grand jamais je ne quitterai cet endroit. Je sais que ce brouillard est inouï mais je suis sûre qu'il peut être réglé. Je ne sais pas pourquoi mais je sens que c'est un appel, un cri de détresse de la nature. Quelque chose a été détruit et je sens que c'est à nous de le retrouver, de le réparer.

Je sens ma gorge se serrer. En effet, j'en ai assez des cachotteries de ma mère, cachotteries qui durent depuis ma naissance, d'ailleurs. Qui est-elle pour guider ma vie comme ça et me faire courir des risques inutiles ? Elle ne m'a même pas donné les véritables raisons de notre départ.

- Attends, tu es en train de me dire qu'on est parties comme ça, défiant les forces de police, juste parce que tu crois qu'on doit réparer quelque chose !, lui ai-je crié. Comment tu veux que je te fasse confiance si tu ne me dis rien !

- Je suis désolée ma chérie, mais je ne pouvais pas te le dire tout de suite. Tu ne m'aurais jamais crue. Je pense que les autorités ont raison: quelque chose d'étrange se passe dans les Cordaz et c'est à nous de le découvrir.

Je vois bien dans son regard sa détermination si caractéristique et à ce moment-là je suis sûre d'une seule chose, malgré tout ce brouillard, c'est ma mère et je dois la suivre à tout prix...

Je la regarde avec un air de défi.

- En route mauvaise troupe. Cap sur le sommet, lui ai-je lancé.

- On se dit tout maintenant, plus de cachotteries, m'a-t-elle glissé en réponse.

Deux longues heures plus tard, nous entendons rugir le grondement sourd qui annonce le retour de BB. Nous nous arrêtons donc, forcées par le brouillard qui s'installe de plus en plus. Soudain, une chose étrange se produit. Ma boussole se met à briller d'une chaude lumière bleue. L'aiguille se met à tourner, tourner, tourner... La lumière devient de plus en plus vive, nous brûlant les yeux et crevant le brouillard. Je m'apprête à les fermer quand, d'un coup le brouillard s'estompe et la boussole s'arrête. Nous nous regardons ma mère et moi ébahies. Après dix-sept secondes de silence -oui je les ai comptées- ma mère décide de poser tout haut nos interrogations :

- Je n'ai pas rêvé la boussole de ton père s'est bien mise à produire de la lumière ?

J'acquiesce, incapable de produire un seul son.

- Avait-elle déjà fait ça ?

Je réfléchis, fouille dans ma mémoire à la recherche de cette lueur bleue. Je m'apprête à lui répondre que non mais soudain, un souvenir me revient en mémoire :

- Le jour où Papa m'a donné la boussole, elle a brillé comme ça au contact de ma peau. Ce jour-là, il m'avait déclaré : prends cette boussole, elle est magique, elle te guidera vers ta destinée. Après il m'avait montré une suite de mouvements qui l'ouvrirait...

Tout en disant ces mots, j'effectue les gestes, instinctivement. On a entendu un petit clic puis un grand CLAC et soudain le cadran s'est soulevé, dévoilant une feuille. Ma mère, impatiente comme à son habitude, m'a pressée :

- Ouvre la feuille !

Alors je l'ouvre et le morceau de papier devient une photo.

- C'est une photo de toi qu'on avait prise lorsque tu avais trois ans, déclare ma mère.

Je retourne la photo et découvre une inscription :

- Suis tes rêves ma petite étoile, ils te guideront vers la vérité.

- C'est vrai que c'était ton surnom avant qu'il ne nous abandonne, murmure Maman.

À ce moment-là, je me rends compte que la nuit commence à tomber. Je sais que les paroles de ma mère vont donner lieu à une très grande discussion ayant pour sujet mon père, l'un des plus grands mystères de ma vie.

Alors je demande :

- Maman, je pense que toute cette histoire a un lien avec papa. Je ne saurais

pas l'expliquer mais je le sais. La nuit tombe et on va devoir s'arrêter, on devrait en profiter pour parler de lui. S'il a un lien avec tout ça, il faut qu'on le découvre et la meilleure chose à faire c'est que tu me racontes son histoire, votre histoire.

- Très bien, soupire-t-elle, on installe le camp et après on parle.

Dix minutes plus tard, le camp est monté et le feu commence à flamboyer dans le foyer. Nous avons entamé le paquet de marshmallows et je suis en train d'en piquer sur une brindille. On s'installe sur nos sacs de couchage et j'attends que ma mère commence à parler. Après une grande inspiration, elle se lance :

- Notre histoire d'amour est une histoire basique. Elle a commencé il y a vingt-cinq ans, lorsque je venais juste de passer mon diplôme de monitrice de ski. Durant mon apprentissage, j'avais fait la connaissance d'un homme qui avait comme but de devenir explorateur dans les montagnes. J'étais tout de suite tombée sous le charme de ce bel homme ténébreux. Après, nous nous sommes perdus de vue. Mais quelques années plus tard, je l'ai revu lors d'une conférence des « mordus de la montagne ». Je m'étais assise dans le fond, mais lorsque la conférence a commencé, j'ai tout de suite reconnu sa voix. Il voulait organiser une expédition dans la montagne. Il avait besoin de l'aide d'une équipe d'habitues pour concrétiser son idée. Le projet prendrait au minima deux ans, ce serait long, mais j'étais prête à tout pour pouvoir renouer avec mon vieil ami. Quelques mois plus tard, nous succombions à notre amour et neuf mois plus tard, tu naissais. Je n'avais jamais vu un sourire aussi radieux que lorsqu'il t'a prise dans ses bras pour la première fois et t'a appelée sa petite étoile. Mais après quelques temps, l'annonce de son excursion est arrivée. Je ne pouvais pas l'accompagner parce que tu étais là et qu'on n'avait personne pour te garder. Tu avais à peine trois ans. Et puis, on savait que l'aventure était risquée et qu'il y avait des chances qu'on ne revienne pas. On ne voulait pas te laisser orpheline alors je suis restée et il n'est jamais revenu.

Je reste un instant ébahie, ma mère ne m'a jamais parlé de tout ça en presque treize ans d'existence et là elle me déballe tout en une soirée. Je sais que c'était trop. Trop de secrets, trop de sentiments, trop d'émotions. J'ai plus que tout besoin d'air, ce qui est particulièrement étrange compte tenu de notre altitude. Alors je me lève, pose la branche sur laquelle est empalé un marshmallow et m'éloigne. Une boule dans mon ventre m'opresse. Un tas de sentiments plus étranges et les uns que les autres grandissent dans mon esprit et grignotent le peu de conscience qu'il me reste. Plus que tout, c'est la culpabilité qui ressurgit, et ramène des souvenirs sombres à ma mémoire. Je culpabilise d'avoir empêché ma mère d'aller avec mon père. Peut-être que s'ils avaient été ensemble, il ne serait pas mort ou alors, au moins, ils seraient ensemble dans la mort. Alors que des pensées macabres me submergent et m'entraînent vers le ravin, je sens la main de ma mère sur mon épaule.

-Ne t'inquiète pas ma chérie, je comprends ton sentiment de culpabilité mais il ne faut pas que tu t'en veuilles. Et puis tu sais, si on fait ce voyage ensemble, c'est aussi pour honorer sa mémoire et réaliser son rêve.

À ces paroles, je pars me coucher, le cœur chargé de sentiments contradictoires.

Le lendemain matin, nous prenons la décision de monter au sommet avant midi. En grimpant, nous sommes animées d'une force nouvelle et d'une détermination sans faille. Vers la fin de la montée, nous commençons à apercevoir une fumée étrange et noirâtre. Elle est différente de celle produite par BB, plus épaisse, presque malveillante. Arrivées au sommet, nous voyons que la fumée semble provenir d'un point précis de la vallée. Nous avons la certitude que notre périple se poursuivra vers ce point. Alors nous décidons de redescendre de la montagne en direction de la fumée.

Après quelques heures à marcher dans les gravats et à faire rouler les pierres, nous sommes à quelques mètres d'une grotte. Un grondement sourd en sort, accompagné par la fumée. Il ressemble étrangement au bruit qui annonce la venue de BB. Je suis méfiante à l'idée de rentrer dans la grotte mais notre curiosité l'emporte. Rien ne nous aurait préparées à ce que nous allions découvrir.

Tapie dans un coin, une petite boule de poils blanche somnole. Je la regarde plus précisément. Son pelage semble briller et lorsqu'elle ouvre les yeux, j'ai l'impression qu'une galaxie est emprisonnée à l'intérieur. Elle se lève et j'aperçois une chaîne accrochée à sa patte. Elle veut s'approcher de nous, mais la chaîne le retient. Alors qu'elle commence à s'énerver contre le bout de métal, ma mère s'interpose brusquement entre nous :

- Recule sale monstre !, a-t-elle crié.

Quelques secondes avant qu'elle ne m'entraîne à l'extérieur, nous entendons la bête pousser un grondement puissant, nous faisant comprendre que l'origine du brouillard c'était elle ! Ma mère toujours aussi protectrice décide de nous éloigner le plus possible de la grotte. Le brouillard commence alors à tomber, plus impénétrable que jamais et nous constraint à nous arrêter à quelques mètres de la grotte. Ma boussole brille de la chaude lumière bleue. Nous sommes en train de nous installer à même la terre car on n'y voit rien, lorsque le brouillard s'arrête, d'un coup. Nous sommes soudain très fatiguées et nous n'avons plus la force de rien faire. Nous installons donc le campement et nous endormons aussitôt.

Pendant la nuit une voix me tire du sommeil, elle semble venir de la grotte. On aurait dit qu'elle m'appelait. Alors je me lève, comme médusée, et je sors de ma tente. Dehors le froid mordant me fait frissonner. Je me dirige vers la grotte à pas de loup par peur de réveiller ma mère. En entrant, je vois qu'elle me regarde avec insistance. Toutes mes peurs ont disparu quand j'ai vu sa

petite tête poilue se tourner vers moi. Une sorte de flash apparaît alors dans mon esprit. En une seconde je comprends ce qui m'avait échappé hier soir. C'est un bébé, un bébé Yéti !

Des images me traversent l'esprit. Ce sont des souvenirs, ses souvenirs ! Je vois des moments joyeux avec ses parents, à courir dans la neige, à jouer à se pourchasser. Tous ces souvenirs sont si heureux. Mais des souvenirs plus tristes ressurgissent maintenant. La fonte des neiges, causée par l'activité humaine, qui ne leur permet plus de se cacher, les braconniers qui le trouvent alors qu'il joue avec ses frères et l'emprisonnement dans cette grotte. Je ne saurais pas dire pourquoi tous ces souvenirs rejoignent ma mémoire à ce moment-là, mais ils ne me font pas peur. Au contraire j'ai désormais un nouveau but. Je dois le ramener à sa famille coûte que coûte. Mais ma mère ne voudrait jamais m'aider. Elle aurait trop peur. C'est fou combien les humains ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas. Et puis c'est à moi que le bébé a donné sa confiance, jamais elle ne pourrait comprendre le désespoir de cette créature magique. Car il est bien magique, il provoque le brouillard pour pouvoir appeler sa famille. J'en suis sûre. Alors que je me demande comment le délivrer de ses chaînes, je trébuche sur une clé. Les braconniers n'ont sans doute pas pensé que le Yéti puisse être assez intelligent pour se servir d'une clé. Mais ils n'ont pas pu prévoir que quelqu'un trouverait le bébé et que cette personne serait plus humaine qu'eux. Je le délivre donc sans aucune hésitation. Cette créature mérite de vivre. Elle est peut-être extraordinaire mais elle a une conscience propre à elle.

Après lui avoir ôté ses chaînes, je vais chercher tout le nécessaire à ma nouvelle excursion. Quelques minutes plus tard, je reviens dans la grotte, où j'ai laissé le bébé, avec une lampe torche, mon sac à dos, de l'eau, une trousse de secours et quelques petits gâteaux. En partant, je laisse derrière moi ma mère et une partie de mon innocence. Il faudra que je gère toute seule mon voyage et mon nouveau compagnon.

Après deux heures de marche, mon ami n'en peut déjà plus. Il ressemble au petit frère de mon amie Leila. Il est mignon comme le petit enfant mais aussi très capricieux. Il regarde partout sans que je sache pourquoi. Il semble parler à la nature avec ses pensées et elle lui répond. Quelques minutes après être partis, il gambadait devant moi tout enjoué mais maintenant il n'a plus d'énergie et ne veut plus avancer. Alors que je lui ordonne de recommencer à marcher, j'entends des bruits de quads tout autour de nous. Ils surgissent de partout et nous encerclent. Ils se placent tout autour de nous tenant dans leurs mains des fusils. Soudain, je vois une personne reconnaissable entre toutes. C'est ma mère. Elle doit s'être ralliée aux braconniers après que je sois partie avec le Yeti. Je sens la colère me brûler la gorge. Elle m'a trahie. Alors

que la peur s'insinue en moi et se mélange à ma rage, je vois le plus gros véhicule, s'avancer. Dessus se trouve un homme, qui doit être leur chef, et ma mère. Il tient dans ses mains un porte-voix.

- Julie, arrête-toi s'il te plaît, déclare-t-il. Tu peux tout arrêter maintenant si tu le veux. Je suis avec ta mère. Il faut que tu nous ramènes cette bête. Elle est dangereuse et elle pourrait te faire mal. Ramène-la-nous et tu pourras repartir tranquillement avec ta mère.

Je ne l'écoute pas, je ne le vois pas. Tout mon être est tourné vers ma mère. Elle ne se rend pas compte qu'elle est dans le mauvais camp. Mais en même temps c'est ma mère et j'imagine très bien pourquoi elle a fait ce choix. Je l'imagine très bien découvrir mon sac de couchage vide le matin et le Yéti qui n'est plus là, les braconniers viennent la voir et lui proposent de retrouver sa fille et de repartir avec le Yeti.

À ce moment-là, mon ami commence à bouger et je me rends compte que je ne suis pas seule. Je ne vais pas abandonner mon ami comme ça. Je mets alors mes mains en porte-voix et hurle :

- JAMAIS !!!

A ce signal, quelque chose commence à changer dans l'air. Le pelage du Yéti commence à briller d'une lumière bleutée. Un grondement sourd semble sortir mélodieusement de sa gorge. Il chante. C'est comme un appel à la nature. Alors le brouillard commence à tomber, plus épais que jamais. Les cris des braconniers se font entendre à travers le brouillard. Je sens les bras du Yéti m'entourer la taille et me poser sur son dos. Alors, il se met à courir. Je sais qu'il ne voit rien mais il n'en a pas besoin. Il sent la nature autour de nous et elle le guide vers les siens. Je n'ai pas conscience de notre vitesse jusqu'à ce que je vois que, sous nos pieds il y a de la neige. Soudain, il s'arrête et je me rends compte qu'on a parcouru toute la vallée. On est arrivés au plus haut sommet. Personne ne monte jamais sur ce pic. Je regarde le Yéti et murmure :

- C'est ta maison, ça y est on a réussi...

Devant moi, je vois soudainement de grands êtres qui ressemblent à mon ami mais en beaucoup, beaucoup plus grands. Lorsqu'il se met à courir vers eux, je sens une larme dévaler ma joue. Il se retourne au dernier moment et le regard qu'on échange veut, à ce moment-là, tout dire.

Je sens alors que je deviens de plus en plus légère. Le brouillard commence à tourbillonner autour de moi. Il m'emporte avec lui. Je me sens engourdie, comme si j'allais m'endormir. Je sens que je tombe lorsque ma tête heurte le sol. J'ai juste le temps de sentir un bout de métal rond avec du verre dans ma main. Et puis tout devient noir.

Je me réveille dans ma chambre aux Cordaz. J'ai l'impression d'avoir vécu toute une vie en une seconde. Soudain ma mère fait irruption dans ma chambre :

- Alors on n'est pas encore levée, marmotte ! Crie-t-elle

- Attends Maman on est quel jour ?

- Le 3 avril, pourquoi ?

Je ne lui réponds pas... Cette date avait été un jour marquant pour nous tous : C'est le jour de la première apparition de BB. Est-ce que tout ce que j'ai vécu n'était qu'un rêve ? Mais alors pourquoi je m'en souviens si bien ? En me levant, je me rends compte que je serre la boussole de mon père dans ma main. En la regardant de plus près je vois qu'elle brille d'une chaude lumière bleue. On aurait dit celle qui a illuminé le pelage du bébé. J'ouvre la boussole et je vois à l'intérieur deux feuilles de papier. La première est la photo de mon père et moi, je la connais déjà. Mais la deuxième m'est inconnue. En la dépliant je découvre une photo de mon père avec en fond des silhouettes reconnaissables entre toutes, des Yétis.

Troisième prix



Soline BONNEVALLE
Amandine RAYMOND
Iloa ROBIN

3^e, collège Notre-Dame à Bordeaux

« *Quand viennent le brouillard et la cendre* »

INCIPIT

Nous avancions dans la forêt, j'allais souvent dans ce coin, mais là avec les bruits alentour, la nuit et le stress... Je ne savais plus comment me repérer. J'aurais été toute seule, je ne serais plus de ce monde. Nous pénétrons enfin dans l'épaisse forêt, je retiens ma respiration comme si la retenir me permettrait de survivre à cet instant.

Je ne sais pas combien de temps on a continué à marcher, elle devant, calme et paisible, et moi derrière, essayant de ne pas me faire ensevelir par la montagne qui se trouve sur mon dos.

– Maman ? On arrive bientôt ? On va quelque part même ? dis-je en chuchotant si bas que même une chauve-souris ne l'aurait pas perçu.

– Oui ma chérie bientôt. Ne t'inquiète pas.

– Mais...

– Oui, je sais c'est long mais ne t'en fais pas et continue de me suivre, ne me lâche surtout pas !

– D'accord...

Durant le reste du trajet, je ne l'ai pas lâchée, comme un chien qui suit son maître. On atteint alors une petite bicoque biscornue.

– Allez, rentre à l'intérieur, je vais allumer le générateur !

Je rentre dans la maisonnette et je commence à faire le tour des lieux : il y a une kitchenette qui se compose d'un évier et d'un four qui ont l'air d'avoir servi à l'époque de Napoléon, un salon composé d'une cheminée et deux fauteuils du même état... J'entrapérçois une échelle de cordes qui dévale le mur, prête à m'avaler toute crue. Je monte à l'étage – enfin si on peut appeler ça un étage. Il y avait une mezzanine qui surplombait « l'espace de séjour » où se trouvaient deux matelas et une armoire avec une paire de jumelles infrarouge et des lampes torches.

J'entends la porte claquer :

– Ma biche ! Tu es à l'étage ?

– Oui ! Attends, je descends !

Je redescends sur l'échelle manquant de rejoindre le sol plus vite que prévu.

– Alors ? Tu la trouves comment notre nouvelle maison ?

Je la regarde avec une tête qui veut tout dire...

– C'est une vraie question ?

– Ça va, franchement il y a pire dans la vie !

Je soupire et ne répond pas. Maman n'apprécie pas ce geste et commence à s'énerver, puis part faire à manger. La soirée se termine et je pars me coucher pendant que Maman observe par une fenêtre les alentours munie de ses jumelles infrarouge, dans l'espoir qu'il se passe quelque chose d'intrigant. Vers minuit trois quarts, elle finit par aller se coucher.

Cela fait une semaine que nous sommes dans la maisonnette. Nous avons découvert que le brouillard se dissipe à minuit et se reforme à cinq heure du matin, comme une horloge bien réglée.

Cela fait maintenant deux jours entiers où ma seule occupation pendant ces longues heures est d'énumérer le nombre de lattes qui composent le parquet de cette bicoque... Pendant que je m'amusaïs grandement, Maman, de son côté, arpentaït la montagne... Chaque matin, je lui soumettais la possibilité de venir avec elle, mais à chaque fois elle me répondait :

– Mon lapin, je voudrais bien... Mais te savoir avec moi ne me permet pas de me concentrer correctement sur la recherche d'indices ou d'éléments qui sortent de l'ordinaire.

Et s'en suivait toujours la même discussion :

– Ah ok ! Donc je suis un poids mort pour toi !

– Mais je n'ai jamais dit une chose pareille !

– Tu l'as insinué !

– Ne m'oblige pas à m'énerver, je suis la seule ici capable d'arpenter la montagne sans me perdre, et je suis aussi accessoirement ta mère, et de ce fait il faut que tu m'écoutes et que tu restes ici sans discuter...

– Conclusion : tu n'as pas envie de m'avoir dans tes pattes ! Non mais je comprends hein !

– Ce n'est absolument pas ce que je viens de te dire ! Ecoute un peu !

Je lève les yeux au ciel, chose à ne pas faire lors d'une dispute...

– Allez c'est bon, la limite a été dépassée ! Va réfléchir à ton comportement dans ta chambre jeune fille !

– Oh ! Tu veux dire dans la seule autre pièce de cette « maison » ! dis-je en faisant des guillemets avec mes doigts.

Je vois son visage passer du blanc crème au rouge cramoisi. Je décide alors, pour sauver ma peau, de monter aussi vite que l'ordre a été donné...

Le soir venu, Maman rentra plus tôt que les jours précédents. Elle qui d'habitude ne rentrait pas avant 00h30, était sur le seuil de la chaumiére à 23h !

– Ma chérie ! Je suis rentrée !

Je descendis de l'échelle de cordes telle Sam le pompier.

- Tu es déjà là ?
 - Oui, j'ai découvert quelque chose que je voudrais te montrer ! dit-elle en me faisant un clin d'oeil...
- On sortit de la maisonnette, et Maman nous dirigea vers une petite colline au sud de la bicoque... Nous arrivâmes en haut et je remarquai que la colline était parsemée de petits tas de cendre...
- Qu'est-ce que c'est ? soufflai-je tout bas.
 - Je ne sais pas, cela fait plusieurs jours que je viens ici, j'ai remarqué que pendant la journée il n'y en a aucun. Pourtant les soirs, quand le brouille se dissipe, il y en a partout...
 - Pourquoi on en prendrait pas un ? Pour l'examiner...
 - Mais si jamais c'est dangereux, tu ne te rends pas compte !
 - Oh allez ! Au pire, ça te tache un peu ! Allez s'il te plaît !
 - Bon ok !

Je vois ma mère prendre un bocal en verre de son sac et mettre délicatement le petit tas dedans...

- Allez retour à la maison !

On se dirige vers la maison, Maman ouvre la porte, prépare de la soupe et nous allons nous coucher. Dans la nuit, je suis réveillée par des cognements et des grattements comme si un chien essayait d'entrer dans la maison. Je descends prudemment, manquant de tomber une nouvelle fois de cette échelle ! Je jure silencieusement, et continue d'avancer. J'inspecte les lieux : il y a toujours les deux fauteuils rapiécés, la cuisine, enfin si on peut appeler ça une cuisine... Je fais le compte de nos provisions. On ne sait jamais, un écureuil pourrait être passé par la fenêtre pour nous voler des raviolis...

- Alors, des boîtes de conserves, des ustensiles, des couverts, le tas de poussière qu'on a ramassé, qui est devenu vivant, enragé et qui tente de s'échapper, les verres, nos sacs... Tout est là ! Attends ! Depuis quand la poussière devient vivante et enragée ?!

Je panique et vois que cette « chose » va arriver à tomber sur le sol, et briser les parois de sa « prison » ! Je prends le bocal a deux mains et me répète très vite à voix basse :

- Elle ne va pas te mordre, elle ne va pas te mordre ! Il y a une vitre entre vous ! J'arrive à coincer le bocal entre deux boîtes de petits pois et un bout de pain qui commence à avoir la même tête que moi quand je me réveille le matin. Je me précipite pour aller réveiller Maman.

- Maman ! Maman ! Maman !

- Humm ?...

- Tu vois le tas de poussière que j'ai tant voulu ramener ? Tu sais, mon argument c'était : Oh allez ! Au pire, ça te tache un peu ! Eh bah là, le tas, c'est devenu un truc vivant qui n'a pas trop l'air d'être peace and love !

- Quoi ?!

Elle se lève d'un bon, descend en bas, constate que j'ai effectivement raison,

remonte et passe en mode tornade.

– Rassemble tes affaires, on part d'ici !

– Mais pourquoi ?

Elle se retourne vers moi, ses yeux disant : « Ne pose pas de questions et fais ce que je dis ». Ce que je fis sans discuter car j'avais l'intuition qu'il ne fallait pas commenter. Après avoir fini nos bagages, Maman pris tous les draps de la maison et les fourra dans son sac ainsi qu'un petit réchaud et des ustensiles... Nous sommes parties vers 4h30 du matin, serpentant dans la montagne sous 3°C. Nous nous sommes arrêtées trois fois, deux pour envie pressante et une pour prendre notre délicieux petit-déjeuner, constitué de deux boîtes de conserve à moitié froides. Et nous avons continué à monter, à arpenter, et cela pendant trois jours... Au bout du compte, je crois que j'aurais pu dormi sur n'importe quelle surface à peu près plate.

– J'en ai marre ! Je suis au bout du rouleau ! dis-je désespérément.

– Allez ! On y est bientôt !

– Mais on va où ?!

Maman tourne la tête pour me répondre quand soudain le brouillard se dissipe et nous entraperevons entre les restes de nuages un gigantesque observatoire... Je reste figée, subjuguée. Nous commençons à explorer le tour du bâtiment. J'arrive devant la porte principale qui s'ouvre à mon seul contact... J'entre, intriguée. Je découvre un bureau où une pile de dossiers cherche à concurrencer la tour de Pise, d'autres sont éparpillés sur le sol, affichés au mur, abandonnés aux quatre coins de la pièce. Au centre, je découvre en soulevant un drap un magnifique télescope. Je l'examine attentivement...

– Ah, c'est là que tu te caches !

Alors que j'étais montée sur un tabouret extrait d'un monticule de déchets en tout genre, la remarque de ma mère me fait sursauter si fort que j'en tombe au sol. Je grommelle en me relevant péniblement :

– Au lieu de me faire peur, tu peux m'aider à explorer ?

Nous commençons alors à retourner le labo quand une feuille posée sur le bureau attira notre attention :

« Cher journal... La machine que j'ai construite, celle qui fait disparaître la pollution collée à la couche d'ozone, ne fonctionne pas comme je le pensais. Au lieu de la faire disparaître, elle la rejette dans la vallée du dessous. Et les mystérieux petits tas de cendre... Ils sont vivants, ils se cachent dans le brouillard, ils vont finir par me trouver, par tous nous trouver... Qu'ai-je fait ? ! Si la vérité était exposée au grand jour, je me ferais enfermer ou exécuter, bien que mon but premier était de simplement mieux voir les étoiles. Le funeste destin qui m'attend, si on me retrouve, ne me convient guère et c'est pour cela que j'ai décidé de partir en espérant que la situation n'empirera pas. Je souhaite un immense courage au habitants de cette vallée et leur demande pardon pour tout le mal involontairement causé... Je pars à jamais, adieu. »

– Là on est dans de beau draps, dis-je en regardant ma mère d'un air désespéré...

Coup de cœur du jury

Anaé PAPADAKIS

Luna CAMILLIERI

Cléophée DULIN DURAND

Chloé ASTRUC et Circé HEBRARD

Anaé PAPADAKIS

5^e, collège Alfred Mauguin à Gradignan

« *Le collier d'Aed* »

INCIPIT

J'avais mal aux jambes, nous n'avions fait que deux pauses et le soleil commençait à se lever. Maman n'avait toujours pas parlé et elle accélérerait le pas. Le chemin devenait de plus en plus dur à parcourir, le sol était couvert de branches et d'épines. J'entendis un gros bruit, je relevai ma tête brusquement, maman venait de tomber.

- Maman ! Est-ce que tu vas bien ?

- Tu vois en haut de cette montée vers la gauche il y a de la lumière, c'est là-bas qu'on va.

- Maman est-ce que tu vas bien ? Tu n'as pas répondu à ma question.

- Je devrais tenir, allez dépêche-toi !

La bonne nouvelle c'est que l'on fut vite arrivées, la lumière provenait en fait d'une petite cabane, le simple fait qu'une personne puisse habiter là-dedans me donna des frissons.

Maman toqua à la porte en boitant. Quelques secondes plus tard la porte s'ouvrit sur une vieille femme.

- Oh Catherine, je me disais bien que tu ne tarderais pas à arriver, toi respecter les règles c'est pas ton truc, tu es bien comme moi.

- Gwenfrancine, il va falloir qu'on parle, mais d'abord il faut que tu regardes ma jambe, je suis tombée.

Désidément, elles avaient l'air de se connaître. Comment maman avait pu me cacher ce secret...

Gwenfrancine ouvrit la porte de sa cabane en grand et nous fit signe de rentrer. Sa maison était chaude, ce qui me fit du bien.

- Ne restons pas debout allons toutes nous asseoir pour discuter et te soigner dans le salon.

- Non ! Amandine reste dans cette pièce. Je ne veux pas qu'elle entende notre conversation !

Voilà que maman me fait encore des cachotteries, plus rien ne va.

Gwenfrancine souffle en levant les yeux au ciel.

- Bon...d'accord, Amandine va t'asseoir sur ce siège. Si tu t'ennuies, tu peux lire ces magazines.

Ça s'annonçait long, elles partirent dans la salle de derrière.

Mon magazine parlait de chiens, mais il avait vraiment l'air d'être vieux vu le vocabulaire utilisé.

J'entendis un craquement sourd venant de dehors, j'essayais de me rassurer en me disant que c'était juste une branche, mais le son qui suivit le craquement me donna juste l'impression du contraire.

Les adultes continuaient de discuter, j'avais l'impression d'être la seule à avoir entendu ce bruit parvenant de dehors. Sur la pointe des pieds, pour ne pas faire de bruit, j'allais voir à la fenêtre.

Au début, je ne voyais rien car la buée me brouillait la vue. Avec ma main j'essuyais un carreau de verre pour y glisser un œil. Là juste devant un sapin, il y avait quelque chose qui émettait de la lumière verte. J'ai toujours été craintive, mais une partie de moi me poussa à aller voir.

Après tout, pour cinq minutes, maman ne s'apercevrait de rien. J'ouvris la porte tout doucement.

La chose était en fait un cristal. Il m'attirait comme un aimant, et sans réfléchir je le pris dans mes mains, un petit grésillement retentit et une voix déclara :

- Vous avez l'avenir de la terre entre vos mains, je vous prie d'accepter cette demande si vous voulez que votre mère continue à habiter sur cette montagne. Mais d'abord veuillez répondre à cette question : Est ce que vous êtes prête à disparaître de ce monde pendant un an, un mois et un jour ?

La chose qui fut étrange, mais que je ne regretterais pas par la suite, fut que je n'hésitai pas à répondre.

- Si cela peut aider maman à retrouver sa bonne humeur et faire que je revive sur cette montagne le restant de mes jours. Alors OUI !

- Bien alors, je vais t'expliquer en quoi consiste ton devoir à présent.

Dans les nuages, haut dans le ciel il y a un palais volant, le problème c'est que pour que ce palais vole, il faut qu'il y ait une liaison magnétique entre la Terre et lui. Pour que cette liaison marche, tous les cent ans, nous avons besoin d'avoir un humain qui passe un an, un mois et un jour dans le ciel.

Les premiers rayons du soleil commençaient à me réchauffer les joues, le cristal lui, était en train de se décomposer pour former une poignée. La petite voix aiguë recommença à parler :

- Prends cette poignée et tire-là vers toi, puis entre par la porte qui apparaîtra devant toi. Tu te réveilleras haut, très haut dans le ciel. Tu ne peux plus revenir en arrière : si tu ne le fais pas, la liaison magnétique se déchirera et cette montagne disparaîtra.

Le fait qu'elle utilise le verbe "réveiller" ne me rassura qu'à moitié sur ce que j'allais faire, mais il fallait que je sauve la montagne.

Lorsque je pris la poignée, la porte de la cabane s'ouvrit et ma mère hurla, mais c'était trop tard, je m'envolais déjà dans le ciel.

Un peu plus tard, je me réveillais dans un lit, mes yeux eurent vraiment beaucoup de mal à s'habituer à la luminosité de la pièce.

Il y avait une silhouette qui m'observait. Je me relevai donc sur le lit.

La personne qui se trouvait devant moi était plutôt petite, avait l'air d'avoir à peu près quarante ans et avait de nombreux colliers autour du cou, qu'elle

tenait avec sa main, donnant l'air de les protéger d'une éventuelle menace.

- AHH ! Tu es enfin réveillée !!!! BIENVENUE dans le royaume du ciel, je suis Aed.

- Bonjour ! Je suis Amandine

- Déjà, il faut savoir qu'une journée ici c'est un mois sur Terre. Tu auras donc treize jours et quelques minutes à passer ici.

Finalement, j'étais heureuse de passer si peu de temps dans le ciel, mais ma dernière vision de Maman ne me donnait aucune envie de retourner sur Terre pour me faire punir.

- Allez viens on va manger !

J'adorais vraiment le voix d'Aed, elle était douce et calme.

Le palais était grand mais la décoration était très simple. Après avoir traversé quelques couloirs nous arrivions enfin dans un grand hall, où plusieurs personnes qui ressemblaient étrangement à Aed mangeaient.

- Viens t'asseoir ici, tu peux manger tout ce que tu veux !

- Oui, merci beaucoup.

Alors que j'allais entamer ma dernière bouchée, un grand bruit retentit et mes doigts commencèrent à changer de couleur, toutes les personnes présentes dans la salle me fixèrent.

- Oooh, le pouvoir commence à faire effet !!

- Regardez ces doigts, ils changent de couleur.

Je commençais un peu à m'inquiéter mais Aed me rassura.

- Ne t'inquiète pas, tout est normal. Continue de manger et ne fais pas attention aux autres personnes.

- J'aurai le droit de leur parler après manger ?

- Non, il ne faut surtout pas que tu t'attaches à eux parce que après tu ne voudras plus partir.

- Mais pourquoi j'ai le droit de te parler alors ?

- Parce que c'est moi qui dirige le palais et que je veux m'assurer qu'après tu fasses bien ton travail.

Mais de quel travail parlait-elle enfin ? Je ne comprenais vraiment rien et l'envie de rentrer chez moi commençait vraiment à me monter à la tête. Après le repas, Aed me fit retourner dans ma chambre et elle referma la porte.

- Je ne te ferai pas visiter la Palais car je ne veux pas que tu gardes des souvenirs d'ici. Quand tu retourneras sur Terre, je ne veux pas que tu racontes ce qu'il s'est passé, ni que tu essayes de revenir.

- Pourquoi vous teniez vraiment à ce que je vienne si c'est pour m'enfermer dans une pièce ?

La colère était en train de monter en moi, finalement Aed m'énervait beaucoup.

- Parce que la liaison entre la Terre et ce Palais est uniquement créé par quelqu'un de ta famille et qu'il y a 100 ans ta grand-mère a abusé du palais et a volé notre pouvoir d'immortalité pour le ramener sur Terre. C'est pour cela que j'ai décidé d'amener une enfant qui devrait nous causer moins d'ennuis.

Mais vu comme tu es curieuse, ce n'était peut-être pas une aussi bonne idée. Aed faisait une pause pour respirer, et moi j'étais complètement perdue.

- Excuse moi, tu es un peu trop jeune pour comprendre et puis ce n'est pas de ta faute après tout, je dirai aux autres de ne pas te parler.

Aed était sortie de ma chambre et l'avait fermée à clé. Je ne me sentais pas vraiment rassurée. Alors, histoire de me réchauffer et de penser à autre chose, je m'allongeai dans mon lit et me recouvris de ma couette. Finalement je préférerais cent fois la Terre que le ciel. Je me demandais bien ce qui allait se passer durant les jours qui allaient suivre. D'après mon calcul, sept jours passèrent, sept jours durant lesquels les seules fois où je voyais des gens c'était pour qu'ils me servent le repas et qu'ils repartent en refermant la porte à clé. Tiens justement le repas du soir allait arriver. Trois toc retentirent à la porte. Mais, au lieu que ce soit un vieil homme qui ouvre la porte, c'était une fille d'à peu près mon âge.

- Bonjour, je viens t'apporter ton repas !

- Merci, c'est gentil, mais tu n'es pas censée ne pas me parler ?

- Ah bon ! Pourquoi ?

Visiblement elle n'avait pas l'air au courant qu'il ne fallait pas me parler. J'allais entamer la discussion mais la porte de ma chambre se ferma, enfermant la jeune servante et moi-même à l'intérieur.

- Oh ! Je savais que j'allais avoir une punition, mais de là à m'enfermer dans la chambre d'une invitée, il ne faut pas abuser !

- Pourquoi aurais-tu une punition ?

- Euhh... en fait j'ai apporté le repas de Madame Aed 3,6 minutes en retard et j'ai renversé un seau d'eau quand je faisais le ménage. J'en suis pas très fière....

Elle avait l'air vraiment gênée.

- Juste pour ça, mais ce n'est pas grave !!

- Tu rrigoles ?

- Non

- Ah d'accord ! Bon, je suppose qu'on va devoir rester un petit moment ensemble. Enchantée ! Je m'appelle Émélendeure.

- Je suis Amandine, je viens de Terre et mo...

- T'inquiète, je sais très bien ton rôle. Si je calcule, tu as passé le premier jour avec Aed puis tu es restée enfermée sept jours, ce qui fait qu'il te reste cinq jours à passer ici avant que tu t'en ailles.

- Ahh oui ! C'est vrai encore cinq jours....Tu as mangé ?

- Non je n'ai pas mangé mais tu vas voir que cinq jours avec moi ça passe vite. Le sourire d'Émélendeure était contagieux. Je me redressai et allai m'asseoir à la table de ma chambre et fis signe à Émélendeure de venir s'asseoir en face de moi.

- Émélendeure, on va partager mon plat à deux, désolée si cela ne fait pas beaucoup à manger.

- Moi, manger ce plat de luxe ! Je suis servante et je dois te laisser manger à ta faim Amandine !

- Mais moi ça me fait plaisir qu'on partage, s'il te plaît !

- Bon d'accord mais je me force.

L'expression qu'elle aborda pour me dire cette phrase me fit rire.

- Tu n'es vraiment pas crédible quand tu dis ça !!

- Eh oui je sais je suis très drôle !!

Ce fut le premier repas que je passais dans le ciel où je m'amusais et je pense que si j'avais rencontré Émélendeure sur Terre elle aurait sans aucun doute été ma meilleure amie. Elle me raconta la vie au Palais, elle m'expliqua le mode de vie et les lois invivables, les repas qui ne nourrissent pas et la manière dont tout le monde traite les servants.

Tout les soirs, midis et matins pendant quatre jours, on nous apportait mon repas que l'on partageait avec joie. Le reste de la journée, on passait notre temps à nous apprendre des choses sur nos deux vies si différentes et à faire des batailles d'oreillers.

Le temps passa si vite que je ne m'aperçus pas que c'était le dernier matin.

Tiens d'ailleurs je ne voyais pas Émélendeure.

- Em où es tu ? Em ?

Je la cherchais partout, mais elle n'était nulle part !

- EMMM ?

Oh non, je crois bien qu'elle n'est plus là !!

J'avais envie de pleurer. J'allais devoir partir et elle n'était pas là. Quelqu'un toqua à la porte. C'était Aed. Je ne pus m'empêcher de souffler en la voyant.

- Salut, je viens te faire rentrer chez toi.

- Où est Émélendeure ?

- Tu vois, je t'avais dis que t'allais t'attacher aux gens d'ici, mais ne négocie même pas, tu rentres maintenant !

- Je vois. En fait tu t'en fichais vraiment de moi, tu voulais juste que je fasse la liaison magnétique pour faire voler ton palais c'est ça ?

- Allez dépêche toi ! On va dans le grand hall pour que tu partes.

- Sympa !!

- Finalement, c'était mieux au début quand tu étais timide et que tu répondais pas. Je n'aurais pas dû enfermer une servante dans ta chambre.

Je la suivis dans le grand hall.

Tiens positionne-toi sur cette pierre. Il va y avoir un décompte et à la fin ça va te ramener là d'où tu es partie.

Je me mis debout sur la pierre comme indiqué et le décompte commença.

DIX; NEUF; HUIT; SEPT; SIX

Ohh ! Une superbe idée m'était venue en tête. Je sautai de la pierre et arrachai un des colliers d'Aed qui se mit à hurler.

- Comme la grand-mère ! C'est tous les mêmes !

Je remontai sur la pierre.

TROIS

Elle essaya de m'arracher le collier des mains, mais j'étais trop haute pour elle.

DEUX

Je fis le plus beau sourire de victoire que je pouvais à Aed.

UN

Juste à la derrière seconde, je vis Em qui me faisait un pouce ok avec sa main, tout en continuant à sourire. Je ne pus m'empêcher de me dire que même si le ciel était horrible, j'aurais envie de revoir celle qui me donna le sourire.

ZERO

Le trajet se passa comme à l'allée et je me réveillais donc au pied d'un sapin, en face de la maison de Gwenfrancine. Je me relevai et marchai en direction de la cabane.

Je toquai trois fois et la voix de la vieille femme retentit :

- ENTREZ !

Je ne me le fis pas répéter deux fois et je pénétrai dans la maison. Depuis mon départ, rien n'avait changé. Je m'apprêtais à entrer dans la pièce de derrière mais Gwenfrancine fut plus rapide. Elle ouvrit la porte et me demanda :

- Alors ton séjour dans le ciel s'est bien passé ?

- Comment êtes-vous au courant que...

- Ils t'ont bien parlé de ta grand-mère je pense. Et bien il se trouve que c'est moi et que j'ai plus de 150 ans grâce à un pouvoir que j'ai volé.

J'ouvris la bouche pour parler, mais aucun son n'en sortit.

- Viens t'asseoir, tu vas avoir besoin d'explications.

Je la suivis dans la pièce. J'avais l'impression que tout était prévu pour mon retour. Il y avait un chocolat chaud et ma mère qui m'attendait.

- Oh, Amandine comment vas-tu ?

- Bien.

Avec ma mère c'était toujours comme ça, les phrases rapides étaient plus simples d'après elle.

- Est-ce que pendant mon séjour le BB s'est arrêté ?

- Oui, cela fait un an, un mois et un jour que le BB ne s'est pas manifesté.

- Amandine, je vais te laisser avec ta grand-mère. À mon avis vous avez besoin de parler

Ma mère partit donc dehors. Le fait de la revoir comme ça me fit sourire.

J'ai dû passer à peu près une heure à parler avec ma grand-mère. J'allais rappeler ma mère quand tout à coup, je sentis quelque chose de bizarre dans ma poche.

- Oh mince, j'avais oublié !

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Euhh.. en fait en partant j'étais très en colère... et j'ai volé un des colliers d'Aed.

Un grand sourire apparut sur le visage de Gwenfrancine.

- Ce collier tu peux me le montrer ?

Je sortis le collier de ma poche pour lui montrer, son sourire s'élargit encore plus.

- Chaque collier d'Aed a un pouvoir...

- Et celui-là c'est lequel ?

- Tu m'as dit que tu t'étais liée d'amitié avec une servante c'est ça ?

- Oui pourquoi ?

- Est-ce que tu voudrais qu'elle vienne vivre sur Terre ?

- Oui, mais ce serait un enlèvement et en plus, je ne peux pas y retourner dans le ciel.

- Logiquement toi aussi ils t'ont enlevée. Ce collier sert à faire des allers-retours du ciel à la Terre en trois secondes. Il suffit juste d'appuyer trois fois dessus.

- Bon, ne dites rien à ma mère !

Une vingtaine de minutes plus tard je rentrais avec Em, le sourire aux lèvres, et je comptais le garder longtemps.

Luna CAMILLIERI

4^e, collège Jean Jaurès à Cenon

« *Brouillard, poèmes et porcelaine* »

INCIPIT

On a marché pendant des heures. Avec maman, nous échangions très peu. Je n'avais pas l'habitude de lui parler avec insistance lorsqu'elle était préoccupée, et là, elle l'était clairement.

Alors que nous grimpions sur le sentier pentu et que je tentais de ne pas trébucher sur l'amas de petits cailloux noirs qui ornaient le chemin, je me remémorais les rares fois où maman m'avait emmenée dans la montagne. C'était avant le départ de papa. Avant qu'il ne nous ait abandonné.

Cela me faisait bizarre de fouler de mes jambes le même sentier que la moi, plus jeune, avait parcouru de ses petits pieds à elle, avec un sourire aux lèvres et un père aimant. A présent, l'un et l'autre avaient disparu.

Heureusement que maman était là, je n'imagine pas ce que j'aurais fait sans elle. Elle m'a redonné le sourire et acheté mon premier carnet de poèmes. Je n'ai jamais cessé d'en écrire, depuis cette période, où j'ai eu un besoin viscéral de couper sur du papier les mille émotions qui me traversaient. C'était un peu grâce à eux que j'en étais là. Une mère et des poèmes. Ça sonnait bien.

Le paysage était à couper le souffle : fleurs sauvages aux mille couleurs bordant les extrémités du sentier, le village rétrécissant et s'étalant en contrebas, avec ses maisons de pierre jaunes, un magnifique ruisseau d'eau cristalline et un ciel clair et sans nuages. Pas de brouillard à l'horizon. Rien d'anormal. Juste une douce soirée de mai.

Nous nous sommes arrêtées quand le ciel a commencé à se parer de belles couleurs chaudes. Maman est allée chercher du bois pour faire un feu, tandis que je sortis de nos sacs à dos respectifs des sacs de couchage.

Maman est revenue une demi-heure environ après. Elle a sorti de sa poche une boîte d'allumettes et on a fait un petit feu.

« Je vais faire des repérages, tu peux faire de la soupe ? » m'a demandé maman. J'ai acquiescé machinalement.

J'ai cherché dans son sac des oignons, que j'ai délicatement coupés, ainsi que des herbes aromatiques que l'on trouvait fréquemment dans la montagne. Puis, je me suis rendue au ruisseau avoisinant. J'ai fait chauffer le tout au-dessus du feu, et, en attendant le retour maman, j'ai sorti mon carnet de poèmes, en quête d'inspiration.

J'ai écrit des bribes de mots dans la lueur du soleil couchant, des mots d'espoir de jours plus heureux, de jours où l'on ne serait pas seules dans la montagne, avec maman, mais chez nous, dans notre maisonnette aux murs jaunes pâles, et où ma seule préoccupation serait la tonne de devoirs hebdomadaires à faire.

J'ai ressenti le besoin d'écrire un poème spécial, un poème triste, un poème pur, un poème vrai. Mais l'inspiration s'est faite attendre, tant et si bien que, avant d'avoir pu commencer, j'ai aperçu les cheveux roux de maman sortir de derrière un buisson.

« Alors ? » ai-je demandé.

Elle a hoché la tête, en signe de dénégation.

« Rien »

En m'endormant, blottie dans mon sac de couchage, ce soir-là, je ne m'étais jamais sentie aussi apaisée depuis le départ de papa. J'avais l'impression d'avoir fait mon deuil, même s'il était toujours en vie.

On a fait cela toute la semaine. On grimpait chaque jour un peu plus haut. Je commençais à m'habituer à cette routine.

Tous les soirs, maman s'absentait toujours aux alentours de vingt heures, afin d'observer le ciel, d'étudier les variations du vent et de température, dans l'espoir de déterminer les causes de la levée du BB et de prédire sa prochaine apparition.

Étonnant d'apprendre que j'adorais le brouillard quand j'étais petite, quand je vois maintenant où cela nous as menées. Alors, je le voyais comme une sorte d'enveloppe mystique, blanchâtre, aux mille secrets que seules des créatures fantastiques auraient pu déchiffrer.

J'ai tenté, de nombreuses fois, d'écrire un poème dessus. Avec le BB, j'ai complètement abandonné l'idée. Maintenant, ce que je ne connais ni ne comprends me glace le sang et c'est tout ce que représente le BB : l'inconnu, l'indomptable, l'incompréhensible.

Maman cachait son air soucieux derrière un sourire joyeux. Il était contagieux. Nous vivions dans un déni palpable, mais je savais qu'elle et moi, nous nous posions les mêmes questions : jusqu'à quand pourrions-nous vivre ainsi avant d'être rattrapées par le manque de provisions ou les équipes de police ? Quand le BB retomberait-il, nous hantant par la même occasion ? Nul ne le savait. Mais, bien sûr, cela finit par arriver.

Un soir, maman avait tardé à rentrer, un peu plus que d'habitude et, épaisée, j'avais décidé d'aller me coucher tôt.

Des heures plus tard, un grondement sourd, faisant vibrer le sol, retentit dans la montagne. Un frisson me parcourut l'échine, de la pointe de mes cheveux jusqu'aux bout de mes orteils.

Le grondement persista et, toujours dans un demi sommeil, je pris la dangereuse décision de me rendormir. De toutes les façons, maman était là. Elle veillait sur moi. A quoi bon avoir peur ? Rassurée, et quelque peu bercée par le tremblement, je fis la pire erreur possible : je pris confiance et me rendormis. Lorsque le grondement s'interrompit, je me réveillai et, ouvrant des yeux fatigués, je me trouvai dans une nappe grisâtre, épaisse et étouffante, qui n'avait rien à voir avec le beau brouillard d'un blanc pur de mes rêves de poèmes.

Je voulus voir maman. Le problème était que je ne voyais pas à un mètre de-

vant moi. Je m'extirpai de mon sac de couchage et avançai en tâtonnant, en direction de l'emplacement du « lit » de maman. Soulagée, je le vis soudain, apparaître devant moi, comme un cadeau. Mais mon soulagement fut de courte durée. Le sac était vide et froid, comme si on venait de le poser sur le sol. Maman n'était pas rentrée. J'étais seule.

Une bouffée de panique m'envahit. Les jambes tremblantes, je voulus crier son nom, et je le fis, la gorge serrée par des sanglots que je m'efforçai de contenir. Je hurlai, pendant une minute, une heure, je n'en avais aucune idée. Puis, à un moment, j'eus l'espoir désespéré que tout cela n'était qu'un cauchemar, et que, si je me recouchais et fermais suffisamment les yeux, à mon réveil maman serait allongée à mes côtés et le BB ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

C'était absurde. C'était puéril. Mais, c'est pourtant ce que je fis.

Et effectivement, il y eut un changement. A mon réveil, je ne vis pas maman. Mais je ne voyais plus le BB. En fait, je ne voyais plus rien, à part la chevelure blonde d'une petite fille penchée sur moi, une main sur mon front.

Je sursautai et écartai immédiatement sa main d'une petite tape. Elle soupira de soulagement.

« Alors, tu es vivante, dit-elle. Je t'avoue que j'en ai douté un instant. Tu es toute pâle.

- Je suis bien vivante, répondis-je précipitamment (peut-être ne me sentis-je pas menacée car la fillette ne devait pas avoir plus de neuf ou dix ans). Qui est-tu ?

- Je m'appelle Liza mais tu peux m'appeler Liz. C'est ce que fait mon frère. On est ici tous les deux parce qu'on n'a nulle part où aller, et qu'on ne veut pas quitter la vallée. Et toi alors, qu'est ce que tu fais là ?

- Je suis là avec ma mère, dis-je, quelque peu soulagée que la petite fille paraisse saine d'esprit. Elle devrait bientôt revenir.

- Oh, tu as tellement de chance d'avoir ta mère ! me dit-elle, les yeux brillants. Nous, on est orphelins. C'est comment d'avoir une maman ? »

Mon cœur se serra soudain. Je décidai de lui répondre honnêtement.

« C'est la personne la plus importante de ma vie. Je ferais tout pour elle. »

Liz me sourit, avant de me proposer :

« Viens avec Alex et moi en attendant que ta mère revienne. Tu seras mieux avec nous que toute seule. »

J'acquiesçai immédiatement. Cette gamine m'inspirait confiance.

Souriant, elle me tendit la main et m'emmena avec elle, fendant le brouillard. Elle se débrouillait mieux que moi pour se diriger dans la masse informe.

On a marché une dizaine de minutes, dépassé le ruisseau et remonté un peu vers une cavité creusée dans la roche. Là, j'ai vu un garçon en sortir, grand avec les cheveux d'un noir de jais.

Il m'a regardé d'un air dubitatif mais, en apercevant Liz, son visage s'est détendu et un sourire l'a illuminé.

« Alex, je te présente...

- Abigail, compléta-t-elle.

- Enchanté, Abigail, me répondit Alex.»

Je hochai la tête et le garçon s'en contenta. Puis, à leur demande, je leur racontai mon histoire, et je leur dis tout. On passa un si bon moment que je leur parlai même de mes poèmes.

« Tu en écriras un pour moi ? demanda Liz.

- Bien sûr, répondis-je. Je l'appellerai « La jeune fille de porcelaine » parce que tu ressembles beaucoup à une jeune fille peinte sur l'une des tasses en porcelaine de maman.

- Oh oui, chouette ! s'exclama-t-elle.»

On rit, tant et si bien que je ne vis pas le temps passer. Alex était merveilleusement drôle, et charmant. Au bout d'un certain temps, et ce, malgré l'agréable compagnie de Liz et d'Alex, je leur annonçai mon départ, afin de rejoindre ma mère, sans doute rentrée au « camp » et morte d'inquiétude.

Tout alla bien, jusqu'à ce que je vois une ombre passer dans les yeux d'Alex et le sourire de Liz s'effacer. Ils se regardèrent.

« On est vraiment obligés de faire ça ? demanda Liz.

- Tu veux rester maudite toute ta vie ? répliqua Alex. Tu ne veux rien connaître d'autre que le pouvoir d'invoquer ce satané brouillard ? »

Mon sourire s'effaça également. Mais de quoi diable parlaient-ils ?

Tout ce que je pouvais dire, c'est que c'était effrayant.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? » demandai-je, avec un mouvement de recul.

Les larmes aux yeux et la tête basse, Liz me répondit :

- Avec Alex, on a été maudit à la fin de l'hiver. Les rumeurs couraient que notre belle-mère était une sorcière. Nous n'y avons pas cru. Alors, quand elle nous a demandé d'aller lui cueillir une herbe spéciale dans la montagne, nous ne l'avons pas écoutée et lui avons ramené de la ciboulette du marché. Elle a immédiatement remarqué la différence et s'est mise dans une colère noire. C'était terrifiant. Je te passe les détails mais, on est condamné à invoquer le brouillard trois fois par mois, quand l'eau commence à manquer.

- Quel est le rapport avec l'eau ? demandai-je, voulant reculer, mais mes jambes paralysées ne m'étaient d'aucune aide.

- Attends, j'y viens. Alors que chez vous, le brouillard est inoffensif, chez nous sa présence est une véritable torture. Il nous démange et nous ronge de l'intérieur, mais sans lui, nous ne pouvons pas vivre car le brouillard est la seule chose qui puisse créer le ruisseau qui court sur le flanc de la montagne et on n'a aucune autre source d'eau. On est piégé là depuis la fin de l'hiver, et on ne lèvera la malédiction que si quelqu'un se jette intentionnellement de la montagne.»

J'étais proprement horrifiée. C'est là qu'Alex prit la parole.

« Autant t'avouer que ta mère est toujours dehors à t'attendre et n'a pas quitté son sac de couchage de la nuit. Le brouillard a de nombreux avantages. Maintenant, tu comprends bien qu'il est hors de question que ma sœur ou moi

sautions. C'est donc à toi de le faire, nous romprons ainsi la malédiction et ta mère pourra redescendre dans la vallée vivante.

- Je ne veux pas sauter ! m'exclamai-je. Vous êtes fous ! Vous délirez !

- Oh, si, tu vas le faire. C'était très agréable de discuter avec toi, Abigail, mais tu dois sauter. La vie de Liz a plus de prix que la tienne ou la mienne. Et elle a besoin de moi. Je suis désolé, marmonna-t-il. »

Je sentis l'horreur m'envahir lorsque la main d'Alex saisit mon poignet et m'emmena de force sur le bord glissant et accidenté de la montagne. Je hurlai, refusant de céder à ma première intuition : regarder en bas. Je luttai pendant une minute puis, résignée, j'entrepris de cesser de me débattre. Il était trop grand, et trop fort. C'était fini.

Alors que je regardai Liz, ses cheveux d'ange et ses yeux verts baignés de larmes, je me souvins de ma discussion avec elle. Alors, je dis :

« Je t'aime maman. »

Et c'est là que tout bascula. Dans un cri de désespoir, Liz s'approcha du bord. Alex, paniqué, ne savait que faire. Il voulut la rattraper. Il voulut lui parler. Mais, les yeux tournés vers le ciel, sans un regard pour nous, toujours dans le brouillard, elle sauta. Et je m'évanouis.

Bip. Bip. Bip.

Ce bruit. Pas le grondement du BB. Pas les cris de Liz. Rien, sauf ce bip, qui venait troubler le silence.

Lorsque j'ouvris les yeux, tout était blanc et sentait le désinfectant. Un hôpital. Maman était à mon chevet.

« Oh, mon dieu Abigail, tu m'as fait tellement peur. Je t'ai retrouvée évanouie, j'ai eu si peur. Le BB a cessé de se lever après que je t'ai emmenée ici, ils disent qu'on va pouvoir rentrer à la maison ! Oh ma chérie, j'ai eu tellement, tellement peur. »

Elle me prit dans ses bras, mais ce n'était pas à elle que je songeais. C'était à un ange aux yeux verts. Un ange brisé. Les larmes me montèrent aux yeux.

- Ça va aller. Ton père m'a appelée ce matin : il a eu vent des rumeurs et, bien qu'il soit parti, il semble que tu comptes assez pour lui pour qu'il s'en préoccupe (il est inutile de préciser que cette information me laissa bouche bée).

- Au fait, un garçon est passé et a laissé ça pour toi, reprit maman. » (Elle avait reçu le don des changements de sujets).

Elle me tendit un carnet de poèmes, flambant neuf à la couverture de velours bleu. Je fis mine de ne pas m'en préoccuper mais, dès qu'elle sortit de la pièce, une demi-heure plus tard, je me jetai sur le carnet et l'ouvrit. A la première page, on avait inscrit ces mots :

Il est temps d'honorer ta promesse à la jeune fille de porcelaine. Je suis désolé. Alex.

Les larmes coulaient le long de mes joues et y creusaient de sillons. Pleurant toujours, j'attrapai un crayon posé sur ma table de chevet et écrivis ce qui fut mon hommage à un ange aux yeux verts et aux cheveux dorés :

La glace est fissurée
Les morceaux sont brisés
Comme un oiseau dans la tempête,
Elle vole
A contre-courant
Plus personne ne l'écoute et elle reste
La prisonnière du vent
C'est bien dommage, je crois, de raconter cela
L'histoire d'un ange brisé, qui ne pourra plus se relever.
Larmes sucrées, gouttes de lait,
Qui tombent dans la soucoupe immense,
De la vie où elle s'est noyée.
Voici là les maigres souvenirs,
De la jeune fille de porcelaine,
A qui on a brisé les ailes.

Cléophée DULIN DURAND

4^e, collège Jean Jaurès à Cenon

« *Le cœur des Beors* »

INCIPIT

Cela devait faire un peu plus de trois heures que nous marchions dans une sombre forêt de nuit, avec pour seule source de lumière la lampe torche de ma mère. Nous n'avions échangé aucun mot depuis notre départ ; quand elle a une idée en tête, soutirer des informations à ma mère relève de l'impossible. Je commençais néanmoins à sentir de plus en plus le poids de mon sac sur mes épaules et les ampoules qui me labouraient les pieds.

Ma mère se retourna brusquement et me dit :

- Dans quelques mètres se trouve une petite grotte qui fera l'affaire pour cette nuit. Une grotte, elle voulait nous faire dormir dans une grotte ! Quelque chose ne tournait pas rond, j'en étais certaine à présent. Ma mère avait beau être du genre aventurière, elle n'était tout de même pas, en temps normal, capable de nous faire dormir au beau milieu de la montagne dans une grotte, tout au plus, sur un simple coup de tête.

- Mais, où allons-nous et qu'allons-nous faire ? Lui ai-je demandé

- Je t'expliquerai tout demain, ma puce mais dors d'abord, une grande journée nous attend. Ne t'en fais pas, je monterai la garde.

- Comme tu veux, dis-je de guerre lasse.

La grotte était baignée de la lumière de la lune, elle était petite et emplie de lierre, ce qui donnait au lieu une lueur féerique. Je me roulais dans un sac de couchage trouvé dans celui préparé à la hâte par ma mère, et me laissais prendre dans les bras de Morphée en un temps record.

La rosée matinale me réveilla de bonne heure, ma mère était penchée sur un vieux livre écrit avec des sortes de runes qu'elle rangea précipitamment dès qu'elle m'aperçut. Le brouillard était retombé, encore plus épais que la veille. Elle m'offrit une poignée de baies ainsi qu'une barre de céréales pour faire office de petit-déjeuner. Après l'avoir gloutonnement avalé, je rangeai mon sac de couchage et me mis debout, motivée, et surtout curieuse de la suite de notre étrange aventure, moi qui avais toujours rêvé de vivre un périple avec ma mère, j'étais servie !

Nous prîmes un chemin qui partait vers la cime, encore trop éloignée à mon goût. Pendant une trentaine de minutes un silence pesait entre nous, ma mère devait sûrement attendre un meilleur moment pour aborder la raison de notre présence illégale en ces lieux. Nous étions censées quitter le village pour notre sécurité avec les autres. À plusieurs reprises, nous dûmes revenir sur nos pas car à cause du brouillard, nous nous éloignions souvent du sentier. Soudain, ma mère lâcha :

- Ariane, tu dois sans doute te demander ce que nous faisons là...
- Non, non, je ne me le demandais pas du tout. J'étais dans une montagne, je venais de dormir dans une grotte et je ne me demandais pas ce que je faisais ici. Parfois j'avais vraiment du mal à comprendre ma mère.
- Tu te souviens sans doute de la vieille légende de notre village ?
- Cette légende racontée aux enfants disait qu'une famille présente avant la création de notre village avait un don qui se transmettait de mère en fille lui permettant de communiquer d'une façon mystérieuse avec la chaîne de montagnes, les Beors qui entouraient Cordaz. Avant l'apparition de cette famille, les sorcières des Beors, telles qu'on les surnommait, tous les gens qui s'approchaient de ces montagnes disparaissaient pour toujours, sans doute à cause de l'épais brouillard qui entourait sans cesse ces monts, ou alors pour une raison à jamais inconnue. Cette mystérieuse famille avait alors permis la vie autour et sur ces mêmes montagnes, mais elle avait un pacte, cette lignée devait tâcher de s'occuper du cœur des Beors, sinon, ils redeviendraient mortels.
- Ne me dis pas que tu crois à ces bêtises que l'on raconte aux enfants afin qu'ils soient sages. Dis-je exaspérée.
- J'entends que ce soit difficile à entendre, mais regarde ce bracelet que tu portes au poignet. Au centre se trouve une pierre polie avec gravée au centre une rune.
- Ce machin, mais c'est juste une imperfection sur la pierre !
- Non Ariane, il faut que tu me crois, comment crois-tu que je me suis procurée des baies ce matin, je n'aurais pas pu les trouver toute seule dans ce brouillard.
- Tu es en train de me dire que tu as parlé à la montagne pour lui quémander des baies ! Ah maman, je savais que tu avais de l'humour, mais pas à ce point, dis-je incrédule.
- Je me faisais néanmoins du souci pour ma mère, avait-elle des hallucinations ? Elle me regarda un brin désespérée, s'accroupit et posa sa main contre un jeune pommier entièrement sec. Elle incanta une sorte de mélodie entre la chanson et la poésie dans un langage guttural. Presque aussitôt, le pommier prit de l'ampleur, les vieilles écorces tombèrent, les feuilles poussèrent et une multitude de belles pommes charnues apparurent. Eh ben ça alors ! Je n'en croyais pas mes yeux, j'étais une sorcière, ma mère était une sorcière, toute ma lignée était composée de sorcières. Sous le choc je regardai ma mère, elle soutint mon regard, fière, mais une lueur d'inquiétude brilla dans ses yeux quand mon corps entier se mit à trembler ; trop d'informations se bousculaient dans ma tête. La tête de ma mère se mit à onduler et le sol se rapprocha.
- Un vent d'air glacé me réveilla, j'étais allongée dans un vieux lit en bois dans une bergerie qui semblait dater du siècle dernier.
- Où sommes-nous ?
- Après ma petite démonstration matinale de ce que l'on pourrait appeler de 'la

magie', tu t'es évanouie, je t'ai alors portée jusqu'ici, cette bergerie appartenait à nos ancêtres. Tiens, mange, reprends des forces.

Une des pommes du pommier ! Elle était excellente, extrêmement juteuse et goûteuse, la meilleure pomme qui soit, décidément, si ma mère pouvait faire ça, que pouvait-elle faire d'autre ?

Après m'être remise de mes émotions passées, nous partîmes pour le cœur des Beors. On devait arriver dans une heure tout au plus. Le chemin montait de plus en plus en pente, les cailloux roulaient sous nos pas, quand tout à coup nous le réentendîmes, ce fameux grondement sourd, ce fatal signe précurseur qui précédait le brouillard brutal, la route risquait de se corser. Selon ma mère il fallait faire vite, c'était le troisième grondement. Au quatrième, la montagne jouera des tours à quiconque osera s'en approcher, nous étions en danger. Ma mère sortit sa carte, ce n'était pas le moment de se perdre avec tout ce brouillard.

Après un petit ajustement nous repartîmes vers les hauteurs, l'arrivée était imminente. Et c'est derrière un imposant rocher que je l'aperçus, le cœur des Beors. Sans explication j'ai tout de suite compris que c'était lui. C'était un sublime chêne, grand, imposant, il dominait toutes les montagnes, il veillait sur la vallée. Il avait plus de 10 000 ans au moins, son tronc était d'une envergure telle qu'il devait être compliqué d'en faire le tour. Ses racines étaient profondément enfouies dans la terre tel un être enraciné, inébranlable. Ses contours semblaient faits de la main du plus expérimenté des dessinateurs. Il dégageait une essence rassurante et irradiait de sa grandeur les Beors entiers. Mais le plus touchant dans tout cela, c'était à ses côtés, ce petit chêne, frêle. Une épaisse branche du Roi de la montagne touchait ses feuilles, et selon ma mère, cela permettait de lui transmettre son énergie afin de lui permettre de survivre, et sûrement aussi pour prendre sa relève lorsque le moment viendrait.

Pendant que je reculais pour admirer avec plus de recul cette grande beauté, la vue de ses feuilles m'arracha un cri. Il avait des feuilles en plein hiver certes, mais le plus choquant était le nombre incalculable de déchets plastiques de toutes sortes qui jonchaient ses superbes feuilles. Il y en avait de toutes sortes, des sacs, des bâches, des emballages, etc. Le voilà donc le problème, toute cette pollution qui jonchait l'arbre et donc les Beors entiers. Avec un regard d'accord de ma mère, je m'accrochai doucement à l'arbre, je grimpai et une fois en haut, au-dessus de ses feuilles, j'entrepris de détacher tous les déchets, un à un et de les faire passer à ma mère qui les récoltait. Au bout d'une bonne heure de labeur et d'escalade, l'arbre fut entièrement remis au propre, et en bas, dans la vallée, la brume retomba laissant paraître le blanc immaculé de la neige. Après une longue contemplation de ce magnifique paysage, ma mère et moi appuyâmes nos paumes sur l'écorce pour un ultime au revoir. Aussi improbable que cela puisse paraître, l'arbre me transmit une requête. Cette requête fut exécutée, et plusieurs mois plus tard et encore maintenant, dans tous les Beors et peut-être même plus loin que dans ces

montagnes, sillonnent de nombreuses personnes, qui veillent à ce que les folies humaines n'empêtent pas sur notre belle et indispensable nature.

Chloé ASTRUC

Circé HEBRARD

4^e, Marcellin Berthelot à Bègles

« Que se passe-t-il dans cette grotte ?! »

INCIPIT

Après quelques heures de marche sous la pluie qui battait sur nos imperméables, nous sommes arrivées au sommet d'une petite crête abritée des intempéries, par la grande montagne qui se dressait en face de nous. Cachée dans un repli de la crête, se trouvait une grotte de taille moyenne. Si nous faisions quelques mètres de plus, nous avions une splendide vue sur la vallée... Maman a dit : Voilà, c'est notre petit chez nous pour quelques temps ! Ma mère m'a dit cela avec son éternel petit sourire toujours rempli d'une part de mélancolie. Je trouvais son prénom Stéphanie d'une douceur réconfortante. Ses cheveux bruns, coupés mi-longs, se baladaient d'un air sauvage sur ses épaules ; ses yeux verts se remplissaient de tristesse lorsque nous parlions de mon père, cet homme que je n'ai connu que trop peu, et qui a disparu et a donc été déclaré mort. Ma mère a eu bien du mal à se rendre à son enterrement car elle le pensait toujours vivant et trouvait cela horrible de ne pas savoir ce qu'il lui était arrivé. Ma mère me disait souvent que moi, Ambre, je ressemblais à mon père comme personne d'autre. J'ai hérité de ses cheveux d'un noir profond, de ses yeux d'une étrange couleur : un mélange de bleu et de vert qui variait en fonction de mes émotions.

Nous nous sommes donc installées dans cette grotte et ma mère s'est mise à chercher ; chercher quoi, ça je ne le savais pas. Je l'entendais simplement parfois marmonner : « Il connaissait l'entrée bien mieux que moi, j'espère au moins qu'on la trouvera à temps. », puis cela est devenu un charabia incompréhensible. Mais quelques jours plus tard, alors que je venais de sortir mes craies et que je commençais à dessiner, j'ai mis mon pied dans une fente au pied de la roche. Le bout de la paroi a pivoté et je suis tombée à la renverse dans une sorte de toboggan en pierre lisse. J'ai entendu ma mère me dire « J'arrive mais surtout ne... » mais je n'ai pas entendu la fin de sa phrase, que déjà je voyais de la lumière au bout du toboggan.

Je suis arrivée dans une grande grotte éclairée par des dizaines d'ampoules colorées. Au milieu de la grotte trônait une grande table qui pouvait accueillir une quinzaine de personnes. De là, partaient plusieurs tunnels surmontés de panneaux, chacun d'une couleur de lumière différente. Je ne savais pas quoi faire, donc je me suis dit qu'il ne fallait pas bouger et que ce que ma mère disait un moment plus tôt était une mise en garde pour ne pas aller explorer les environs. Il fallait que je l'attende sagement. Je me suis donc assise sur une

chaise surmontée d'un dessin de goutte d'eau. J'ai ensuite entendu un bruit sourd et j'ai vu ma mère assise en bas du toboggan qui m'avait permis de descendre. Elle s'est exclamée : « Relève-toi tout de suite de cette chaise ! » J'ai obtempéré puis elle m'a expliqué : « Chacune de ses chaises est attribuée à quelqu'un en particulier. Tu ne peux pas t'asseoir là où tu veux ! Tu peux t'installer ici. ». Joignant le geste à la parole, elle m'a indiqué une chaise surmontée d'un dessin d'être humain, mais ne m'a pas laissé m'asseoir, que déjà elle me conduisait dans un des tunnels qui menaient à une chambre. Cette pièce était assez spacieuse, éclairée par un lustre. A gauche se trouvait un premier lit et à droite un deuxième ; une couverture et une serviette étaient repliés sur chacun d'eux. Un petit couloir au fond donnait sur une petite salle de bain.

La nuit a passé et au petit matin, je me suis levée en me dirigeant vers la pièce principale où se trouvait la table. Lorsque j'ai été dans le couloir, j'ai entendu des paroles et du bruit provenant de la grande pièce. Je me suis avancée et j'ai aperçu deux personnes en forme de goutte d'eau. J'ai pris peur et j'ai laissé échapper un hoquet de stupeur qui a résonné dans toute la grotte. Je suis allée voir ma mère en courant et lui ai dit : « Il y a des personnes en forme de... goutte d'eau dans la grande pièce ! » Elle a répondu : « Ah... mais c'est Michel et Mitchell ». Puis maman est allée les voir et a discuté longuement avec eux. Pendant ce temps, toujours pas remise de mes émotions, je suis restée dans la chambre. Quand ma mère est revenue, je lui ai demandé des explications : « Euh...Qu'est ce qui se passe ici en fait ?! Je ne comprends pas ! On part de la maison, tu nous emmènes dans une grotte au sommet d'une montagne, on dévale un toboggan pour atterrir ici, dans une grotte secrète et maintenant, deux grandes gouttes d'eau débarquent et tu dis que c'est normal ?! En plus, elles s'appellent Michel et Mitchell ?! ». Ma mère a eu un petit sourire en coin ; elle a laissé échapper un petit gloussement et m'a expliqué : « Avec ton père, nous sommes les référents des humains. Vu que ton père est... elle a respiré un grand coup et a continué... décédé, par héritage, tu prends sa place et tu dois m'accompagner pour la réunion d'urgence qui a été programmée en vue des récents événements qui se sont produits dans la vallée. La réunion se tiendra dans moins d'une semaine quand tous les autres référents seront arrivés. ».

Durant les cinq jours qui ont suivi, chaque jour, deux représentants de chaque élément sont arrivés : des personnages en forme de nuage pour l'air, en forme de flammes pour le feu, en forme d'éclair pour l'électricité, en forme d'arbre pour la terre, et enfin, le personnage qui me paraissait le plus impressionnant : en forme de chimère pour les animaux !

Le lendemain du jour où les derniers représentants ont été arrivés, la réunion allait commencer dans la grande salle principale ; alors que je me levais, à la suite de ma mère, celle-ci m'a bloqué le passage et m'a dit : « Non, tu ne peux

pas encore venir car tu es trop jeune ». Sur ces mots, celle-ci m'a tourné le dos en faisant virevolter ses cheveux, me laissant seule, plantée là, dans l'embrasure de la porte.

J'ai attendu en essayant d'écouter à la porte, mais cette dernière était trop épaisse et l'endroit où la réunion avait lieu, trop éloigné. Au bout d'un quart d'heure, j'ai entendu du bruit et des pas. Ma mère a ouvert la porte et m'a dit en soupirant de fatigue : « Nous faisons une pause de quinze minutes. », puis elle s'est allongée sur son lit pour se reposer. Soudain, j'ai eu une idée. Je me disait qu'il ne fallait pas perdre de temps et j'ai mis mon plan à exécution. J'ai prévenu maman : « Je vais aux toilettes. » ; et sans attendre sa réponse, je me suis glissée en dehors de la chambre et j'ai couru jusqu'à atteindre la grotte principale. Je me suis demandé alors quel toboggan emprunter pour sortir de la grotte. Je me rendais compte qu'il ne me restait plus que cinq minutes avant le retour des représentants, mais que s'ils arrivaient et qu'ils me découvraient ici, je j'allais être enfermée dans ma chambre. J'ai décidé que j'allais prendre un toboggan au hasard. Mais, je me suis rendu compte qu' un toboggan est pratique pour descendre mais que pour le remonter, c'est un peu difficile ! Comment allais-je faire, moi, pour remonter un toboggan qui est fait pour descendre ?! Je décidais de tenter le tout pour le tout. Je me suis donc dirigée vers un des toboggans, j'ai actionné le levier et je me suis rendu compte avec surprise que le toboggan n'était plus là, mais qu'à la place, se trouvait un escalier. Je me suis dit que ceux qui avaient construit cette grotte en avaient dans le ciboulot, et qu'ils n'avaient pas fait ça au hasard. J'ai remontée les escaliers à toute vitesse. Puis une fois arrivée en haut, le passage s'est refermé et je me suis rendu compte que j'étais sortie à temps, car j'ai entendu des voix en bas qui reprenaient une discussion interrompue. Je me suis décidée à aller me promener autour de la montagne, mais sans aller trop loin.

Pendant la réunion, la discussion a dégénéré assez rapidement et alors que les représentants de chaque élément essayaient de trouver ensemble une solution, les représentants de l'eau et de l'électricité ont commencé à se lancer des regards noirs.

Ma promenade se passait plutôt bien. J'ai pris un petit sentier étroit, j'ai escaladé quelques rochers et au détour d'une intersection, cinq chemins se sont offerts à moi. J'ai pris celui qui était le plus à gauche ; l'air frais et pur éveillant tous mes sens. J'ai cueilli quelques fleurs couleurs lilas qui sentaient la rosée du matin.

Pendant la réunion, les regards noirs que s'échangeaient l'eau et l'électricité se sont transformés très vite en dispute. Leurs échanges correspondaient à peu près à ceci :

- Pourquoi restes-tu dans le ciel avec moi alors que tu ne sers à rien ?

- Moi je ne sers à rien, non mais franchement, tu n'apparaîs presque pas ! En plus, c'est toi qui a le plus grand territoire !

- Moi, le plus grand territoire ? Peut-être, mais tu as le meilleur !

Et ainsi de suite ; ils s'échangeaient leurs piques, sans fin. Je continuais ma balade quand le brouillard est tombé d'un seul coup. Puis quelques minutes plus tard, j'ai entendu un grondement sourd. Au fur et à mesure que j'avancais, le grondement devenait de plus en plus fort, et le brouillard de plus en plus épais. Je suis arrivée devant une grotte près de laquelle le grondement était plus fort que nulle part ailleurs, et d'où il n'était pas possible de voir à plus d'un mètre devant soi.

Pendant la réunion, les autres représentants ont essayé de calmer la dispute qui se déroulait entre l'eau et l'électricité. Tandis que les éclairs lançaient une pique particulièrement violente aux gouttes d'eau, ces derniers se sont levés brutalement en renversant leur chaise. Leurs voisins de table, les arbres, les ont calmés en les apaisants grâce à leurs feuilles.

Au bout d'un moment, j'ai aperçu une drôle de lueur jaune pâle, très peu visible car le brouillard était épais. Au fur et à mesure que je m'approchais, la lueur bougeait, s'éloignait, revenait, tournait en rond. Quand elle s'est immobilisée, je l'ai vue plus distinctement. C'était une créature, d'un mètre environ, enveloppée d'un châle jaune qui la couvrait de la tête aux pieds ; un chapeau était maintenu par sa longue chevelure brune ; dans sa main droite, se trouvait une baguette magique qui produisait des étincelles. Je me suis approchée, et lorsqu'elle m'a vue, elle m'a dévisagée, puis s'est approchée de moi. Contrairement à moi, elle n'avait pas peur. Je suis restée statique au milieu de la grotte ; je l'ai observée aussi, mais pas par curiosité. Je la regardais d'effroi, et, elle me semblait... magique ; je ne saurais comment l'exprimer, mais son apparence toute entière était rempli d'une magie fascinante comme si simplement en la regardant, j'avais l'impression de sentir une brise légère sur ma joue, que tous mes problèmes s'envolaient et que j'étais rempli d'une joie immense. Elle m'a parlé, d'une voix douce et enchanteresse :

- Qui-est tu ? Que fait tu ici ? D'où viens-tu ?

Je suis restée sans voix ; je n'ai plus réussi à rien articuler ; j'étais sous le choc. Il m'a fallu quelques secondes pour pouvoir réussir à sortir un mot de ma bouche :

- Je... Je m'appelle Ambre et... et toi ?.

Elle a semblé étonnée que je la comprenne et que je parle le même langage qu'elle. Elle m'a répondu ensuite :

- Je m'appelle Viviane, je suis la représentante de l'élément magie. Je ne sais pas comment j'ai été créée ni quel est mon rôle, mais je compte sur toi pour m'aider !.

J'ai réfléchi un instant puis toutes les pièces se sont assemblées dans ma tête et j'avais désormais le puzzle complet. Je lui ai répondu :

- Suis-moi !.

Et nous sommes parties en direction de la grotte. Là-bas, c'était le chaos ! L'eau envoyait des gerbes d'eau à tout va ; l'électricité répondait par des éclairs plus puissants et plus dangereux les uns que les autres, tandis que la plupart des autres éléments s'étaient barricadés dans le couloir des chambres, en construisant une mini-forteresse un peu branlante, utilisant les moyens du bord. L'eau montait dangereusement. Elle arrivait maintenant à mi-hauteur, au niveau du bassin, mais ni l'eau, ni l'électricité ne s'en souciait guère. Rien ne pouvait les arrêter dans leur noire colère. Soudain, nous avons entendu des cris, et des silhouettes sont arrivées en bas d'un toboggan.

J'ai débarqué en trombe, accompagnée de Viviane. Pour commencer, je me demandais ce qu'il était en train de se passer car les meubles étaient renversés, il n'y avait plus dans la salle que les représentants de l'eau et l'électricité. L'eau m'arrivait en dessous de la poitrine et un gros nuage rempli d'électricité s'élevait au plafond. Les autres éléments y compris ma mère n'étaient pas dans la pièce. Il me semblait les apercevoir dans les couloirs. L'eau et l'électricité, trop occupées à se battre n'avaient pas remarqué mon arrivée. J'ai alors crié :

- Stoop !, mais ils ne m'entendaient pas. J'ai donc lancé un regard entendu à Viviane, qui m'a comprise et qui, en un clin d'œil, a fait disparaître l'eau et les nuages qui grondaient. Elle a fait asseoir et a immobilisé l'eau et l'électricité ainsi que tous les autres éléments.

Tous les regards se sont tournés vers Viviane et moi. J'ai pris la parole et commencé un discours très détaillé :

- Lors de votre réunion, je suis partie en cachette. J'ai remonté un toboggan et suis sortie à l'air libre. Je suis allée me balader dans les environs, lorsque le brouillard et le grondement sont arrivés. Je me suis abritée dans une grotte et j'ai distingué une lueur jaune ; je me suis approchée et j'ai rencontré Viviane, ici présente. Puis nous sommes arrivées ici et sachant que Viviane est la représentante de la magie, d'un tour de baguette elle a pu rétablir l'ordre. D'ailleurs, je voudrais bien savoir pourquoi elle a eu à le faire.

C'est maman qui a pris la parole pour me répondre :

- Ce qu'il se passe ? C'est que l'eau et l'électricité se disputent, ou plutôt se chamaillent comme des petits gamins. Ils se lancent des attaques à tout va et si j'ai bien compris, c'est pour une histoire de... territoire ?.

C'est alors que les représentants de l'eau et de l'électricité qui, jusque-là se faisaient discrets en continuant à se lancer des regards haineux, ont expliqué le sujet de leur dispute :

- En fait, il s'agit que monsieur et madame les représentants de l'eau se sont appropriés la majeure partie du ciel, alors que nous sommes bien d'accord

que nous, les représentants de l'électricité nous sommes les plus importants. Ce à quoi les représentants de l'eau ont rétorqué :

- Quoi ? Alors pour commencer vous nous avez pris la meilleure partie du ciel, nous nous sommes donc dit que pour que ce soit équitable, nous allions prendre le reste. En plus vous, les plus importants, non mais franchement !

Et avant que cela ne dégénère trop, je suis intervenue, car toutes les pièces du puzzle s'étaient assemblées dans ma tête. Maintenant que j'en étais certaine, il fallait que j'en fasse part à tout le monde :

- Écoutez-moi ! Je crois que j'ai compris !

Ma mère m'a fait signe de continuer.

- En fait, je crois que votre dispute a créé une sorte de réaction chimique...

Maman, qui venait de comprendre m'a complétée :

- Et cette réaction a donné naissance à..., elle désigna Viviane de la main, cette créature : la représentante de la magie !

J'ai complété à mon tour :

- Exactement, et je pense aussi qu'il faudrait que nous trouvions une solution à votre dispute car les habitants se sont fait évacuer, mais je pense qu'il préféreraient revenir vivre dans leur bien-aimée vallée.

Ma mère m'a approuvée de la tête :

- Je suis bien d'accord, et d'ailleurs je vous propose que l'on finisse cette réunion.

Tous les éléments l'ont approuvée et ma mère a rajouté :

- Je pense aussi que nous pouvons rajouter une chaise pour accueillir Mlle Viviane.

Les éléments l'ont approuvée, apportant une chaise. Mais, tandis que j'allais retourner dans ma chambre, ma mère a rajouté :

- Je pense aussi que nous pouvons accueillir Ambre à notre table en tant que digne représentante des humains.

Cette fois-ci les représentants des éléments l'ont approuvée mais avec beaucoup plus d'entrain et d'enthousiasme et m'ont montré ma chaise.

Ma mère a repris la parole :

- Bon, écoutez-moi ! Je crois avoir trouvé une solution qui devrait convenir à tout le monde. Nous allons partager le territoire en deux parties égales et vous échangerez vos parts environ tous les deux mois. Est-ce que cela va à tout le monde ? Pour le savoir, nous allons voter à main levée. A qui cela convient-il ? J'ai levé la main et j'ai vu toutes les autres se lever aussi. La solution de ma mère a été votée à l'unanimité. Elle a d'ailleurs rajouté :

- Et j'espère que cela vous empêchera de continuer à vous chamailler comme des gamins et que vous gagnerez en maturité ! .

Les éléments de l'eau et l'électricité ont pris un air apitoyé et fautif comme s'ils se faisaient gronder, avant d' hocher la tête. Ma mère, satisfaite, a dit :

- Avant de nous quitter, il reste quelque chose de très important à faire !

Je marmonnai : « Qu'est-ce qu'il y a ? On doit rencontrer les représentants de l'arc-en-ciel et du vomi de licorne ? ». Ma mère m'a regardé avec insistance et a dit :

- Non, simplement j'aimerais remettre le badge de représentant officiel à une nouvelle recrue !.

Tout le monde m'a regardée et j'ai eu le réflexe de regarder derrière moi à mon tour, avant de me rendre compte qu'il n'y avait personne et que c'était de moi que ma mère parlait ! Maman m'a fait signe et je me suis levée pour la rejoindre. A ce moment, tous les représentants des éléments ont dévoilé, derrière leur veste, une sorte de badge. Mais je ne comprenais pas comment ils les avaient accrochés, ni comment ils pouvaient les décrocher, ni même si ils pouvaient le faire ! Arrivée devant ma mère, elle a sorti un de ces badges sur lequel étaient représentés un humain et tous les autres éléments autour de lui. Elle m'a dit :

- Répète après moi : « Je jure de servir la cause des humains et de tous les autres éléments ».

Alors je répétai : « Je jure de servir la cause des humains et de tous les autres éléments. ».

Ma mère a hoché la tête et a continué : « Je ferai tout mon possible et ce, jusqu'à ma mort.

Elle n'a pas trésailli, même pas en prononçant ce mot ; alors j'ai essayé de rester digne moi aussi :

- Je ferai tout mon possible et ce, jusqu'à ma mort.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'ajouter : « Y compris pour les vomis de licornes... Heureusement, personne ne m'a entendue, ou bien n'a pas relevé.

Ma mère a dit :

- Je vous donne rendez-vous l'année prochaine, jour pour jour, pour notre prochaine réunion. Viviane, tu es bien entendu invitée. Tu seras même notre invitée d'honneur puisque tu recevras à ton tour le badge.

Le lendemain, ma mère et moi, nous avons pris le chemin du retour. Nous avons dit au revoir aux éléments avec beaucoup de tristesse et leur avons promis de revenir sans faute l'année suivante. Nous avons redescendu la montagne et une fois arrivées, nous avons prévenu les autorités que tout était rentré dans l'ordre et qu'il n'y avait plus rien à craindre. Ils ont alors fait revenir tous les habitants de la vallée et la vie a repris son cours dans ma paisible vallée.

Maintenant, dès qu'il pleut, qu'il y a du feu, que je respire, que je vois des plantes, des animaux ou encore des humains, j'ai une pensée pour cette grotte où j'ai appris tant de choses, que ce soit sur mon père ou en général, en attendant l'année prochaine, pour en apprendre encore davantage et vivre de nouvelles expériences.

Prix spéciaux

Club de lecture du collège Anatole France à Cadillac

Léa REITUPE AUGER

Lise VERCHERE

Rayane AIT BELKHIR

Giulia MANZANO

Elisa LAMADON

Ilhan SALHI VINUESA

Laura GOUIT

Lola BAlestibeau

Emilia ROSKAM

Jana THIENNOT

Clémence BARTHOUT BACH

Prix Spécial « Destruction du brouillard »

Club de lecture du collège Anatole France Margaux, Célia, Elin, Lily Rose, Mina, Mathis, Maïa, Noëllie, Olivia L., Olivia F., Manon, Laurine, Camille et Mathis

collège Anatole France à Cadillac

« *Brouillard en montagne* »

INCIPIT

Maman m'emmène dans la montagne. Nous errons durant une semaine, du moins je crois, car sans notion d'heure autre que le Soleil, il était difficile de savoir quel jour nous étions. Le 6-7 ou bien encore le 8 juin. Tout ce que je sais c'est ma maman et moi faisons des longues marches toute la journée et quand le soir vient on s'installe, sur un coin de la montagne ; une fois elle m'a dit « Regarde Neige la montagne n'est-elle pas magnifique ! ». Nous passons tellement de temps sur la montagne à nous cacher des autorités que je finis par fêter mon anniversaire dans la montagne ; ma mère s'arrangea pour me préparer un festin elle me dit « On n'a pas 13 ans tous les jours ! » Nous marchons tous les jours dans une direction précise, je soupçonne maman de savoir quelque chose qu'elle ne veut pas me dire. A propos de mon père parti il y a 12 ans ? Je n'ai gardé de lui qu'une photo de nous trois qui date de quand j'étais bébé et que je garde tout le temps sur moi. Dessus, je suis un bébé aux yeux clairs.

Mais un jour, le brouillard revint et nous avons dû ma mère et moi trouver un refuge. Elle m'avoua enfin qu'elle cherchait son refuge quelque part dans la montagne. Elle l'avait construit au cas où... Par chance quand le brouillard tomba nous sommes vite tombées sur son abri mais en entrant elle me dit « Mais ce n'est pas mon abri ! » « En effet c'est ma maison » lui répondit une grosse voix derrière elle. Nous sursautâmes. Qui était donc cet inconnu, emmitouflé jusqu'au nez, aux mêmes yeux clairs que moi ?

- Que faites-vous ici ? dit l'homme méfiant.
- Nous nous sommes simplement perdues dans la montagne, lui répond maman avec aplomb. Mais avec ce brouillard nous ne sommes pas prêtes de repartir !
- Du calme, furie, je ne vous ai pas agressé. Je vous demande juste ce que

vous faites chez moi ! Par contre si vous le voulez je pourrais vous proposer de dormir chez moi étant donné que le brouillard dehors n'a pas l'air de vouloir s'arrêter ; par contre interdiction formelle de rentrer dans ce couloir dit-il en le pointant du doigt. Comment vous appelez vous ?

- Pauline et Neige. L'homme tressaille en entendant nos prénoms mais ne nous dit rien d'autre que de l'appeler M.Lhermitte.

Le lendemain, ma mère me réveille et nous cherchons M.Lhermitte dans toute la maison. Ne le trouvant pas nous sommes entrées dans le couloir interdit. Nous entrons dans une pièce et le trouvons en plein travail sur un appareil très étrange. Ce qui attira mon attention ce n'est pas la machine, mais une photo placée sur son bureau. C'était ma photo ! M. Lhermitte se retourna en nous entendant entrer.

- Que faites-vous ici ? s'exclame-t-il. Je vous ai interdit d'entrer.

Cette fois mon sang ne fait qu'un tour et je lui lance :

- Et vous, pourquoi avez-vous volé ma photo ?!

Il se précipite sur le cadre pour le cacher de sa grande main. J'allais protester mais la voix de ma mère me coupe la parole :

- Bernard ? C'est donc là que tu étais depuis tout ce temps ? Pourquoi donc avoir disparu en montagne sans un mot lors d'une randonnée il y a 12 ans ? Neige et moi n'étions pas assez bien pour toi ? Dit-elle en larme.

- Papa ? Je chuchote mais il entend et se tourne vers moi, me regardant douloureusement.

Mon "père" se lève pour nous prendre dans ses bras maladroitement :

- Mais bien sûr que non, ce n'est pas pour ça. Je vous aime énormément toutes les deux. C'est parce que je suis tombé sur ça. dit-il en désignant la machine. C'est cela qui déclenche le brouillard dans la vallée. Brouillard qui me retient prisonnier ici... et vous aussi maintenant. J'avais réussi à le maîtriser durant 12 ans mais il n'y a pas longtemps elle a échappé à mon contrôle.

Soudain, la machine explose. Nous nous retournons et voyons une partie du mur complètement détruite qui révèle un compartiment secret. Je m'approche et saisis son contenu : une clé !

- Fais voir ! s'exclame mon père. Cela correspond exactement à cette serrure, juste là ! J'ai cherché cette clé pendant près de 10 ans : c'est elle qui arrête le brouillard !

Le grondement qui se produit toujours juste avant le brouillard retentit. Je lui prends la clé des mains en criant :

- On a plus le temps !

J'enfonce la clé dans la serrure rouillée et la tourne à fond avec l'aide de mes parents. Puis soudain, une voix robotisée retentit.

- Auto-destruction dans 5 minutes !

On se regarde tous les trois et mon père me prend par la main avant de s'enfuir, suivi de ma mère. Nous courrons le plus vite possible avant d'entendre au loin l'explosion du laboratoire secret. Le brouillard avait disparu !

- On a réussi ! lance-t-on en cœur.

Mon père en pleure de joie. Nous redescendons tous les trois dans la vallée et nous avons continué à vivre tranquillement proche de la montagne, en affrontant tous les problèmes de la vie à trois car, à trois tout est toujours plus facile !

Prix Spécial « Le manuel de la montagne »

Léa REITUPE AUGER

5^e, collège Eléonore de Provence à Monségur

« *Vision nébuleuse* »

INCIPIT

Après avoir longtemps marché, suffisamment longtemps, jusqu'à n'en plus sentir mes pieds, nous nous arrêtâmes près d'un rocher de la forme d'un loup pour faire une pause et boire un peu. J'aurais sûrement dû profiter de ce moment pour la questionner, mais j'étais trop essoufflée et fatigué.

La pause d'approximativement quinze minutes, fut bien trop courte. Maman reprit la route dans le silence, toujours. Lorsqu' elle eut pitié de moi, n'étant pas très sportive, nous nous sommes installées près d'une espèce de grotte inhabitée, avec nos deux sacs de couchages. Je n'arrivais pas à dormir car j'avais trop d'interrogations qui restaient sans réponses. Quand maman fût enfin endormie, j'en profitais pour me lever et jouir de la vue. Vers une heure du matin, au moment où j'étais sur le point de m'endormir, une douce lueur me sortit de ma somnolence. Une aurore boréale ! Je n'en avais vu qu'une seule fois, et à vrai dire ce n'était pas un très bon souvenir. C'était en réalité le dernier souvenir que j'avais de mon père avant qu'il ne disparaisse en montagne. Ce jour-là, il s'était disputé avec maman, c'est ce qui l'avait d'ailleurs poussé à partir. Maman en avait pleuré des semaines, voire des mois, avant de se lever un beau jour avec un nouveau but en tête, le retrouver !

C'est pour cette raison en partie qu'elle est devenue guide de montagne ; elle n'a jamais perdu espoir ! Mais avec le temps, elle oublia son premier objectif pour contempler la beauté des paysages avec des inconnus, qui devinrent bientôt sa nouvelle famille, enfin jusqu'à aujourd'hui !

Je me surprenais en train de contempler ces belles illuminations, quand tout à coup, B.B. surplombant la vallée, me prit dans ses bras, son grondement me sifflait dans les oreilles, et me serra sans relâche ! Bientôt, je ne pus même plus voir le bout de mon nez, et je me retrouvai perdue dans ce brouillard épais, à tâtonner l'air pour retrouver ma mère, sûrement encore endormie. Au bout de quelques minutes, je paniquais, criais, et me mis à courir. Je m'étais perdue ! Maman était sans doute réveillée ; elle, elle saurait quoi faire. Mais elle n'était pas là ! Je m'asseyais dans la neige, abritée par un rocher de grande

hauteur, et espérais que, maman serait bientôt là, près de moi, avec pourquoi pas un petit chocolat chaud ! Est-ce que je rêvais ?

Dans mon rêve il y avait mon père, ma mère et la lueur d'un feu qui nous réchauffait, une douce odeur de guimauve à la fraise. Gabriel, le petit fils de notre ancienne voisine, arrivait en costume de fée, se mettait à chanter, et on se prenait tous dans les bras. Nous dansions et virevoltions dans l'air doux du matin de l'aube.

Petit à petit, une voie masculine me tira de mon sommeil. C'était mon père qui venait me chercher aux portes de la mort ? Je parvins enfin à ouvrir un oeil, je m'aperçus qu'il y avait bien un homme devant, debout, mais ce n'était ni mon père, ni la faucheuse, mais un homme en uniforme, un des gendarmes qui venait de me retrouver grâce à un de leurs merveilleux chiens. Dès que j'eus ouvert mes deux yeux et repris mes esprits, je constatai que le brouillard s'était étonnamment levé, et qu'il y avait aussi trois autres personnes autour de moi ; je ne pouvais réellement pas les suivre, ni me laisser emmener loin de ma mère, et abandonner ce pour quoi on était venu ? C'est vrai, je ne connaissais pas la raison, mais si maman voulait y aller, j'irais aussi. Je désirai la retrouver. Je la ramènerai. Peut-être même papa ? Pas question d'abandonner ! Je me relevai péniblement, et au moment où j'étais enfin prête, je faussai compagnie aux gendarmes en prenant mes jambes à mon cou. Ah ça, ils ne s'y attendaient pas ! Ils furent si surpris, que quand ils réalisèrent, j'étais déjà loin. Il ne me fallut que peu de temps pour les semer et reprendre la direction de l'endroit où nous avions camper maman et moi.

Sur le chemin, je ne croisai personne. En arrivant au campement de la veille, avec le rocher à la tête de loup, je me rendis compte que je m'étais réellement éloignée et commençais à douter que maman vienne me chercher jusqu'ici. La vue était splendide, j'en profitai pour observer Cordaz. C'était fou ! Cordaz, de loin et de haut, rappelait la forme d'une chienne de berger. Et je crois que la vue était si belle que je me suis jurée de revenir une fois cette histoire terminée, pour la contempler à nouveau.

Après, une courte pause, je marchai le long d'un petit ruisseau. En souvenir, je me rappelais le chant de sa coulée, entendu la veille. La musique de cette eau si limpide caressant de tous petits galets, m'aida à réfléchir. Autre fois, c'est cette douce musique que je venais écouter après l'école ; quand j'avais des problèmes, j'y lançai de minuscules pierres.

Quelques fois, je prenais son eau pour arroser les fleurs qui le bordaient.

J'adorais tellement courir à ses côtés. Sa musique me pénétrait en tous points, me faisant pleurer l'hiver, et chanter l'été. Cela faisait bien longtemps

que cette passion s'était arrêtée, car seul papa m'y encourageait. Après son départ, plus personne n'était là pour m'écouter, ni s'amuser avec moi. Quel plaisir ce serait de rechanter à ses côtés !

Au campement de la veille, il n'y avait plus personne. J'avais beau chercher partout, je ne trouvais aucune trace. Est-ce que maman m'aurait réellement laissée comme ça, au milieu de nulle part ? Je n'y croyais absolument pas ! Désespérée, je me posai sur un rocher, d'où je remarquai un bout de tissu rouge. En me penchant pour l'observer, je vis alors qu'il y avait quelque chose de griffonné dessus. Des lettres ! L'écriture de ... je suis sûre de la connaître ! Mais si... voilà ! C'était l'écriture de ma mère !

Peut-être qu'il y avait des instructions pour rentrer, ou peut-être pour la retrouver ! Mmmm...non ! Elle avait codé son message. Elle avait cette manie de croire que tout le monde l'observait. Si seulement je l'avais écoutée quand elle me donnait ses « cours » ! Je me forçai à observer et me rappelai certaines choses ? Mais non, il n'y avait aucun moyen, puisque je ne l'écoutais jamais... Bon, qu'est-ce que ferait maman, à ma place ? Elle ne se démonterait pas ! Elle se relèverait et tenterait de comprendre ! Alors, j'allais me bouger les fesses et trouver une solution, maintenant !

Il me fallut un long moment de réflexion, avant de me dire qu'il me suffisait de regarder dans le manuel de montagne que maman avait placé dans mon sac, au cas où on se perdrait de vue. J'y trouvai tout de même une note glissée entre deux pages, indiquant le minimum d'informations pour le déchiffrage. Le chiffon donnait des sortes de coordonnées correspondant à un lieu de rendez-vous. J'étais épuisée ! Je pris mon courage à deux mains et me remis en marche. En fait, il me fallait voir les lignes telluriques, elles m'indiquerait le Nord. J'avais étudié cela au collège, en 5ème. Je m'en souvenais plutôt bien, car ça m'avait impressionnée et j'avais juré d'en faire un sujet pour mes recherches.

Bref, je savais OÙ aller, et COMMENT y aller, alors maintenant, il ne me restait plus qu'à Y aller.

Au début, j'eus un peu de mal avec le vent, puis il faiblit. Après environ trois heures de marche, une « moi » fatiguée, et un point d'eau en vue, je fis une pause sur un roc. J'imaginais, que maman aussi s'y était arrêtée. Peut-être avait-elle pensé que j'avais abandonné et que j'étais rentrée à Cordaz pour me réchauffer. Cette idée m'attrista, mais il me fallait aller jusqu'au bout. Cette histoire était devenue on ne peut plus sérieuse !

Dans les films, les enfants sont habitués à se promener seuls, à se battre, et ça se termine souvent bien, mais là, j'en doutais. La montagne m'avait déjà enlevé mon père, alors hors de question de la laisser me prendre ma mère

aussi, et même si on pouvait se dire que ce n'était que des gamineries ou des paroles en l'air, j'étais à cet instant capable d'y laisser ma vie, s'il le fallait ! J'avais perdu mes parents, je m'étais perdue et je n'avais presque plus rien à manger, alors ma survie commençait à prendre un tournant difficile. Je décidai donc d'improviser une sorte de couette avec mes affaires (car j'avais laissé mon sac de couchage, la veille, avec maman). Puis je cherchai quelque chose à me mettre sous la dent, histoire que ce ne soit pas ma dernière nuit, et me couchai. Je repensai à tout ça et croisai les doigts pour que cela se termine bien. Je m'endormis.

J'entendis un bruit venant de je-ne-sais- où. Plus rien ! De bonne heure, je recommençai à marcher furetant pour dégotter un peu de nourriture. Le soleil avait fait son apparition, la neige était fraîche, engourdisant la nature d'un silence doux et profond. Sur le chemin, je découvris un vieux chalet.

J'y fis une halte histoire de reprendre des forces avant de repartir. Le temps passait lentement. J'avais peur et je commençais même à chanter pour me donner du courage. Les paysages blancs, identiques, se relayaient pour me donner toujours la même vision : rien. Tout à coup, je découvris avec une immense joie des empreintes menant à un rocher, vu leur taille, seules les chaussures de maman avaient pu les déposer ici. Je courus à toute vitesse, même à bout de force j'avais encore de la ressource. Et là, d'un coup, je suis tombée ! Trou noir !

À mon réveil je me trouvais dans un grand lit ! Mon lit depuis lequel j'écris à présent les souvenirs d'une folle nuit à rêver.

Prix Spécial « Méli-mélo d'animaux »

Lise VERCHERE

5^e, collège Nelson Mandela à Floirac

« *La lumière au bout du tunnel* »

INCIPIT

On est montées comme ça pendant deux jours. On s'est arrêtées la nuit, mais pour se reposer, pas pour dormir. Impossible de dormir quand les sifflements du vent ressemblent à des cris humains. Arrivées au sommet, on voyait toute la vallée. Jamais ma mère ne m'avait emmenée ici. J'ai ouvert la bouche pour lui poser une question, mais elle m'a coupée :

« Aujourd'hui, on monte la tente, on va chercher de la nourriture et on fait une barrière. Maria, occupe-toi d'aller chercher du bois dans la forêt. »

Ce qu'elle appelait une forêt ressemblait plus à quelques arbres dispersés dans la plaine. Elle m'a lancé une scie (qui aurait pu mettre fin à mes jours si je n'avait pas eu le réflexe de m'écartier) pour couper les branches basses de la douzaine d'arbres en contrebas. Arrivée au pied d'un arbre, ce que j'ai vu m'a glacé le sang. J'ai pris mes jambes à mon cou et l'inquiétude qui me serrait le ventre ne venait pas de la peur de voir ma mère furieuse à me crier dessus. Je pense que j'ai pulvérisé le record de vitesse haut la main ! J'ai fait part de ma vision à ma mère, qui se moqua gentiment de moi. Elle m'a demandé de mettre de l'eau dans l'un des nombreux repas lyophilisés qu'elle avait pris au village. Pendant qu'elle s'occupait de prendre du bois, j'ai exécuté son ordre. Elle est revenue, pâle comme l'étiquette du repas que je venais de mettre dans une caisse (la poubelle, je crois). Si elle a eu peur, elle ne le montrait pas. Elle a gardé quand même auprès d'elle le couteau que sa mère lui a transmis.

« - On change les plans ! On s'attaque demain à la barrière et on va se contenter de faire un feu avec le bois que j'ai trouvé, dit maman.

- Tu l'as vu ? »

Aucune réaction de la part de ma mère. J'ai insisté :

« Maman ! Je sais que tu l'as vu ! »

Elle a hoché la tête avant de déclarer : « Allez hop ! Au lit ! »

Je n'arrivais pas à dormir. Ma vision s'était ancrée dans ma tête et elle me hantait. J'ai pris ma lampe et je suis sortie discrètement de la tente. Un grondement sourd retentit et me voilà plongée dans un brouillard tellement épais

qu'on ne voyait pas le halo lumineux de la lampe. Je suis retournée à tâtons dans la tente car il faisait froid dehors.

Le lendemain matin, la brume ne s'est pas levée et nous ne pouvions pas descendre dans la «forêt». Le brouillard est resté pendant dix longs jours. On ne mangeait que des repas lyophilisés qui me donnaient la nausée, mais c'était assez pour nous. Un repas pour deux et par jour suffisait largement ! Quand elle s'est levée, nous sommes descendues ensemble avec ma mère dans la forêt. Rien ne nous a choqué. On a coupé tout le bois dont on avait besoin, puis on est remontées.

Les jours se sont écoulés, on n'avait plus rien à faire. On partait chaque jour en exploration jusqu'à remarquer une fissure dans la montagne d'en face. On a aussi remarqué que cette montagne tremblait ! La dépouille de l'étrange animal lacéré à coups de griffes nous était complètement sortie de la tête jusqu'à ce que l'on en voit un vivant près du ruisseau. Ma mère a sorti son appareil de sa poche et a pris l'animal en photo. On a pu mieux l'observer le soir car il avait détalé en entendant le clic de l'appareil. Il avait des sabots mais se tenait sur ses pattes de devant. Ses pattes arrières étaient en l'air, suspendues au-dessus de sa tête. Des cornes de bouc, un regard étonné dans lequel on lisait une détresse infinie : tout pour croire que cette créature était une chèvre de cirque effrayée par le BB. Sauf qu'il avait des plumes.

Les jours suivants, on a fait de nombreuses découvertes. Des girafes à tête de chat, un lion à tête de hamster (qui faisait disparaître l'air royal du lion)... Nous avions même découvert un requin à pattes et queue de cheval ! Tous plus drôles les uns que les autres ! C'était un petit bout de la lumière que l'on cherchait, ma mère et moi. Car la lumière était peu présente ces temps-ci. On dormait à tour de rôle pour monter la garde, car des animaux plus dangereux rôdaient. Un groupe d'ours à dents de sabre revenait souvent le soir quand le feu s'éteignait. On ne pouvait rien faire face à eux. On se tassait et on les laissait fouiller les boîtes lyophilisées vides. Ça faisait un bruit infernal et on ne pouvait pas dormir.

Notre priorité était de renforcer la barrière, car les ourgres (comme on avait appelé les ours à dents de sabre, mélange de ours et tigre, sûrement les animaux qui avaient tué la chèvre à plumes) pouvaient pour l'instant la détruire en un coup de griffes. Mais les ourgres n'étaient que le cadet de nos soucis. Seules en hautes montagne, tout pouvait nous arriver ! Ma mère a commencé à écrire un journal et à dessiner les créatures qu'on voyait. Ça faisait déjà un peu moins de deux mois (estimation) qu'on vivait à moitié dans le BB et à moitié « normalement ». Plus on avançait, plus on avait l'impression d'être dans un tunnel sans fin. Un tunnel infini, où l'on ne pouvait pas se retourner, où la seule option était d'avancer car le passé commençait à s'effacer, à se faire

oublier. Tous les jours se ressemblaient, on avait l'impression de vivre dans une boucle sans fin. Exploration, observation et prudence, telle était la devise de ma mère ! (Je rajoutais souvent boîtes lyophilisées à terminer, on n'avait que ça à manger...)

La fissure dans la montagne s'agrandissait à chaque grondement. On sautait de joie à chaque pluie. On s'émerveillait devant chaque coucher et lever de soleil. On soupirait à chaque fois que le BB tombait. On surréagissait à chaque détail qui sortait de l'ordinaire. Tout devenait source d'émerveillement, de désespoir ou de souvenirs. On se disputait beaucoup avec ma mère car rien n'allait.

Nous en avions assez de stagner sous cette tente qui remplaçait notre maison. « - Maria. Nous allons descendre au village pour nous réapprovisionner et pour prendre des outils essentiels à notre survie. Nous ne savons pas jusqu'où les ourgres peuvent aller et nous avons faim. Nous avons besoin de reprendre les bonnes habitudes et de se rappeler la belle époque. C'est l'heure de reprendre un rythme de vie normal. »

Ses paroles me firent l'effet d'une boisson énergisante, électrique. Je ne baisserai plus les bras. Comme pour confirmer mes pensées, une volée de moineaux à tête de chaton est passée au dessus de la tente.

On est descendues au village le lendemain matin. Le BB était tombé pour la dernière fois il y a deux jours, donc aucun risque qu'il nous prenne par surprise pendant les quatre jours que prendrait notre expédition. Nous avions remarqué que le BB ne venait jamais avec moins de neuf jours d'intervalle. Plus on avançait dans le temps, plus le Brouillard devenait épais. Avec ma mère, on s'est laissé trois jours de marge pour être sûrs de remonter avant que le Brouillard Brutal ne tombe. On a vu un chequin (cheval-requin), on s'est donc approchées avec prudence, mais il a détalé. On a décidé de continuer le descente à pied, mais en accélérant. Arrivées au village, on a avancé prudemment vers le magasin. L'électricité était coupée. Les portes automatiques du supermarché étaient restées ouvertes. On s'est avancées dans les rayons. Il ne restait plus grand-chose. J'ai demandé à maman si on pouvait prendre des pâtes, et elle m'a répondu :

« Mais évidemment ! Tu trouveras l'eau chaude nécessaaaaaaaaaire ! »

Un vieil homme a surgi avec une fourchette qui a failli se planter dans sa joue, heureusement ma mère a des réflexes. J'ai crié à mon tour. L'alarme du magasin s'est déclenchée. Avec l'homme qui pointait sa fourchette à deux centimètres de la tête de maman, maman qui lui tenait le poignet et l'alarme qui sonnait comme si c'était la fin du monde, j'ai essayé de dédramatiser la situation : « Tu rêves, Maria ! Un clown se donne en spectacle pour avoir de l'argent et maman est complice ! » Tout était trop pour moi. Tout de suite, maintenant (right now comme dirait les anglais), je me suis remémoré la situation.

Rien n'allait. J'ai hésité quelques secondes, car je ne voulais pas laisser ma-

man. Mais elle allait se débrouiller. Je suis sortie en courant, quand même honteuse de laisser maman seule, mais je ne supportais plus ce magasin, ces rayons si familiers. J'ai couru, en larmes. J'ai traversé le village. Je suis partie en direction de la maison. Derrière les arbres, il y avait peut-être un animal. Je ne savais plus. J'ai couru jusqu'à tomber de fatigue, sur mon palier. Mais avant de toucher le sol, une forme m'a soulevé. Et elle est partie en direction de la montagne qui tremblait. Un horrible tremblement a retenti et j'ai vu le Brouillard sortir de la fissure avant de m'envelopper. Mais quel était cet animal ? Le mystère restait complet. Et je me suis endormie.

Je me suis réveillée sur mon canapé. Une dizaine de personnes se tenaient là. Ils parlaient. Le vieil homme qui avait attaqué maman, et d'autres personnes. Ceux qui étaient restés.

Attirés par l'alarme du magasin, ils sont venus voir ce qu'il se passait. Et ils ont trouvé maman et le vieil homme, qui se trouvait être le père du maire du village. J'ai pris la parole :

« Hier, j'ai vu le Brouillard sortir de la fissure...

- Mais oui, et moi je suis catwoman ! ironisa une femme. »

Ma mère a pris ma défense et c'est parti en dispute. Je n'ai plus eu l'occasion de parler.

Quelques jours plus tard, on avait fait l'aller-retour jusqu'à la tente, et on a rapporté nos affaires à dos de chequin. L'époque des repas lyophilisés était révolue.

On a mis en place un système : moi, maman et un jeune guide, on s'occupait de la cuisine, de ravitailler les placards et de tracer les cartes. Maman allait aussi en exploration avec tous les guides (ils étaient 3) dans la montagne. Ils prenaient des photos des animaux étranges et on en a découvert plein de nouveaux ! Un éléphant à oreilles de papillon, un animal à tête de loup, corps de chèvre et pattes de lièvre, un chien à tête de chouette, et bien d'autres encore... Mais le gagnant était un cheval à pelage de tigre et tête d'aigle ! On vaquait toujours à nos activités quotidiennes.

La durée du BB commençait à se stabiliser. Pas moins de 9 jours d'intervalles et pas plus de 15 jours dans le brouillard. Mais un jour, maman proposa de partir sur la montagne tremblante. J'étais la seule à accueillir la proposition avec joie... Je trouvais cette idée excellente, et je n'ai pas compris pourquoi personne n'était enthousiaste. La grand-mère de mon amie a regardé maman comme si elle venait de mars et elle a pris la parole :

« Je suis sûre que nous pouvons faire une randonnée ailleurs ! C'est risqué de partir sur une montagne qui tremble, et en plus, ça fait maintenant huit jours que le BB est tombé. »

Et elle a soupiré.

« Je sais que c'est risqué, mais c'est le seul moyen de découvrir la cause du Brouillard. On a découvert une grotte et le Brouillard sort de cette grotte. Si nous y allons à ce moment précis, nous aurons plus de chance de trouver la solution.»

C'est comme ça qu'on s'est retrouvées, maman et moi, à marcher vers la montagne tremblante. Personne n'a voulu nous accompagner... Arrivées devant la grotte, on a sorti nos lampes et on s'est enfoncées dans le tunnel.

C'était humide et froid. Soudain, la montagne s'est mise à trembler et une brume épaisse est sortie.

On a quand même continué à avancer doucement jusqu'à une ouverture sur un paysage magnifique. C'était une clairière vert pomme aux reflets jaunâtres avec des fleurs de toutes les couleurs parsemant le parterre scintillant. Une grande maison en bois qui pouvait facilement accueillir une vingtaine de personnes trônait au milieu de la forêt. Des arbres assez hauts aux fruits les plus bizarres que l'on puissent imaginer donnaient un aspect isolé à la maison, ainsi qu'une unique chiouette.

La montagne fut secouée de tremblements. On est tombées, mais bizarrement, aucune peur ne me serra la gorge.

On est restées en chute libre très longtemps. Le paysage était accueillant, telles que les montagnes qui entouraient le vallon et le ruisseau qui traversait la vallée.

On la voyait enfin, la lumière au bout du tunnel.

Prix Spécial « L'épée du nuage céleste »

Rayane AIT BELKHIR

5^e, collège Henri Brisson à Talence

« *La grotte à secrets* »

INCIPIT

Devant moi se dressait un énorme trou noir, une ouverture qui semblait avaler la lumière. Ma mère, Arianna, ne disait mot, ses yeux trahissant une peur que je pouvais presque toucher. Nous étions dans cette grotte, un refuge mystérieux où je me sentais à la fois en sécurité et intriguée.

— Maman, où sommes-nous ?

— Allons, ma fille, nous sommes dans ma « grotte ».

Je n'avais pas compris ce qu'elle voulait dire par « grotte ». Je pensais qu'elle parlait d'un refuge, mais elle insistait sur ce mot. Pendant qu'elle allumait un petit feu, je commençais à explorer les lieux. C'est alors que je découvris un livre poussiéreux. Sur la couverture, il était écrit « Les fumées polluantes ». Alors que ma mère préparait le repas, je me plongeai dans ma lecture. Le livre parlait d'un brouillard qui pouvait être à la fois protecteur et terrifiant, un phénomène qui semblait jouer avec la réalité et le fantastique. C'était étrange, mais cela résonnait en moi.

— Ma chérie, viens manger !

Elle avait préparé une sorte de bouillie de carottes et de pommes de terre. Ce n'était pas vraiment appétissant, mais je ne pouvais pas faire la fine bouche. Mon estomac réclamait de la nourriture après avoir lu pendant des heures. Je me suis demandé pourquoi ma mère m'avait amenée ici. Peut-être était-ce l'endroit où mon père avait voulu m'emmener avant de disparaître. Je n'avais jamais vraiment eu de réponses sur lui. Le livre parlait d'une épée qui pourrait éclaircir le ciel. Il fallait que je demande à ma mère de quoi il s'agissait.

— Maman, le livre que j'ai trouvé, qui te l'a donné ? Et pourquoi m'as-tu emmenée ici ?

— Ma chérie, pourquoi as-tu fouillé dans le tiroir des secrets ?

— Le quoi ?

Elle m'a expliqué qu'enfant, elle fuguait souvent à cause des conflits entre ses parents. Un jour de pluie, elle avait découvert cette grotte où elle avait passé plusieurs jours loin d'eux. J'étais surprise, mais je me suis rendue compte qu'il y avait plus de mystères que je ne l'imaginais.

— Tu veux dire qu'il y a une montagne jumelle ici ?

- Tu n'insinues pas qu'on va aller là-bas, j'espère ?
— Si !
— Eh bien, ma fille a du cran !
— Oui, mais quand allons-nous y aller ? La police est en bas.
— Ne t'inquiète pas, nous serons discrètes. Mais il nous faut des provisions, deux tentes et une carte.
— Pour la carte, comment allons-nous faire ça ?
— Je sais où en trouver une, mais il nous faut d'abord l'épée pour nous sauver. Après notre petite discussion, nous avons quitté la grotte pour nous rendre chez un vieux meunier qui vivait en ermite. Nous avions verrouillé la grotte, mais je savais que nous y retournerions.
— Bonjour, jeunes gens ! Ah, la petite Adrianna a bien grandi !
— Oui, bonjour, je suis Lily, la fille d'Adrianna.
— Nous venons pour acheter une carte, car nous sommes à la recherche de l'épée du nuage céleste !
— Co... comment, l'épée du nuage céleste ?
— Oui, exactement !
— Vous avez lu le livre sur les fumées polluantes, n'est-ce pas ?
— Oui !
— Très bien. La carte est dans le tiroir numéro 144, sur la rive gauche de la zone épée médiévale et céleste.
Nous sommes sorties, impatientes de trouver cette carte. En marchant, je me suis rendue compte de l'immensité de la librairie souterraine. C'était trois fois la taille de la piscine de la ville ! Un désir de retrouver mes copines et Lucas, mon cheri, m'a envahi. Mais d'abord, nous devions obtenir cette carte.
— Mais attends, il n'y a rien d'écrit sur la carte ?
— Maman, tu es bête ou quoi, il faut de l'encre de phénix, le vieux doit en avoir !
— Oui, mais je te rappelle qu'on n'a pas d'argent.
— Mais c'est gratuit ! Il y en a à volonté à l'entrée !
J'ai versé l'encre de phénix, et des images ont commencé à apparaître sur la carte : une épée, une maison, une grotte, et enfin, la grande vallée. Mais il manquait une chose essentielle : savoir où se trouvait le nord, le sud, l'est, l'ouest la montagne jumelle sur la carte
— Maman, pour nous repérer, j'ai une boussole que mon père m'a donnée avant de mourir.
— Je n'étais pas au courant.

Je serrais la boussole dans mes mains, sentant mon cœur battre plus fort. Maman me regarda avec un mélange d'inquiétude et d'admiration. La flèche argentée pointait vers un endroit précis, mais il ne correspondait pas à la montagne jumelle. Il semblait mener vers un lieu obscur et inquiétant.
— Regarde, ça ne mène pas à la montagne, ça nous dirige vers un endroit... étrange.

— C'est le marais des échos, ma chérie. Un endroit dangereux.

— Mais nous devons y aller, maman.

La détermination m'envahissait. Je voulais comprendre le passé, découvrir la vérité sur mon père et sur cette épée. Ensemble, nous avons décidé de nous aventurer vers le marais des échos.

En nous approchant, les murmures des échos se faisaient plus forts, presque comme des voix perdues dans le temps. Le sol vibrait sous nos pieds, et les arbres tordus semblaient nous observer. Je me suis rapprochée de ma mère, le cœur battant. Les cris qui résonnaient autour de nous nous désorientaient, mais une lumière faible, presque imperceptible, brillait au loin.

— Là ! Regarde, maman, il y a de la lumière !

Nous nous sommes aventurées vers cette lueur, découvrant un ancien temple caché dans la brume. Des symboles gravés sur les pierres semblaient appeler mon âme.

— Maman, c'est ici que l'épée est cachée, n'est-ce pas ?

— Je le pense, mais attention. Ce temple protège l'épée. Ceux qui ont essayé de la prendre n'ont jamais réussi.

Nous avons franchi le seuil du temple, prêtes à affronter ce qui nous attendait. Une fois à l'intérieur, nous avons vu l'épée, mais aussi des visions de notre passé. J'ai vu mon père, ma mère a vu son mari. L'obscurité nous a enveloppées et tout est devenu noir.

Quand j'ai repris mes esprits, j'étais de retour dans la vallée, l'épée en main. Ma mère criait des mots magiques, et soudain, la lumière verte de l'épée illumina le ciel, chassant le brouillard brutal. Mais, à cet instant, ma mère se transforma en pierre.

— Maman non !

J'étais devenue orpheline, perdue, sans personne en qui avoir confiance. Deux heures plus tard, je fus emmenée dans un orphelinat, sans comprendre pourquoi tout cela était arrivé.

Un jour, une femme m'attendait à l'entrée. C'était ma marraine, la sœur de ma mère. Ce jour-là, j'ai compris que mes parents ne seraient jamais morts en vain. Je porterai leur mémoire avec moi, et je continuerai à chercher ma propre voie, même dans les ténèbres.

Prix Spécial « Le geyser »

Giulia MANZANO

5^e, collège Chambéry à Villenave d'Ornon

« *Le BB* »

INCIPIT

Cela faisait maintenant plusieurs heures que nous marchions, toujours dans un silence de plomb.

Le vent glacé nous fouettait le visage, le nez et les joues rougis par le froid, Maman s'était arrêtée.

- Tu as entendu ? M'avait-elle demandé.

A peine avait-elle fini sa phrase qu'un grondement monumental avait retentit, et comme les fois précédentes, le BB est tombé. Inquiète, j'ai sorti mon téléphone, mais avant même d'avoir pu l'allumer, Maman m'a arrêtée :

- Non, si tu fais ça, on est fichu. A-t-elle déclaré gravement.

- Mais regarde, on est bloqué pour au moins une semaine avec des provisions pour trois jours ! Criais-je.

Tranquillement, Maman s'est remise en route, le regard dans le vide.

- Tu te souviens quand je t'avais dit que je pouvais escalader la montagne les yeux fermés ? Eh bien c'était vrai.

Nous avons marché ainsi pendant deux semaines, dormant dans des crevasses et pêchant du saumon à l'aveugle. Il fallait croire que le BB dérangeait aussi les poissons car ils étaient tous regroupés dans les parties calmes de la rivière.

Ce n'est qu'au bout de trois semaines que le BB s'est arrêté, et ce jour-là, nous avons trouvé la cause...

En arrivant de l'autre côté de la montagne Maman s'est arrêtée net, ébahie.

Devant nous se dressait la chose la plus improbable qu'on puisse imaginer dans les Pyrénées Atlantiques : un geyser. Oui, c'était bien une de ces énormes colonnes d'eau bouillante qui jaillit par intermittence du sol.

- Attends, ne bouge pas, j'appelle la police ! M'a dit Maman.

Une semaine plus tard, Maman et moi étions célèbre dans toute la vallée :

La Gazette des Pyrénées Atlantiques

« Mathilde Dumont est guide de montagne, elle vit ici depuis sa naissance, hors de questions pour elle de quitter sa ville natale comme les autorités le décrètent alors que le BB sévit pour la énième fois dans la vallée de Cordaz. Elle part donc avec sa fille de 13 ans Mahault dans les montagnes. Au bout

de plusieurs semaines d'expédition, elle arrive devant un geyser. Ce geyser serait la cause des grondements et du brouillard mais malheureusement, pour l'instant, aucune solution n'a été trouvée. Cela va de soi que le geyser appartient donc à Mathilde et Mahault, qui ont décidé de l'appeler le BB suite au nom donné au brouillard de cette vallée. Mathilde et Mahault sont les seules à pouvoir organiser des visites guidées sur cette partie de la montagne. » J.R. Depuis ce jour, la vie a repris son cours normalement et notre famille est célèbre.

Prix Spécial « Le bunker »

Elisa LAMADON

5^e, collège Pablo Neruda à Bègles

« *Sous la neige* »

INCIPIT

Partie 1

Ma mère passe entre les rochers sans aucune difficulté. On voit pourquoi elle est guide. Je n'ai pas la moindre idée d'où elle m'emmène. Et là, le choc.

« Le chalet pointu ! Je m'écrie »

Ma mère sourit, mais d'un sourire triste. En résumé, quand j'étais plus jeune, je venais ici avec mon père, ma mère, et mon chien. Mais malheureusement, mon chien est mort à douze ans, ce qui est quand même assez vieux, et mon père a été porté disparu. En fait, il n'est jamais revenu de sa randonnée en montagne. Depuis, je n'ai jamais remis les pieds ici.

Maman pousse la porte du chalet. Celle-ci grince, j'ai l'impression qu'elle crie. Sur la table au milieu de la cuisine se trouve un post-it sur lequel est marqué : « Prenez ce que vous voulez, mais laissez-en pour les prochains. »

Ma mère ouvre les placards poussiéreux, essayant de trouver un briquet ou une boîte d'allumettes. Je monte à l'étage, tout me semble si familier mais en même temps si lointain. L'étage se compose de trois chambres et d'une petite salle de bain. Je bifurque à gauche, dans la deuxième chambre. Elle se compose d'un lit deux places, de deux tables de chevet, et d'une armoire d'à peu près un mètre soixante-quinze. Je déballe mes affaires. Cinq T-shirts, trois pantalons, sept culottes et six paires de chaussettes fourrés dans mon sac à la va-vite. Ensuite, je m'allonge sur mon lit et je dors, paisiblement, profondément.

Les minutes passent, puis les heures.

Quand je me réveille, il est déjà vingt heure trente. Je descends les escaliers. J'entends le crépitement d'un feu. Un bol de saucisson trône au milieu de la table basse du salon, devant la cheminée. Je m'assois dans l'un des fauteuils, maman dans l'autre.

Après une attente qui me semble interminable, maman décide de briser le silence.

« Il est bon ce saucisson, tu ne trouves pas ?

- Oui, mais j'ai une question. Pourquoi on ne quitte pas la vallée ? Peut-être que l'on devrait partir.
 - NON ! SURTOUT PAS, JE NE QUITTERAI JAMAIS CETTE VALLÉE !
 - Pourquoi tu t'énerves ?
 - Je ne sais pas, désolée. On devrait aller se coucher, il se fait tard.
 - Oui, tu as raison. Bonne nuit maman.
 - Bonne nuit ma chérie. »
- Je fais un bisou à ma mère et monte me coucher.

Partie 2

Les jours passent, puis les semaines. Le brouillard devient de plus en plus long, de plus en plus épais. Je m'ennuie de plus en plus aussi.

Je commence à en avoir marre des cassoulets en conserve et du pain rassis. Il fait froid dans le chalet. Ma mère est de plus en plus étrange. Des fois, quand le brouillard se lève, elle disparaît pendant des heures, sous prétexte d'aller chercher de la nourriture. Après quatre heures, elle revient avec seulement deux conserves. Mais parfois, la nuit, dans son sommeil, je l'entends marmonner des mots incompréhensibles, sur un ton inquiet. Je lui dis qu'il faut évacuer, en vain. A chaque fois que j'aborde le sujet, elle s'énerve et m'évite toute la soirée. Parfois, durant une éclaircie, nous allons prendre l'air, nous promener un peu. Mais les jours passent, et c'est toujours la même routine...

Ça s'est passé hier après midi, durant l'une de nos courtes sorties. Nous nous promenions paisiblement entre des rocs tranchants quand soudain, ma mère eut envie de faire ses petites affaires. Elle alla donc derrière un rocher. Et avant que j'aie pu dire ouf, un tremblement de terre fit tomber une plaque de neige, qui s'abattit en plein sur moi et le rocher où se trouvait ma mère.

Je me suis débattue tant que j'ai pu, j'ai crié le nom de ma mère, de tout l'air que j'avais dans mes poumons. Et j'ai senti un choc dans mon dos. Un sapin ! C'était un sapin. Je me suis accrochée à lui de toutes mes forces. Ma vie reposait sur cet arbre.

Toute la neige tombe sur moi. Mes bras souffrent. Je suis sur le point d'abandonner mais soudain, la neige s'arrête de tomber. Une couche de neige me recouvre. Je ne sais pas dans quel sens creuser. Mon poignet droit me fait mal. Avec mon poignet indemne, je prends une petite poignée de neige qui tombe immédiatement de ma main. Cela signifie donc que je suis à l'envers. Je tourne mon corps comme je peux et commence à gratter la neige au dessus de moi. La poudre blanche tombe sur mon visage et brûle mes plaies. Je ne sais pas combien de temps je suis restée dans ce trou, mais quand mes doigts endoloris arrivent enfin à percer un trou dans la neige, la lumière me cause une migraine atroce qui me fait perdre connaissance.

Quand je me réveille, je me trouve dans une ambulance. Je ne sens plus mon corps. Mes doigts sont enroulés entre des bandages. Je vois tout flou et ne distingue que de vagues formes autour de moi.

Une personne inconnue me raconte ce qu'il s'est passé. Quand j'ai transpercé la neige, un sauveteur qui faisait partie de l'équipe de sauvetage appelée pour voir si des gens étaient bloqués sous la neige m'a repérée. « Cela paraît fou mais vu la couleur de tes doigts, tu as sûrement passé au moins deux heures sous la neige. Tu as eu beaucoup de chance. »

Partie 3

Trois jours ont passé depuis l'accident. Je vis chez ma grand-mère, et à l'heure qu'il est, je suis sûrement orpheline. C'est à ce moment là que je réalise que les secours ayant arrêté les recherches, je ne retrouverai jamais ma mère. Je prépare donc un sac, et fais du stop sur la route. Une voiture s'arrête et me fait monter. Le chauffeur me raconte sa vie, des histoires sur ses enfants. Et c'est à mi-chemin que je réalise que je n'ai pas d'argent. Je deviens pâle en pensant que si je le dis au conducteur de la voiture, il me fera descendre. Mais au contraire, il me dit que un auto stoppeur n'a pas à payer, mais que je dois juste lui faire la conversation. C'est donc à mon tour que je lui raconte mon histoire, sans trop de détails.

Une fois arrivée dans la vallée, des larmes coulent sur mes joues. La vallée où j'avais grandi est détruite, recouverte par la neige à cause de l'avalanche. Je commence à fouiller la neige pendant des heures avec mes doigts encore gelés, et, alors que le soleil commence à descendre, je tombe sur une vanne métallique. Je la tourne, elle grince. Dès que la porte s'ouvre, une odeur de cassoulet me saute à la figure. Je descends les marches de l'échelle ; certaines sont cassées et rouillées, et, dès que je touche le sol, une lumière jaune vive m'éblouit. Une voix rauque et méconnaissable me dit : « Assieds-toi, je vais tout t'expliquer. »

Quand la personne inconnue baisse sa lampe torche, je pousse un cri, mais un cri silencieux car aucun son ne veut sortir de ma bouche. Devant moi se tient ma mère, un peu plus maigre, les yeux gonflés, et les lèvres violettes. Je ne sais pas quoi faire donc je m'assois, et je n'ose plus bouger. Elle s'assoie sur un tabouret en fer et commence à raconter :

« Tout a commencé quand ton père a disparu, commence-t-elle. Je ne savais pas comment nous allions faire pour nous en sortir, pour ton éducation, et aussi financièrement car à l'époque, je n'avais pas de travail. Tous les matins, je me disais qu'il reviendrait, qu'il nous attendrait devant la porte, avec son

sourire blanc, et ses cheveux bruns en bataille. Je continuais à espérer, et c'est là qu'un plan improbable s'est installé dans ma tête. Au début, il était juste dans un coin, puis, au fil du temps, alors que mon espoir rétrécissait, lui s'est agrandi. Quand tu étais à l'école, j'ai trouvé cet ancien bunker enfoui sous la neige. Et c'est là que mon délire a commencé.

J'ai tout d'abord rempli le bunker de provisions, j'ai acheté des canons à brume, et j'ai passé tout mon temps libre à les installer. Quand tout a été installé, je les ai déclenchés, ça a plongé la vallée dans la brume. J'aurais alors tout le temps nécessaire pour chercher ton père même dans les endroits interdits.

Au début, je voulais t'emmener avec moi dans le bunker, mais j'ai eu peur que tu me dénonces. J'ai donc placé de la dynamite en haut de la falaise, et quand je suis partie derrière les rochers, je suis rentrée par un tunnel dans mon bunker. J'ai déclenché la dynamite et j'ai directement appelé les secours pour qu'ils te retrouvent. C'est comme ça que j'ai fait la mise en scène de ma mort. Ensuite, j'ai cherché pendant des jours et des nuits sans rien trouver, jusqu'à ce que tu arrives. Tu m'as retrouvée. Mais maintenant que tu es là, peux tu m'aider à le chercher s'il te plaît ? »

- Non maman, répondis-je. C'est fini. Il est mort.

- Tu as raison. Je suis désolée. Il faut tourner la page, ne plus rester bloqué dans le passé.

- Bon que dirais-tu de remonter à la surface maintenant ?

- Avec grand plaisir. »

Et c'est ainsi, que bras dessus bras dessous, nous sommes sorties. Dehors, il fait nuit. Des aurores boréales flottent dans le ciel sombre. Et soudain, une étoile filante traverse le ciel. Sûrement un signe...

Prix Spécial « Le trésor de grand-papi »

Ilhan SALHI VINUESA

5^e, collège Jean Cocteau à Lège-Cap-Ferret

« *Dans le chalet de ma grand-mère* »

INCIPIT

Nous marchions depuis un temps incalculable, une interminable montée durant laquelle maman n'avait pas dit un mot. Ce silence était pesant, je voyais bien que maman avait du mal à garder son calme, mais j'étais assez touchée qu'elle fasse cela pour moi...

« Maman...où...on va où ? dis-je afin de percer ce silence gênant.

-Tu es sérieuse Mathilde ? tu n'as toujours pas reconnu le chemin que nous empruntons ? ! »

Que voulait-elle dire ? je ne comprenais rien.

« Je te le dirais plus tard, repris maman, Pour l'instant, laisse-moi me concentrer ! »

J'avoue que j'étais assez terrifiée, j'avais suivi maman, sans savoir où elle allait ! En bas dans la vallée, je voyais les Gyrophares de police s'éloigner et quitter le village. Ils ne s'étaient visiblement pas rendu compte de notre absence, en vue de l'agitation et de notre départ discret, ça ne m'étonnait pas.

Enfin, nous arrivions à destination ! je vis dans le brouillard, un petit chalet, et c'est lorsque je vis ma grand-mère Prunelle en sortir que je compris :

En effet depuis quelque mois maintenant, ma grand-mère hébergeait son père, et donc mon arrière-grand-père, Ferdinand. Il était âgé de 102 ans à présent, je me souvins qu'il avait de sérieux problèmes de perte de mémoire. De plus, il avait été affecté lorsqu'il avait perdu sa défunte épouse Belladone lors d'un incendie, ravageant la montagne. Un mémorial avait même été installé en hommage aux victimes.

Des spécialistes voulaient le placer en hôpital psychiatrique, mais mamie refusait de s'y résigner, et depuis je n'eus plus aucune nouvelle de l'un ou de l'autre. Dans le chalet de mamie, jamais personne ne songerait à venir nous chercher, celui-ci était bien trop éloigné et personne ne connaissait son existence, pas même moi, jusqu'à présent. C'est d'ailleurs pour ça que maman avait décidé de s'y réfugier.

« Aubépine, Mathilde ??? Mais...que faîtes-vous ici avec ce brouillard ?? Rentrez enfin !!

-Heureuse de te voir maman ! ils ont évacué la vallée...je n'allais tout de même pas rentrer dans leur jeu...alors on est venu ici ! répondit maman.

-Mais...vous avez bien fait ! Mais tout de même...Mathilde ? Tu vas bien ? Tu n'as pas froid ? ! Ah ! J'étais sûr qu'avec le caractère de ta mère, tu n'étais pas près de partir aussi facilement ! Va t'installer dans un fauteuil et repose-toi ! Je t'apporte un bon chocolat chaud bien fumant ! »

Mamie Prunelle, tout essoufflée de sa tirade, tournait déjà le pas en direction de la mini-cuisine.

« Grand Papi Ferdinand...il...il est ici ? Demandai-je ?

-Bien sûr ! va donc voir dans sa chambre, dernière porte à gauche. »

Le petit chalet de mamie Prunelle avait vraiment de minuscules dimensions, je me demandai comment on pouvait vivre là-dedans. Pour moi, cette habitation représentait très bien la confiance en soi d'un humain, elle pouvait être petite, mais tant de chose pouvait rentrer dedans...

Lorsque j'entrai hésitante, dans la chambre de mon arrière Grand Père, je le retrouuai assis sur son fauteuil, contemplant le paysage par la fenêtre.

« Tante Oscarine... Cousine Pimprenelle... Oncle Lambert... Où êtes-vous ? grommelait-il.

- Grand Papi Ferdinand ? Vous allez bien ?

Il sursauta.

- Ah...Pomme alors ! oui...je crois...Je crois que je vais bien ! Merci Tante ! »

Voyant qu'il repartait dans sa folie, je m'éclipsai.

Nous passions à table pour un délicieux repas ! Seulement...ce repas fut bien monotone sans mon arrière Grand Père...

Ce n'est qu'au moment de la sieste que celui que j'attendais tant apparaissait dans le salon. Pendant que nous nous reposions tous deux, mamie et maman s'inquiétaient quant à ce brouillard :

« Et s'il était toxique ? ! dit maman affolée.

- Impossible ! j'ai le pressentiment que ce brouillard n'a rien de scientifique ! Il faut qu'on reste ici, personne ne doit sortir ! PERSONNE ! »

C'est au moment du deuxième grondement que mon arrière Grand Père m'adressa enfin la parole :

« Eh copain ! Profitons de l'absence de ces deux étrangères pour faire quelques confessions !

En effet, maman et mamie étaient parties au grenier chercher de quoi placarder la porte.

Stupéfaite, je remarquai que mon arrière m'avait certainement confondue avec un de ses amis.

-Grand Papi Ferdinand, Mais de quoi parlez-vous ? répondis-je.

- Haha ! t'es rigolo toi ! enfin, on a le même âge ! bon...passons, figure-toi que j'ai caché dans ma maison un TRÉSOR !

- Ici ?! Mais...où est -il ??

-Non, Non ! pas dans cette vieille bicoque dans laquelle cette sorcière me retient prisonnier, je te parle de la maison de mes parents, en bas, dans la vallée...

-Mais...que dois-je faire ? dis-je abasourdie.

- M'écouter et te taire ! Écoute bien : tu vas descendre à Cordaz, tu monteras dans mon grenier, et tu trouveras mon TRÉSOR !

-Mais, tu sais bien que personne ne peut sortir !

- Tu te trompes, tu as largement les capacités de le faire ! Si tu ne le fais pas, c'est uniquement parce que on te l'a interdit. Il faut savoir désobéir copain... » sur ces paroles, mon aïeul s'endormit.

La nuit même, vers 23h45, le sommeil avait gagné le chalet, je m'habillai chauvement et, munie de ma lampe de poche, je sortis par la fenêtre dans le plus grand des silences, et j'entamai ma descente. Marcher, marcher, marcher sans s'arrêter et toujours plus vite malgré le brouillard. Bien sûr que marcher dans cette nuit angoissante, avec ce brouillard qui s'épaississait, n'était pas chose facile, mais ma détermination dépassait toutes les difficultés. Après un temps que je ne pouvais pas calculer, j'arrivai dans mon village « fantôme ».

Je ne perdis pas de temps, et je courus vers la maison de mon aïeul. La porte n'était heureusement pas fermée à clef. J'entrai dans une vaste demeure remplie de cadres représentant des personnes du passé. Le froid de cette maison me glaçait les os, c'est pourquoi je me dirigeais tout de suite dans le grenier. Sous un drap, semblait se cacher quelque chose, je le soulevai et j'y trouvai un coffret. Sans prendre la peine de l'ouvrir, je m'éclipsai le plus vite possible. Pour remonter, là-haut dans la montagne, je retrouvai les même difficultés qu'à l'allée : le froid, le vent, les obstacles et surtout ce brouillard qui me cachait une partie de mon champ de vision.

Quand je rentrai dans le chalet par là où j'en étais sortie, je voyais que les lumières étaient allumées. Dans le salon, maman, mamie et Grand Papi m'attendaient.

« Mathilde !! crie maman. Enfin ! Où étais tu ?!

-Silence !! dit grand Papi Ferdinand. Mon trésor...tu l'as ? me demanda-t-il

-Oui... répondis-je »

Je lui tendis le coffret et il l'ouvrit ; à l'intérieur, des tas de photos, bijoux, dessin etc.

-Tante Oscarine ! Papi Germain ! Maman ! crie-t-il devant les photos. Oh ! Merci copain ! tu les as retrouvés ! Je peux enfin me coucher tranquille...

-Je vous en prie...répondis-je penaude.»

Il partit se coucher, tout comme le reste du chalet. Étonnamment je n'eus aucune remontrance de la part de maman.

Le lendemain, Grand papi était mort.

Le brouillard s'était complètement levé. Personne n'a jamais su les raisons de cet épais nuage. Mais, pour moi, c'était la colère des aïeux de mon regretté arrière Grand Père. Il suffisait qu'il se souvienne d'eux, des bons moments passés avec eux et de tous ses souvenirs, pour que le brouillard se lève, et que la colère de mes ancêtres soit apaisée.

Prix Spécial « Les Quatre Eléments »

Laura GOUIT

4^e, collège Andrée Chedid à Le Haillan

« *Dysfonctionnement* »

INCIPIT

Après quelques heures de marche, je me suis décidée à parler :
« Où est-ce que nous allons maman ?
- Nous allons voir un lieu sacré, où le feu, la terre, l'eau et l'air cohabitent.
- Mais quel est cet endroit ?
- Tu verras quand on arrivera. »
Je voyais ma mère fatiguée et j'ai compris qu'il ne fallait pas trop creuser, même si beaucoup de questions me venaient à l'esprit.

Nous sommes arrivées sur une sorte de plateforme de glace où il y avait une ouverture pour aller dans la montagne. À l'intérieur de celle-ci, la roche était glissante, il fallait donc faire attention à ne pas tomber. La descente était très raide. Il y avait un grand silence, aucune de nous deux n'osait parler. On est arrivé dans une grande pièce, avec quatre imposantes portes détaillées et des vasques devant celles-ci. Sur l'une des portes figurait un nuage avec des tourbillons, on aurait dit le signe du vent. Puis, avec du recul, j'ai vu que chaque porte correspondait aux éléments dont maman m'avait parlé. Je me suis souvenu que les signes des éléments étaient semblables à ceux imprimés sur le livre que ma mère me lisait tous les soirs. Et j'ai reconnu que dans chaque vasque, il y avait l'élément correspondant, sauf celle de l'eau où il n'y avait rien. Je me suis également aperçu que la porte de l'eau était la seule qui ne brillait pas.

Je suis interrompue dans ma contemplation par la voix de ma mère :
« Bon, ma chérie, laisse-moi t'expliquer : Je viens d'un peuple : les Cuartala. Ce peuple fait régner l'harmonie climatique. Cet équilibre est formé par les quatre portes devant toi : celle de l'eau, du vent, de la terre et du feu. Mais une légende de notre cité disait qu'un jour les éléments de notre équilibre s'éteindraient. Regarde et lis cela, Ahorra. ». Elle m'a tendu son fameux livre des éléments en me disant que c'était le livre de mon peuple. Là j'ai lu :

Longtemps, l'harmonie régnera
Serein sera le climat
Les éléments du Cuartala
Régneront sans aléa
Mais un jour, l'ordre se brisera
Un nuage blanc nous envahira
Et le ciel s'obscurcira
Seule la toison de l'élue guérira
Avec l'eau, ruisselante
La terre germante
Le vent vivant
Et le feu dévorant
La terre en son équilibre retrouvant
Les éléments réunis et puissants
Un peuple, libre et conscient,
Pour un environnement apaisant

Il y avait donc une solution pour faire disparaître ce brouillard. Super ! Mais pourquoi est ce que maman m'en parlait à moi ? N'avait-elle pas la solution ? Et pourquoi n'essayait-elle pas, elle, de faire « régner l'harmonie » ? Alors je lui demandais. Elle m'a expliqué qu'elle avait essayé, avait rassemblé tous les ingrédients, les avait mis dans la vasque avec un de ses cheveux, mais que ça n'avait pas marché.

Surprise de la réponse, je demandais :

« Mais quand est-ce que tu as essayé ? Et avec quels ingrédients ?
- Du calme, Ahorra. J'ai rassemblé tous les ingrédients et les ai mis dans la vasque la semaine dernière quand il y avait une pause dans le brouillard ; tu n'étais pas avec moi, tu étais au collège.
- Mais pourquoi tu ne m'as pas parlé de tout ça plus tôt ? »

Ma mère m'a fait asseoir, a ouvert son livre et m'a raconté son histoire. Quand elle est née, c'était la fille du chef du peuple des Cuartala, donc la descendante ou l'élue. Tous les habitants du peuple la chouchoutaient puis, quand elle a eu l'âge de comprendre sa destinée, on la lui a expliquée. Elle a compris que s'il y avait un jour un dysfonctionnement avec les portes des éléments, elle ou une de ses descendantes devrait régler le problème.

Ma mère vivait avec son peuple, mais un jour elle a voulu le quitter pour explorer d'autres horizons. Alors elle est partie habiter dans la montagne voisine et a vécu là-bas.

Et nous voilà aujourd'hui avec ce brouillard. Le jour où il est apparu, elle était

près de la montagne avec les ingrédients, alors elle a essayé de rallumer la porte. Le brouillard s'est arrêté, mais il a repris de plus en plus longtemps à chaque fois qu'elle essayait de l'arrêter. Elle a alors compris que son pouvoir ne faisait plus effet. C'est donc là que ma mère a eu l'idée de faire appel à moi pour régler le problème.

« Et voilà mon histoire jusqu'à ce jour, », m'a dit ma mère.

J'étais à moitié estomaquée par cette révélation et contente de savoir enfin la vérité. Je voulais lui poser des tonnes de questions mais je restais pétrifiée par cette nouvelle. Sans me laisser le temps de reprendre mes esprits, ma mère a poursuivi :

« Je sais que ça fait beaucoup à assimiler mais, malheureusement, nous n'avons pas le temps de traîner ici; nous avons un monde à sauver ! Alors retrouvons vite les ingrédients !

- Doucement maman, je comprends qu'il faut aller vite mais de quels ingrédients parles-tu enfin ? Et où les trouver ?

- Oui, oui, je t'explique : il y a quatre ingrédients à trouver, plus un de tes cheveux. Les ingrédients sont : une rose blanche, un galet d'un ruisseau, une écorce d'un pin et de l'eau gazeuse. J'avais réuni tous ces éléments mais malheureusement je n'en ai plus, alors il va falloir les rechercher. Pour les trouver, il va falloir remonter à la surface, traverser le brouillard, et aller près du ruisseau de la forêt, où nous prendrons le galet. Puis, comme nous serons dans la forêt de pins, nous prendrons une écorce. Après nous irons à la maison, car comme tu le sais, nous avons des roses blanches, c'est exactement pour ça que je les ai plantées. Enfin, après avoir cueilli une rose blanche, nous prendrons une petite bouteille d'eau gazeuse à la maison. Pour terminer, nous retraverserons le brouillard et irons descendre dans la montagne pour poser les ingrédients dans la vasque devant la porte de l'eau. »

J'ai acquiescé lentement de la tête tout en assimilant les consignes. Avant de partir en « mission », je lui posais une question qui me trottait dans la tête depuis qu'on était arrivé :

« Pourquoi cet endroit n'a pas été découvert par les chercheurs ? »

Ma mère m'a répondu que ce lieu était protégé par une barrière et que les personnes qui n'étaient pas du peuple Cuartala ne pouvaient voir ni les portes, ni les vasques. Nous sommes donc parties en direction de la surface pour récupérer les fameux ingrédients, maman devant et moi derrière. En quittant cette pièce, je me suis rendue compte que j'avais une connexion avec ces portes, étrange...ou pas.

Nous étions presque à la surface quand ma mère s'est retournée brusquement. Elle a ouvert son sac, a pris deux lampes-torche et m'en a tendue une, « Il fait

sûrement encore nuit, alors la route sera plus facile avec » m'a t-elle dit. Par chance, il n'y avait pas de brouillard et nous pouvions aller au ruisseau sans encombre. Il n'y avait pas de nuage en cette fin de mois de mai et il faisait exactement la bonne température pour ne pas avoir froid; on sentait l'été arriver. Après quelques minutes de marche, nous avons atteint le ruisseau avec facilité. Ma mère m'a demandé s'il y avait un galet qui m'attirait plus que d'autres mais je n'ai senti aucune connexion avec un certain galet. Elle m'a dit que je devais me concentrer pour percevoir une connexion avec un des galets qui se trouvait près du ruisseau et moi. Je me suis concentrée en fermant les yeux afin de percevoir la même connexion que j'avais eue avec les portes. Après une minute ou deux, j'ai rouvert les yeux et j'ai attrapé un galet plat et tout lisse : c'était celui-là. Je l'ai tendu à ma mère qui l'a mis dans une poche de son sac.

Nous nous sommes remis en route quand nous avons entendu le grondement qui nous a mis un frisson dans le dos. Nous savions ce que cela voulait dire : il fallait aller vite pour chercher tous les ingrédients à temps avant que le brouillard nous gène dans cette mission. Donc nous avons continué notre quête, nous sommes entrées dans la forêt de pins pour l'écorce. Comme me l'a répété ma mère, je me suis concentrée, ai ramassé l'écorce et la lui ai donnée.

Puis j'ai voulu continuer mais maman m'a arrêtée, et m'a mise en garde. Comme nous allions à la maison, même s'il faisait nuit, il y avait toujours les militaires qui gardaient la ville. J'avais complètement oublié que nous n'avions pas le droit de sortir au départ; submergée par tous ces évènements, cela m'était sorti de la tête. Donc il fallait être discrètes comme à l'aller pour aller à la maison et terminer de prendre les ingrédients nécessaires.

Alors nous avons fait le même chemin qu'à l'aller pour éviter les gendarmes et les militaires. Nous avons traversé des tunnels, des ponts et des petites ruelles pour enfin arriver devant notre maison. Nous sommes entrées par le portillon qui avait un accès direct au jardin. Là-bas, nous nous sommes dirigées en courant vers les bosquet aux roses blanches. J'ai refait le même processus que les autres fois, je me suis concentrée, ai cueilli la rose choisie et l'ai donnée à ma mère. Puis nous sommes repassées à l'avant de la maison pour entrer à l'intérieur.

Tandis que maman allait en direction du cellier pour prendre l'eau pétillante, je me suis dirigée vers le salon et me suis affalée sur le canapé tout moelleux. J'étais très fatiguée car il était presque trois heures du matin et je n'avais pas dormi depuis la veille. Je commençais à somnoler quand ma mère est revenue. Elle avait deux bouteilles d'eau à la main et j'ai compris qu'il fallait que je choisisse l'une des deux. Mais j'étais tellement épuisée que j'ai choisi au hasard, tant pis !

Maman était toute heureuse d'avoir trouvé tous les ingrédients et moi, j'étais à bout de force à cause de cette excursion. Je voulais encore rester à la maison pour me reposer mais cela était impossible car je devais accompagner ma mère afin d'arrêter le brouillard qui allait sûrement revenir d'ici peu. Nous sommes sorties et en effet, le brouillard était tombé sur toute le vallée, encore... Mais ma mère ne s'est pas découragée, contrairement à moi, et m'a dit que c'était peut être un inconvénient pour le trajet mais un avantage pour ne pas se faire repérer par les gendarmes. Alors nous sommes parties en direction de la grotte dans la nuit et dans le brouillard.

Après ce qui m'a paru une éternité, nous avons enfin atteint la descente dans la montagne. Il fallait faire encore plus attention à la pente que la première fois car nous étions toutes les deux très fatiguées. Arrivées dans la pièce avec les portes et les vasques, nous étions à bout de souffle mais il était indispensable d'achever la mission. Donc, je me suis mise en face de la porte de l'eau devant la vasque.

Je me suis retournée et ai demandé à maman les ingrédients pour les mettre dans la vasque mais, avant de poser le premier, ma mère m'a retenue. Elle m'a dit qu'il y avait un ordre bien précis pour mettre les ingrédients : d'abord, il fallait déposer la rose, qui symbolisait la terre, puis l'écorce, qui représentait le feu, ensuite le galet, qui correspondait à l'eau, un peu d'eau gazeuse, qui incarnait l'air, et enfin un de mes cheveux.

Alors j'ai mis tous les ingrédients cueillis dans la vasque dans l'ordre puis j'ai reculé vers ma mère. Je retenais mon souffle tout comme elle, en attendant que la magie opère et que la terre ne revoie plus ce brouillard. Puis maman a bougé en me disant de rester où j'étais car elle allait vérifier que le brouillard s'était bien évaporé. Et si ça n'avait pas marché ? Que le brouillard ne s'était pas dissipé ? Et que tout allait exploser ? Que ça allait être de ma faute car je n'avais pas choisi la bonne bouteille ?

J'ai vu ma mère revenir sans aucune émotion, cela voulait sans doute dire que quelque chose s'était mal passé. Mais tout d'un coup, elle a couru vers moi avec un sourire radieux. ON AVAIT RÉUSSI ! On était en mode « énorme câlin », celui qu'on faisait quand une chose incroyable venait de se produire. Nous sommes remontées vers la surface toujours enlacées, trop contentes de ce qu'on avait accompli. Nous nous sommes dirigées vers notre maison une deuxième fois, le soleil venait de se lever et on entendait beaucoup d'agitation dans la vallée.

On venait juste d'arriver dans le centre de Cordaz quand on a vu une dizaine

de journalistes qui interviewaient le maire de notre ville. Sans se soucier de cela, nous avons continué notre route, surprises quand même par le nombre de journalistes en ville.

À la maison, on s'est toutes les deux affalées, maman sur le grand fauteuil et moi sur le canapé. Puis après quelques minutes de repos, notre sonnette a retenti. Ma mère s'est levée, est allée à la porte et l'a ouverte. J'ai entendu une voix lui demander si elle savait quelque chose concernant la disparition du brouillard. Ce devait sûrement être un journaliste interrogeant la population qui n'avait pas eu le temps de quitter la ville. Ma mère lui a répondu que non, elle n'y était pour rien et elle a fermé la porte. Puis on s'est regardé en silence, comprenant chacune que ce serait notre secret.

J'ai fermé les paupières de fatigue en repensant à tout ce que j'avais vécu. J'étais fière de faire partie du peuple des Cuartala !

Prix Spécial « Le Vaudou »

Lola BALESTIBEAU

4^e, collège Olympe de Gouges à Cadaujac

« *La vallée sous la brume* »

INCIPIT

Toutes ces questions muettes me rendaient à peine consciente du chemin que nous empruntons. Je réalisais seulement qu'il ne suivait pas celui que je connaissais. Nous avons marché jusqu'à l'aube pour atteindre un refuge d'alpiniste dont ma mère a déverrouillé la porte lentement. L'endroit était petit, vieux mais confortable, dans une certaine mesure. La cuisine étroite, le salon meublé d'une table en bois et d'un clic-clac et une salle de bain rudimentaire constituaient l'aménagement de cette cabane isolée et invisible depuis le chemin.

Une porte fermée a attiré mon attention. Je me demandais à quel genre de pièce elle donnait accès. Lisant presque dans mes pensées ma mère m'a tendu les clefs.

-Il me semble que cette porte ouvre sur un simple cagibi, mais tu peux aller vérifier si ça peut te faire plaisir.

Ni une ni deux, je me suis dépêchée d'aller ouvrir, trop curieuse. Le plafonnier a clignoté longuement avant de me révéler une pièce exiguë. Au centre, une maquette, très réaliste, représentant la vallée. Aucun détail ne manquait.

Autour, des objets disparates et intrigants; une bouilloire, un gong, un minuteur et une affiche au titre étrange: brouillard. En dessous, les dates et les durées exactes de l'apparition de la brume étaient rédigées de manière presque scientifique. Tout cela me perturbait, et je ne savais dire pourquoi. Il s'agissait sans doute des recherches d'une personne s'intéressant de près au phénomène, voilà tout.

J'ai montré cet attirail à ma mère quand elle a réalisé quelque chose d'inquiétant.

-Il n'y a que moi et trois autres guides de montagne qui possédonns les clefs de ce refuge. Or, personne n'est venu depuis le premier brouillard. Ce qui signifie qu'un inconnu possédant les clefs de cet endroit vient régulièrement, en tout cas depuis le brouillard et peut revenir à tout moment.

Loin de s'inquiéter outre mesure, ma mère a décidé de rester ici et de voir si le propriétaire de la maquette reviendrait dans les jours qui suivraient, surprit par notre présence.

Son courage m'impressionnait, bien qu'il ne m'étonne pas, moi qui justement ne voulais absolument pas me retrouver face à l'auteur de l'affiche!

Les heures s'écoulaient dans une angoisse silencieuse mais ambiante. Tant de questions se bousculaient dans nos têtes.

Nous sommes parties nous coucher, bien plus tôt qu'à l'habitude. Le sommeil ne venait pas et les bruits étaient alors pour moi un supplice. Chaque grattement me faisait imaginer un titan effrayant toquer à notre porte. Alors que je commençais à m'endormir j'ai entendu une clef tourner dans la serrure.

Je croisai le regard de ma mère, je ne rêvais pas. Nous nous sommes levées précipitamment. Ma mère a attrapé une chaise en guise d'arme et je me suis postée à côté de l'interrupteur afin d'apporter la lumière sur l'identité de notre visiteur. J'ai retenu mon souffle et la porte s'est enfin ouverte sur... notre voisine de quartier, Hélène!

Tout d'abord surprise et inquiète elle a souri quand elle a réalisé qui nous étions. Elle a soupiré.

-Je vais sans doute devoir vous expliquer deux ou trois choses.

J'ai commencé, un peu en colère.

-C'est à vous ce qu'il y a dans le cagibi, la maquette et tout le reste? C'est vous qui venez régulièrement noter les infos du brouillard brutal?

Son hochement de tête continu me l'a confirmé. Ma mère a pris le relais des questions d'un ton menaçant.

-Comment avez-vous eu les clefs, elles sont réservées aux guides.

La quinquagénaire a répondu honteusement.

-Mon frère Albert, qui est guide, les a oubliées chez moi. J'avoue que j'ai su en profiter.

Une autre question me brûlait les lèvres.

-A quoi sert votre attirail dans le cagibi?

Elle est devenue écarlate et n'osait pas répondre. Nos regards excédés ont eu raison de son hésitation. Elle a murmuré:

-C'est...c'est pour le brouillard.

Elle a poursuivi sous nos airs interloqués.

-Vous connaissez les poupées vaudous? J'use un peu de la même manière avec ce que j'ai appris en Louisiane auprès d'un chaman. La maquette est un transmetteur, tout ce qui se passe autour se passe dans la vraie vie. Lorsque je fais bouillir mon eau, il y a du brouillard. Quand je frappe mon gong, on

entend un grondement sourd. Je minute et organise tout cela grâce à mon affiche.

Ma mère parvenait à peine à bafouiller.

-Mais...mais pourquoi? Vous mettez en danger des dizaines de personnes.

La sorcière a répondu d'un ton contrit.

-Cela crée de l'animation et puis j'aime être le maître du jeu celui qui tire les ficelles en secret.

Quelque chose en elle a semblé se briser. Elle parlait avec des larmes dans la voix.

-Et puis si vous saviez comme je suis seule. Personne ne vient jamais me voir. Maintenant, mes amis m'appellent pour avoir des informations sur le brouillard. J'ai presque l'impression qu'ils se soucient de moi et de ma sécurité. Ils viennent même me rendre visite pour assister au phénomène. Mais pourtant je sais bien que de moi, ils s'en fichent. Tout ce que je souhaite, c'est échapper à ma solitude. N'est-ce pas humain ?

Touchées, nous l'avons laissée redescendre chez elle avec la promesse qu'elle ne refera pas de brouillard et la nôtre, que nous viendrons la voir régulièrement et sincèrement.

Seules nous trois savons réellement d'où venait le brouillard et nous avons bien l'intention de garder le secret.

Prix Spécial « Croyances d'ailleurs »

Emilia ROSKAM

4^e, collège Saint-Joseph à Libourne

« *La déesse de la montagne* »

INCIPIT

On marchait, et on marchait. On marchait dans le silence, sans s'arrêter. Je m'étais aperçue il y a plusieurs heures que maman avait un plan mais était inquiète. Elle se disait peut-être que de m'amener avec elle, n'était pas la meilleure idée. Lui parler, ça n'aurait servi à rien sauf à la rendre encore plus angoissée qu'elle ne l'était déjà. Alors je n'ai rien dit. Moi aussi j'avais peur, mais je ne voulais pas l'admettre. Et lui dire « maman, j'ai peur », ça fait trop enfantin. Dans le silence, j'admirais le paysage. J'ai toujours adoré être dans les montagnes, jouer avec la neige... Y être me donne toujours un sentiment de détente. Malheureusement, cette année je n'ai pas pu ressentir ce sentiment au plus profond. Je me demandais ce qu'on allait trouver, dans cette immensité, normalement blanche.

Maman a enfin prononcé ses premiers mots depuis le début de cette excursion inattendue.

- J'ai décidé d'aller au Store Skagastølstindane, c'est le sommet le plus haut de la région. Quand j'y étais avec certains des spécialistes qui étaient venus j'avais aperçu une statue du temple des Ases qui n'y était pas auparavant. C'est un temple ancien qui est peu visité. J'y vais d'habitude une ou deux fois pendant la saison. Je n'y suis pas encore allée cette année. Je me suis dit qu'on pouvait peut-être y retourner

- Bonne idée ! Le Store Skagastolstindane, c'est où tu m'as amenée lorsque j'ai eu mon Etoile d'or, non ?

Elle fit oui de la tête, et on continua notre marche en silence. Une demi-heure plus tard, on était aux portes du temple. La dernière fois que maman m'a amenée ici, c'était il y a quatre ans. Ça évoquait tellement de souvenirs. C'est un endroit important pour maman. Ma grand-mère lui a raconté l'histoire de quand ses ancêtres étaient arrivés dans la vallée, et qu'ils enseignaient l'Ásatrú, la religion nordique ancienne. Mais depuis qu'elle est décédée, maman s'est mise à apprendre le plus possible sur cette religion peu pratiquée aujourd'hui. Lorsqu'on a pénétré dans le sanctuaire, j'ai vu maman serré la médaille qu'elle avait au cou. Comme pour moi, ma grand-mère, l'amenait souvent ici, et ce pendentif est la dernière chose qu'elle lui a remis avant de mourir.

On traversa le temple et on entra dans le jardin des statues. Des statues de plusieurs Ases, debout sur des podiums, sont dressées autour d'une statue d'Odin, le roi des dieux nordiques. Les Ases sont les dieux de l'Ásatrú. La dernière fois que maman m'a amenée ici, j'avais remarqué que dans cet ensemble des statues, il y avait un podium vide. Sans statue. Je me suis toujours demandé pourquoi, et maman faisait de même. Mais aujourd'hui, il y avait cette statue manquante.

C'était une femme, habillée en tenue traditionnelle nordique, avec des cheveux longs, portant des skis. J'ai regardé maman et j'ai compris qu'elle ne savait pas qui c'était. Elle s'approcha de la statue et ...

La figure ancienne a reculé et a laissé place à des escaliers où on ne voyait pas la fin. On s'est approché pour regarder et tout ce qu'on voyait, c'était que du noir. On s'est regardé avec maman.

- La ville aurait prévenu tous les guides s'ils effectuaient des travaux dans les montagnes. Alors je ne sais pas comment cette statue est arrivée ici. Et je ne sais pas qui c'est.

- On y va ?

Maman ne répondit pas et fit un pas en hésitant en avant. Alors je l'ai suivie. On aurait dit que ça n'en finissait pas, que c'était un couloir interminable. Au bout de quelques minutes, je me suis retournée et j'ai vu la statue reprendre sa place initiale.

- Maman ! Le passage se referme, on est coincé !

Pendant ces secondes de panique, on aurait pu croire que j'étais asthmatique. Des centaines de scénarios différents ont traversé ma tête. Après plusieurs minutes, maman est enfin parvenu à me calmer. Elle sortit de son sac une lampe à piles et on continua dans le tunnel avec un tout petit peu de lumière. Au bout d'un certain temps on vit de la lumière au bout du tunnel et nous nous sommes mises à dévaler les escaliers.

Une fois parvenues aux dernières marches on a fait une pause, essoufflées. Mais quand on a observé l'endroit où nous étions, on en était bouche bée. C'était une grotte immense avec des cristaux au plafond haut. Le sol était en pierre avec des bouts de cristaux partout. On était toutes les deux émues. On avança dans la grotte, et on entendit un long grondement. Identique à ceux qu'on entendait avant l'arrivée du brouillard dans la vallée.

Puis tout à coup, une immense créature pénétra dans la caverne par un autre passage. Elle était énorme. J'ai regardé maman et elle était aussi surprise que moi.

- C'est... c'est... C'est une Asyne.

- Une quoi ?

- Une Asyne. Ce sont certaines des divinités Ásatrú.

Elle fit une pause et réfléchit.

- Je crois que c'est Skaði. C'est la déesse associée à la montagne, la chasse à l'arc, l'hiver... et le ski. C'est une statue d'elle au temple !

- T'es sûre ?

- Oui, cent pour cent sûre. Il faut s'incliner devant elle, sous forme de respect. Sinon elle pourrait le prendre mal.

Et, en un instant, maman était agenouillée, la tête baissée. Je l'imitai vite. La déesse s'arrêta devant nous. Elle posa sa main sur le sol froid et nous fit comprendre de monter dessus. Une fois sur sa main, elle nous fixa puis prononça une phrase

- Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

- Je m'appelle Astrid Ødegård et voici ma fille Freja. Je m'excuse d'être ici mais nous sommes coincées dans votre grotte. Le passage d'entrée s'est refermé.

- Coincées ! Mais que faites-vous ici ? Pourquoi êtes-vous venues ? Njörd vous a-t-il envoyées ?

- Njörd, le Vane ? Le dieu de la mer et du vent ? Non ! Que vous a-t-il fait ?

- Que m'a-t-il fait ? Il m'a enfermé dans cette montagne ! gronda-t-elle ! Tout trembla.

- Mais pourquoi ? ai-je dit, à moitié morte de peur.

- Il est jaloux que je ne sois plus avec lui. Il y a longtemps, Njörd et moi étions amants. Mais j'ai fini par détester son caractère colérique, et agressif. Alors je suis partie pour me mettre avec Óðinn. Avec lui, j'étais au paradis. J'ai engendré deux fils, Sæming et Sigrlami. J'étais contente avec Óðinn. Mais Njörd était jaloux et l'est toujours. Il m'a tendu un piège et m'a enfermée dans cette grotte, au fond de la montagne.

- Ça, c'est juste cruel, dis-je après un long silence. Il allait vous laisser enfermée pour l'éternité. Est-ce qu'on peut vous aider à sortir ? Ou avez-vous une idée pour nous sortir d'ici.

- Oui je crois que j'ai une idée. Il y a une porte à l'autre bout de la caverne. Mais pour l'ouvrir, j'ai besoin de la main d'un descendant de disciples Ásatrú.

- Nous en sommes ! s'écria maman. On est des descendants de disciples Ásatrú.

- Alors suivez-moi, allons essayer de sortir !

Skaði nous emportait plus profondément dans la grotte. On était toujours dans sa paume de main, à 20 mètres du sol. On traversa plusieurs autres grottes, plus petites que celle où on est arrivé. Dans les plus petites des grottes, Skaði a parfois dû se recourber à cause des plafonds trop bas. Dix minutes plus tard, on était face à un grand mur de cristaux bleus. La déesse nous déposa délicatement au sol. Au bas du mur, il y avait un creux qui avait la forme d'une empreinte de main, de taille humaine. Mais un peu plus haut, il y avait un autre creux, de la même forme que la plus petite, mais de la taille de la main de Skaði. Maman et Skaði placèrent leur main dans l'empreinte. Deux secondes plus tard, tout le mur se mit à briller d'une lumière éblouissante. Lorsqu'elles retirèrent toutes les deux leur main, la porte se divisa en deux et s'ouvrit.

La libération de Skaði fit tomber la neige qui n'était pas encore tombée, et leva le brouillard Brutal. Nous, on était sur le côté de la montagne, en dessous du temple.

On sortit toutes dans la neige froide et aussitôt, Skaði se mit à briller et s'évapora. Dans les dernières secondes avant qu'elle ne disparaisse complètement, elle souffla un "merci".

- Elle est partie rejoindre les autres Ases et Odin, m'expliqua maman. Nous deux, on a refait la marche pour retourner vers Cordaz, dans les mêmes conditions qu'à l'aller, dans le silence. A Cordaz, tous les habitants étaient revenus, comme si de rien n'était. Personne ne s'est rendu compte de notre absence. C'était mieux comme ça. On parle toujours du "BB" et personne ne sait que c'était maman et moi qui avons sauvé la vallée et Skaði.

Prix Spécial « Macabre »

Jana THIENNOT

4^e, collège Léonard Lenoir à Bordeaux

« *Plus loin que le brouillard* »

INCIPIT

Quelque temps plus tard ...

Maman était là devant moi, elle ne disait rien depuis que nous étions parties de chez nous.

En y repensant, nous avions déjà passé quatre jours à manger deux trois petites barres de céréales et à porter un sac qui devait sûrement peser le poids de mes questions. Ce périple devenait de plus en plus long et pénible.

Le froid était si mordant et les flocons si coupants.

- Maman ! Lui criai-je, où va-t-on, est ce que nous pourrions faire une pause ?

Aucune réponse, j'ai décidé de décrocher ma main de la sienne.

- Mais enfin, à quoi tu joues ?! Me dit-elle.

- Écoute maman, cela fait des jours que tu me fais arpenter cette maudite montagne, sans même m'adresser un seul mot, tu peux comprendre que je sois épuisée.

- Chut ! Ne dis pas ce genre de choses, elle pourrait t'entendre. Me rétorqua-t-elle.

- Comment maman de qui parles-tu ?

Elle voulut me répondre mais d'un coup les grondements sourds reprirent, j'avais fait tout mon possible pour la rejoindre mais une avalanche de neige nous sépara.

Me laissant seule d'un côté et ma mère sûrement décédée de l'autre.

- Maman ! Maman ! Tu vas bien ?!

Malheureusement malgré les cris, les jurons et les pleurs, aucune réponse ne me parvint.

Épuisée, je m'étais écroulée au sol, laissant de côté, juste un court instant toute inquiétude.

Quand je me réveillai, je me trouvais au chaud dans un lit qui n'était pas le mien. Affolée, j'ai commencé à scruter rapidement les environs, jusqu'à ce que les souvenirs de la "veille" me reviennent.

- Tu es réveillée, me dit un homme.

- Oui, qui êtes-vous et où suis-je ?

- Je me nomme John Vans et ici nous sommes au village de « sweeter water » et toi, présente-toi.
 - Je m'appelle Henna et je viens de la Vallée de Cordaz, j'étais en randonnée quand un amas de neige s'est écroulé près de moi ce qui à dû me faire perdre connaissance.
 - Je vois, je suis heureux de te rencontrer, mais tu m'excuseras car je dois y aller, en attendant - et si tu en as la force - tu pourrais te promener dans le village pour t'aérer un peu.
- Suite à ça, il partit, je décidai de faire de faire de même.

En sortant, je remarquai qu'une étrange et sombre ambiance régnait dans cet endroit.

Je n'y prêtai pas attention, la seule chose à laquelle je pensais était ma mère, était-elle encore en vie et où se trouvait-elle alors ?

Des larmes de regret coulèrent sur mes joues, des larmes que j'essuyais rapidement d'un revers de main en voyant des gens s'approcher.

“Alors tu as entendu la nouvelle ? C'est la jeune Alice, la triste élue.” Disait une dame âgée à son conjoint.

“Oui, sa famille doit être anéantie, mais bon que veux-tu ? Grâce à elle, la tranquillité pourra perdurer de nombreuses années...”

Ils continuèrent leur chemin et je fis de même.

Fatiguée, je décidai alors de me reposer dans un café.

En entrant, je vis un vieil homme qui discutait avec le serveur :

- Tu sais qui est “l'heureuse” élue toi ?
- Oui, il semblerait que ce soit la jeune Alice, répondit le serveur.
- Quelle maudite montagne ! disait l'homme âgé.
- Mais chut, enfin, ne dis pas ça, elle pourrait t'entendre ! Rétorqua le barman avec un regard effrayé, un regard que j'avais déjà vu tout comme j'avais déjà entendu cette phrase.

Je ne pus m'empêcher de les questionner à propos de leur discussion.

- Excusez-moi, qui est-elle et que va-t-il lui arriver s'il vous plaît ?

Ils me regardèrent d'un air surpris mais le vieil homme me dit :

- Et bien c'est la future sacrifiée.

“Sacrifiée” comment ça, je nageais en plein cauchemar là.

- Pourquoi ? Lui demandai-je

- Tous les dix ans, une jeune fille d'environ quinze ans est offerte en offrande à la montagne pour qu'elle puisse se nourrir et nous laisser vivre en paix pendant les dix prochaines années.

Je n'en croyais pas mes oreilles, mais où avais-je atterri et qui étaient ces gens dénués de raison ?

- C...C...Comment ça ? Balbutiai-je

- C'est simple nous choisissons une jeune demoiselle qui nous semble faire l'affaire puis un bourreau s'occupe d'exécuter un rituel macabre sur la pauvre

condamnée et jette son corps à travers le plus haut des sommets.

- Mais que se passe-t-il si ce rituel n'est pas accompli ?

- La montagne se met à gronder violemment et de lourds brouillards se répandent dans toutes la vallée. Il y a vingt ans de cela, une jeune élue avait disparu nous laissant dans une panique totale.

Certains disent qu'elle s'est enfuie dans un village lointain, d'autres racontent qu'elle est morte, moi j'opterais pour la deuxième option et toi ?

Sans répondre, je courus sans me retourner.

Rien n'était important à part une chose : quitter ce village maudit.

Je m'arrêtai essoufflée devant un mur affichant une vingtaine de portraits de jeunes femmes.

Certaines souriaient, tandis que d'autres avaient une expression du visage déprimée.

Mon attention se posa soudainement sur le portrait d'une des demoiselles qui m'était familière. En bas, il y était inscrit son nom "Emilie Rohff", elle, que j'appelais maman...

Prix Spécial « Les retrouvailles »

Clémence BARTHOUT BACH

3^e, collège Alain Fournier à Bordeaux

« *Un éclairant brouillard* »

INCIPIT

Nous continuâmes à monter lorsque soudain, pris de malaise je tombai, ma mère me retint mais j'aperçus, au loin, deux gendarmes en train de courir. Ils nous avaient déjà retrouvées. Ma mère me demanda si je me sentais suffisamment en forme pour courir mais les gendarmes étaient déjà là, aucune fuite ne pouvait être envisagée. Ils déclarèrent que nous étions en état d'arrestation pour délit de fuite. Ma mère essaya de leur faire comprendre que cette vallée était, pour elle, tout ce qu'il lui restait. Mais ils ne voulurent pas entendre quoi que ce soit. Ils nous emmenèrent dans un chalet non loin de là. Ils contactèrent ensuite les militaires restés dans la vallée pour qu'ils viennent nous chercher. Mais, tandis qu'on entendait la voix des gendarmes dans la cuisine, une fille d'environ 12 ans, entrée par une porte donnant directement sur l'extérieur, nous fit signe de la suivre.

Comme on entendait encore les voix des gendarmes, on se faufila silencieusement dans les buissons situés juste derrière la porte. La fille nous expliqua qu'elle avait été missionnée par un homme en haut de la montagne pour venir nous chercher et nous amener où il travaillait. On la remercia puis elle nous conduisit au point de rendez-vous.

« Enfin la liberté, hein maman ? » dis-je

- Oui mon poussin, enfin, j'espére que cet homme n'est pas de mèche avec les gendarmes » m'assura t-elle.

On arriva en haut de la montagne au bout de deux heures, j'étais exténuée et frigorifiée mais l'envie de rencontrer cet homme me poussait à aller au-delà de mes forces. La maison qu'on avait devant nous était tout sauf normale. Elle était ronde avec de portes tout autour comme le Colisée, l'amphithéâtre antique à Rome.

Elle n'avait aucune fenêtre mais était cependant moderne. Nous entrâmes dans une énorme salle, dépourvue de tout mobilier, dans laquelle se trouvait une seule chaise. Un homme y était assis.

« Ça doit être lui, maman ».

Elle ne répondit pas. Je sentis chez elle un étrange mélange de peur de soulagement.

« Bonjour je vous attendais, « Aigle Joyeux ». Je pris peur au son de sa voix rauque.

- Maman qui est-ce ? »

- C'est...c'est ton père ! » Répondit-elle les larmes aux yeux.

- Mais je ne le connais pas, ce n'est pas possible.

- Je te connais depuis ta naissance Clémence. Je ne savais pas quoi faire ou penser. J'étais perdue.

- Le jour de ta naissance j'étais en mission en Allemagne, je suis tombé dans un guet apens à l'hôtel où je logeais. Enlevé, j'ai été retenu dans une cave pendant 10 ans. Il y a deux ans, j'ai réussi à m'échapper grâce à cette gentille fille, celle qui est venue vous chercher.

- Au bout d'un périple de deux semaines à bord d'un paquebot, je m'aperçus que mes agresseurs étaient toujours à mes trousses. Alors, je me réfugiai dans cette montagne qui était le meilleur endroit pour me cacher et vous retrouver. Je recrutai deux hommes pour m'aider à faire fonctionner la machine qui permettait de fabriquer le brouillard et ainsi attirer l'attention notamment des militaires. Comme je te connais Sylvie, je savais que tu n'abandonnerais jamais ta vallée. Enfin, voilà, vous connaissez maintenant toute mon histoire. ».

J'eus peur, les agresseurs de papa pouvaient toujours être là quelque part prêts à nous bondir dessus. C'est ce qui arriva. Pendant qu'on parlait, deux hommes cachés dans l'ombre nous sautèrent dessus mais papa fut plus rapide. En trente secondes, ils les avaient tous les deux assommés. Rien ne se passa pendant un mois.

Lorsque nous lûmes dans le journal qu'une bande de malfaiteurs avait été arrêtée en Allemagne. Papa était sauvé ! Les militaires partirent quelques jours plus tard et les gendarmes essayaient de rassurer les Cordaziens en prétextant un phénomène naturel. La gendarmerie nous menaça, maman et moi, suite à notre fuite dans la montagne mais papa montra aux gendarmes son atelier secret à partir duquel il fabriquait le « BB » artificiellement.

Maman et moi restâmes à la maison et continuâmes notre vie sans connaître aucune autre mésaventure.

Grâce à cette histoire de Brouillard Brutal, je venais finalement de retrouver mon papa.

Pour nous contacter

✉ Département de la Gironde
1, esplanade Charles-de-Gaulle
CS 71223
33074 BORDEAUX CEDEX

📞 05 56 99 33 33

💻 gironde.fr/contact

**Inscrivez-vous
aux newsletters
pour rester informé**

gironde.fr/newsletters

**Suivez-nous sur
les réseaux sociaux**



gironde.fr/collegiens-lecteurs

